

ŒUVRES

DE

M. J. CHÉNIER.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES
DE M. J. CHÉNIER,

MEMBRE DE L'INSTITUT;

REVUES, CORRIGÉES ET AUGMENTÉES;

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR CHÉNIER

PAR M. ARNAULT;

ET ORNÉES

DU PORTRAIT DE L'AUTEUR D'APRÈS M. HORACE VERNET.

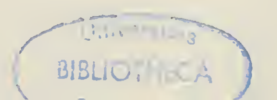
TOME III.



PARIS,

GUILLAUME, LIBRAIRE, RUE HAUTE-FEUILLE, N° 14.

MDCCCXXIV.



POÈME

SUR

L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES.

1787 [1].

Rarâ temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, et quæ sentias dicere, licet!
TACIT., lib. I, Hist.

QUAND des républicains étaient maîtres du monde;
Quand le Tibre, orgueilleux de leur porter son onde,
Admirait sur ces bords un peuple de héros;
Si, troublant tout-à-coup leur auguste repos,
Si Rome, objet sacré de respect, de tendresse,
Daignait sur ses besoins consulter leur sagesse,
Elle voyait bientôt dans les murs du sénat
Courir les Scipions, ces appuis de l'État;
Métellus, ombragé des palmes numidiques;
Caton, ce demi-dieu, le premier des stoïques;
L'éloquent Cicéron, redoutable aux pervers;
Le grand, l'heureux Pompée, ignorant les revers,

1. L'auteur avait vingt-trois ans.

Fier encor de ce jour où la terre étonnée
Contemplait son triomphe, à sa suite enchaînée;
Et César, méditant ses immenses destins;
Et Brutus, héritier du vengeur des Romains,
Divisés d'intérêts, de soins, de politique,
Unis dans ces momens par la cause publique.

Peuple envié du monde et protégé des cieux,
Un spectacle aussi grand se présente à vos yeux.
Osez en concevoir la plus digne espérance.
O Français! il s'agit du bonheur de la France:
Voyez se rassembler ses enfans, ses soutiens;
Roi, pontifes, guerriers, magistrats, citoyens,
Zélés pour le bien seul, sans orgueil et sans crainte,
Attestant la justice et la vérité sainte,
Jurant de réparer les fautes de vingt rois,
D'abolir tous les maux consacrés par des lois.
La France au milieu d'eux se plaît à les entendre;
Et, fixant sur eux tous un regard noble et tendre:

« Citoyens! qu'aujourd'hui rien ne soit oublié;
« Ajoutez, leur dit-elle, et tranchez sans pitié.
« Qu'en vos heureuses mains l'État se renouvelle;
« Hâtez-vous d'affermir sa force qui chancelle.
« Cette masse imposante, et dont l'œil est surpris,
« N'étalerait bientôt que de honteux débris;
« Édifice du tems, c'est le tems qui l'outrage.
« Plus d'un cruel abus s'appelle encore usage.

« Les momens sont venus : joignez tous vos efforts.
« J'ai vu les protestans, bannis loin de mes bords,
« De cités en cités cherchant une patrie,
« Y porter des trésors, enfans de l'industrie.
« Les arts et le travail accompagnaient leurs pas ;
« Errans, désespérés, ils me tendaient les bras.
« Durant un siècle entier j'ai pleuré leur absence [1] :
« Roi, sèche, il en est tems, les larmes de la France.
« Vengeur de l'Amérique et protecteur des mers,
« Laisse adorer ton Dieu sous des cultes divers.
« L'État ne doit venger que la commune injure.
« Dieu veut-il un hommage imposteur ou parjure ?
« Sans prévenir, du moins, le jugement des cieux,
« Rends aux fils les climats qu'habitaient leurs aïeux.
« D'excellens citoyens fréquentaient peu nos temples ;
« Et sans aller bien loin te chercher des exemples,
« De ton prédécesseur Maurice [2] fut l'appui :
« On peut servir son roi sans penser comme lui.

« L'ignorance a long-temps peuplé les monastères.
« Humbles, pauvres d'abord, de saints célibataires,
« Sous le dais tout-à-coup cherchant des protecteurs,

---

1. On sait que l'édit de Nantes fut révoqué en 1685.

2. Le maréchal de Saxe était de la religion protestante. M. de Turenne, depuis converti par Bossuet, était aussi protestant quand il sauva la France, du tems de nos guerres civiles.

« Honorés, agrandis, souvent usurpateurs,
« Stérilement dévots, traînaient dans le silence
« Des jours longs et pesans, filés par l'indolence.
« Enfin l'homme stupide, à l'oubli consacré,
« Eut contre le travail un refuge assuré;
« De citoyens vivans ces tombeaux se remplirent;
« A l'envi de Pepin vingt rois les enrichirent.
« Entends-tu maintenant les sanglots, les regrets?
« O d'un zèle insensé trop funestes effets!
« Vois-tu tous ces enfans, les victimes d'un père,
« Condamnés loin du monde à gémir sous la haire?
« Leur bouche a prononcé le serment solennel;
« Et, contraints de mentir aux pieds de l'Éternel,
« Ils vont baigner de pleurs des marbres inflexibles;
« Ils accusent le Dieu qui les rendit sensibles,
« L'inexorable autel qui les tient opprimés,
« Et ces vœux sans retour qu'ils n'avaient point formés.
« Martyrs ou fainéans, laisse-les disparaître;
« Éteints, et non détruits, qu'ils meurent sans renaître:
« L'État ne leur doit rien; ils n'ont rien fait pour lui;
« Et le fisc épuisé redemande aujourd'hui
« Cet or long-tems oisif, conquis sur la faiblesse.
« Bientôt, juste héritier d'une injuste richesse,
« Tu pourras accueillir de bienfaisans regards
« Les essais du travail, les prodiges des arts.
« Des moissons vont couvrir les landes infertiles;
« Les cités vont s'orner de monumens utiles;
« D'innombrables vaisseaux, élancés de nos ports,

« Du Gange et de l'Indus vont chercher les trésors.
« Je vois par cent canaux circuler l'abondance;
« Cent hospices s'ouvrant aux maux de l'indigence.
« Laisse penser, écrire; entends la vérité.
« Permets que de Thémis la sage austérité
« Abjure enfin des lois que dicta le délire,
« Et que l'or sans pudeur n'ait plus le droit d'élire.
« Détruis ce jeu royal ouvert aux citoyens,
« Ces impôts du hasard qui dévorent leurs biens;
« Crains le dédale obscur de tant de mains avides
« Où vont, loin de tes yeux, s'égarer les subsides;
« Crains l'amas effronté de ces valets de rois,
« Bien payés pour remplir d'inutiles emplois:
« Apprends que, tôt ou tard, cette pompe insultante
« Amène des États la ruine éclatante.

« Toujours, pendant son règne, un monarque flatté
« Entend bénir son nom de la postérité;
« Mais, à ce tribunal dès qu'il vient de descendre,
« Trop souvent le mépris accompagne sa cendre;
« Et, dans soixante rois de leur siècle adorés,
« Je cherche en vain dix noms par le tems consacrés.
« Mais le plus beau laurier, immortelle conquête,
« De ces rois-citoyens couronne encor la tête.
« Obtiens par tes vertus ce laurier généreux.
« Que des prisons d'État les fondemens affreux,
« Démolis, écroulés, à des lois équitables
« Réservent le pouvoir de punir les coupables;

« Que le Jura soit libre[1]; et que, loin de mes yeux,
« L'esclavage, étalant son aspect odieux,
« Coure au fond d'un sérail, à Delhi, dans Byzance,
« D'un bourreau despotique exalter la clémence.
« La Liberté n'a pas un langage imposteur:
« Quand sa bouche a loué, l'éloge est dans son cœur,
« Mais l'éloge pudique et mêlé de courage.
« Elle offre avec mesure un volontaire hommage;
« Dans les cœurs attiédis elle enflamme l'honneur,
« Produit les grands exploits, les vertus, le bonheur,
« Fait les rois plus puissans, les sujets plus fidèles.
« Un père idolâtré n'a point d'enfans rebelles. »

---

1. Les habitans du Mont-Jura étaient encore, à cette époque, asservis au droit de main-morte.



DISCOURS

SUR

LA CALOMNIE.

1797.

Nunquamne reponam,
Vexatus toties?
Juvenal, sat I

Nous avons parmi nous détruit la tyrannie.
Ne détruirons-nous pas l'impure calomnie?
J'entends déjà frémir, au nom de liberté,
Ce monstre enorgueilli de son impunité.
Les lois à son poignard opposent leur égide;
Mais, bravant du sénat la justice rigide,
Il insulte au courroux des impuissantes lois,
Et de la renommée usurpe les cent voix.

D'écrivains, d'imprimeurs quelle horde insensée
Diffame ce bel art de peindre la pensée!
Un faquin sans esprit, chansonnier des valets,
De refrains d'antichambre habillant ses couplets,
Compile lourdement de tristes facéties,

Qu'il orne avec raison du nom de rapsodies:
Le stupide Léger[1] veut remplacer Piron;
Fantin[2] se croit Tacite, et Richer[3] Cicéron:
Le démon du mensonge inspire leurs brochures;
Un peu d'or fait couler des flots d'encre et d'injures.
Même en ces tems de gloire où des soldats français
Tous les fleuves toscans attestent les succès,
Dans les murs de Paris l'Autriche a son armée
Qui, faisant chaque jour mentir la renommée,
De loin, par des pamphlets signalant sa valeur,
Poursuit sous des lauriers Bonaparte vainqueur,
Et, vantant des Germains la prudente retraite,
Pour l'aigle fugitive embouche la trompette.

Dans ce nombreux essaim, doublement indigent,
Nul n'a besoin d'honneur; tous ont besoin d'argent.
A la honte aguerris, ces forbans littéraires
Ont mis leur conscience aux gages des libraires.
Envieux par nature, et brigands par métier,
Ils vendent l'infamie à qui veut la payer;
Et, meublant de Maret la boutique infernale,

---

1. Léger, auteur et acteur du théâtre du Vaudeville, et ensuite de celui des Troubadours.

2. Fantin-Desodoards, homme de lettres et auteur d'une *histoire de France*, production sans physionomie, long abrégé d'énormes fatras. (Note tirée du *Tableau de la Littérature.*)

3. Richer-Serizy, editeur de l'*Accusateur public*, journal anti-républicain.

Ils dînent du mensonge, et soupent du scandale.

Bon! me dit un lecteur, à quoi tendent ces vers?
Ce bas monde est rempli de sots et de pervers.
Mais veux-tu, des héros négligeant la peinture,
Abaisser tes crayons à la caricature?
Et le hideux portrait des bâtards de Gacon [1]
Doit-il souiller la main qui peignit Fénélon?
A Fonvielle, à Langlois [2], daigneras-tu répondre?
Leur nom seul prononcé suffit pour les confondre.
Prétends-tu, déchaîné contre ce vil troupeau,
Armé des fouets vengeurs d'Horace et de Boileau,
Fesser le grand orgueil du petit Lacretelle?
Rendre d'un Jolivet la bêtise immortelle?
Et, du plat Souriguière [3] exhumant les écrits,
Disputer au néant ses plus chers favoris?

Il les réclamerait; c'est tenter l'impossible.

---

1. Gacon (François), connu sous la dénomination du *poète sans fard*. On peut l'appeler à juste titre le Zoïle du XVIe siècle. Il fut constamment en guerre avec tous les grands littérateurs de son tems, et spécialement avec l'Académie. On disait de lui qu'il était plus fou que méchant.

2. Fonvielle, journaliste peu connu. Langlois concourait à la rédaction des *Actes des Apôtres*, de la *Quotidienne* et du *Précurseur*.

3. Souriguière publiait et rédigeait le *Réveil du peuple* et le *Miroir*.

Organe du public, la censure inflexible,
Exerçant à loisir le pouvoir d'un bon mot,
Punira Lormian du malheur d'être un sot.
Un défaut naturel veut quelque tolérance:
Il sait ennuyer; soit : on sait bâiller en France.
Pour moi, je ne veux point, Don-Quichote nouveau,
De prétendus géans me remplir le cerveau,
Et, la lance en arrêt, cherchant les aventures,
Ou redresser les torts, ou venger les injures.
Mercier [1] combat Newton, Voltaire et le bon sens;
Il sera ridicule; il le veut, j'y consens.
Qu'il nous vante Rétif [2], son émule en folie;
Que, d'un fard imposteur enluminant Thalie,
En doucereux jargon surpassant ses rivaux,
Dumoustier dans ses vers commente Marivaux;
Que le cousin Beffroi reste au fond de la lune;
Que Dumolard nous glace à la même tribune
Où la raison sublime allumait son flambeau,
Où discutait Barnave, où tonnait Mirabeau;
Sur sa lyre de plomb que Souriguière chante
De Dumont converti l'humanité touchante;

---

1. Mercier (Louis), auteur du *Tableau de Paris*, de beaucoup de drames et d'autres ouvrages.

2. Rétif de la Bretonne (Nicolas Edme), le plus fécond et le plus infatigable des romanciers. Il composa de plus une foule d'écrits sur la philosophie, plus bizarres les uns que les autres. On ne connaît plus guère que de nom son *Paysan*, ses *Contemporaines*, ses *Provinciales*, etc.

Que le moine Gallais[1], burlesquement disert,
De Midas Bénesech fasse un nouveau Colbert :
A tous ces beaux esprits il est permis d'écrire,
Et j'attends qu'un décret me condamne à les lire.

Plus tolérant encor, je souffre qu'en tout lieu
Trissotin-Rœderer[2] se dise Montesquieu.
Poursuis, cher Trissotin : doctement ridicule,
Écrase le bon sens sous ta lourde férule ;
Et, de la renommée épris à son insu,
Régente l'univers sans en être aperçu.
Un sot est toujours vain. En passant dans la rue,
Vous nommez Démosthène; et Lémerer[3] salue.
L'auteur même du *Sourd*[4] n'est pas exempt d'orgueil.
De Richer, de Ferlus, c'est le commun écueil;
Et Gallais, qui n'a point, mais qui donne la gloire,
Croit que le sort du monde est dans son écritoire.

On condamne à l'oubli de petits charlatans
Mécontens du public, et d'eux-mêmes contens;
Mais c'est peu d'ennuyer : les sots veulent proscrire.

---

1. Gallais, l'un des anciens rédacteurs du *Journal de Paris*.

2. Rœderer, éditeur et rédacteur du *Journal d'Économie politique*, et l'un des propriétaires du *Journal de Paris*.

3. Lémerer, député à la Convention nationale.

4. Desforges (Nicolas), auteur de plusieurs autres comédies restées au répertoire et de quelques romans assez connus; mort en 1806.

A leur honte vénale on les a vus sourire.
Ils pouvaient, retranchés dans leur obscurité,
Échapper aux sifflets de la postérité :
Vaincus par l'ascendant d'une étoile ennemie,
Ils ont cherché l'éclat, l'argent et l'infamie.
Ah! ce n'est pas ainsi que les esprits bien faits
Méditent à loisir de durables succès :
Ils ne franchissent point la limite sacrée,
Et par eux la décence est toujours honorée.
L'écrivain philosophe, au-dessus des clameurs,
Instruit par la morale et même par ses mœurs;
La balance à la main, le sévère critique
Voit couronner son front du laurier didactique;
Armé de la satire, un utile censeur,
Avoué par le goût, en est le défenseur.
Le crime est au-delà : tout libelliste avide,
Armé de l'imposture, est un lâche homicide.
Le plus vil a le prix dans un métier si bas.
Mentir est le talent de ceux qui n'en ont pas;
Nuire est la liberté qui convient aux esclaves.
Pour donner aux Français de nouvelles entraves,
De libelles fameux les auteurs inconnus
Ont sur ce noble droit fondé leurs revenus.

Comme eux, nos décemvirs, ces tyrans du génie,
Chérissaient, protégeaient, vantaient la calomnie;
Et du chêne civique ils couronnaient le front
Qu'à Rome on eût flétri d'un solennel affront.

Ah! si quelque insensé défendait leur système,
Regarde, lui dirais-je, et prononce toi-même:
Vois le crime, usurpant le nom de liberté,
Rouler dans nos remparts son char ensanglanté;
Vois des pertes sans deuil, des morts sans mausolées;
Les grâces, les vertus, d'un long crêpe voilées;
Près d'elles le génie éteignant son flambeau,
Et les beaux-arts pleurant sur un vaste tombeau.
Ces malheurs sont récens. Quel monstre les fit naître?
A sa trace fumante on peut le reconnaître:
La calomnie esclave, à la voix des tyrans,
De ses feux souterrains déchaîna les torrens,
Qui, du Var à la Meuse étendant leurs ravages,
Ont séché les lauriers croissans sur nos rivages.
Nos champs furent déserts, mais peuplés d'échafauds;
On vit les innocens jugés par les bourreaux:
La cruelle livrait aux fureurs populaires
Du sage Lamoignon les vertus séculaires;
Elle égorgeait Thouret, Barnave, Chapellier [1],
L'ingénieux Bailly, le savant Lavoisier,
Vergniaux, dont la tribune a gardé la mémoire,
Et Custine, qu'en vain protégeait la Victoire.

---

1. Thouret, Barnave, Chapellier, tous trois avocats distingués, furent tous trois élus députés par le tiers-état à l'Assemblée constituante, et tous trois condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire. Le premier était de Rouen; le second, de Grenoble; le troisième, de Rennes.

Condorcet, plus heureux, libre dans sa prison,
Échappait au supplice en buvant le poison.
O tems d'ignominie, où, rois sans diadême,
Des brigands, parvenus à l'empire suprême,
Souillant la liberté d'éloges imposteurs,
Immolaient en son nom ses premiers fondateurs!

Allons, plats écoliers, maîtres dans l'art de nuire,
Divisant pour régner, isolant pour détruire,
Suivez encor d'Hébert[1] les sanglantes leçons:
Sur les bancs du sénat placez les noirs soupçons;
Qu'au milieu des journaux la loi naisse flétrie;
Dans les pouvoirs du peuple insultez la patrie;
Qu'un débat scandaleux s'élève, à votre voix,
Entre le créateur et l'organe des lois.
Empoisonnez de fiel la coupe domestique;
Étouffez les accens de la franchise antique;
Courez dans tous les cœurs attiédir l'amitié;
Séchez dans tous les yeux les pleurs de la pitié;
Opposez aux vivans l'éloquence des tombes;
Prêchez l'humanité, mais parlez d'hécatombes;
Plus coupables encor, tels que de noirs corbeaux,
Osez des morts fameux déchirer les lambeaux;
Auprès de leurs rayons rassemblez vos ténèbres;

---

1. Hébert (Jacques René), auteur d'une feuille révolutionnaire, intitulée le *Père Duchesne*. On peut juger de l'homme par cet infâme journal.

Brisez vos faibles dents sur leurs pierres funèbres.
Ah! de ces demi-dieux si les noms révérés
Par la gloire et le tems n'étaient pas consacrés,
Leur immortalité deviendrait votre ouvrage:
La calomnie honore en croyant qu'elle outrage.

Narcisse et Tigellin, bourreaux législateurs,
De ces menteurs gagés se font les protecteurs:
De toute renommée envieux adversaires,
Et d'un parti cruel plus cruels émissaires,
Odieux proconsuls, régnant par des complots,
Des fleuves consternés ils ont rougi les flots.
J'ai vu fuir, à leur nom, les épouses tremblantes;
Le Moniteur fidèle, en ses pages sanglantes,
Par le souvenir même inspire la terreur,
Et dénonce à Clio leur stupide fureur.
J'entends crier encor le sang de leurs victimes;
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes;
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser!
Qu'ai-je dit? On les vante! et l'on m'ose accuser!
Moi, jouet si long-tems de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort quand leur coupable voix
Demandait à grands cris du sang et non des lois!
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là même dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné,
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné!

L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
Scélérats ! contre vous elle invoque la loi.
Hélas ! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié ;
Mais ils vous ressemblaient : ils étaient sans pitié.
Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère [1]
Qu'au fond des noirs cachots Dumont avait plongé [2],
Et qui deux jours plus tard périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère ! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras près de ton mausolée
Tes frères gémissans, ta mère désolée,

---

1. Voyez la notice historique de M. Daunou, *OEuvres posth., tome I*, page xv.

2. Dumont (André) s'est souillé de forfaits dans le département de la Somme, où il avait été envoyé en mission par la Convention nationale.

Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Ah! laissons là nos jours mêlés de noirs orages:
Voulons-nous remonter le long fleuve des âges?
Partout la calomnie a de traits imposteurs
Du genre humain trompé noirci les bienfaiteurs.
Contre leur souvenir elle ose armer l'histoire:
Dans la nuit, sur le seuil du temple de mémoire,
Elle veille et combat l'auguste vérité,
Qui s'avance à pas lents vers la postérité.
Aux intrigues de cour c'est elle qui préside;
Souvent elle embrasa de sa flamme homicide
Le tribunal auguste où dut siéger Thémis.
O juges des Calas, vous lui fûtes soumis.
Ses clameurs poursuivaient Abailard sous la haire,
L'Hospital au conseil, Fénélon dans la chaire,
Turenne et Luxembourg sous les tentes de Mars;
Denain même la vit sur les pas de Villars;
Et Catinat, couvert des lauriers de Marsailles,
Au lever de Louis la trouva dans Versailles.
Les Cévennes long-temps ont redouté sa voix;
Elle guidait Bâville; elle inspirait Louvois.
N'est-ce pas elle encor qui, dans Athène ingrate,
Exilait Aristide, empoisonnait Socrate;
Qui dans Rome opprimée égorgeait Cicéron,
Ouvrait les flancs glacés du maître de Néron?
Elle espéra flétrir de son poison livide

La palme de Virgile et le myrte d'Ovide.
Si l'arrêt d'un tyran fait massacrer Lucain,
Chez un peuple asservi chantre républicain;
Du vulgaire envieux si la haine frivole
A l'Homère toscan ferme le capitole;
Si je vois du théâtre et l'amour et l'orgueil,
Molière, admis à peine aux honneurs du cercueil;
Milton vivant proscrit, mourant sans renommée,
Et la muse du Tage à Lisbonne opprimée;
Helvétius contraint d'abjurer ses écrits;
Le Pindare français, loin des murs de Paris
Fuyant avec la gloire, et cherchant un asile;
Les cités se fermant devant l'auteur d'Émile;
Sur l'éternel fléau de leurs jours malheureux
J'interroge en pleurant ces mortels généreux :
Leurs mânes irrités nomment la calomnie.
On ne vit pas toujours son audace impunie.
Pope chez les Anglais, Voltaire parmi nous,
Souillés des noirs venins de ses serpens jaloux,
Repoussant les conseils d'une molle indulgence,
A leurs vers enflammés dictèrent la vengeance.
Guidé par le plaisir vers ces divins écrits,
Le lecteur indigné confond dans son mépris
Les Blackmores [1] français, les Frérons d'Angleterre;

---

1. Blackmore (Richard), littérateur anglais, et auteur de plusieurs poèmes presque tous morts-nés. Addisson cependant ne lui refusait pas quelque talent; il fit même l'éloge de son poème

L'avenir tout entier leur déclare la guerre;
Pour l'effroi des méchans, un immortel burin
Grava ces noms flétris sur des tables d'airain.
O poètes de l'homme, et mes brillans modèles,
Ainsi que vous noirci de crayons infidèles,
A Windsor, à Ferney, sous de rians berceaux,
J'irai de vos couleurs abreuver mes pinceaux;
Et si, dans les transports d'un délire homicide,
Prenant leurs faibles traits pour les flèches d'Alcide,
Langlois [1], Beaulieu, Crétot, Souriguière, Fantin,
Ont par la calomnie illustré mon destin,
Fantin, Crétot, Beaulieu, Langlois et Souriguière,
Entourés tout-à-coup d'une affreuse lumière,
Au défaut du carcan, qu'ils ont trop mérité,
Subiront dans mes vers leur immortalité.

Quel sujet de vengeance arma ces doctes plumes,
Noircit tant de journaux, salit tant de volumes?
Des sots de mon pays ai-je été l'oppresseur?
M'a-t-on vu gourmander, dans un vers agresseur,
De ces nains orgueilleux la grotesque insolence?
Je lisais Rœderer, et bâillais en silence;
Je supportais Lézai [2], ce pédant jouvenceau,

---

de la *Création*. Mais Blackmore eut le sort de Fréron : il fut sans cesse en butte aux sarcasmes de ses plus illustres contemporains.

1. Crétot, obscur folliculaire. Beaulieu travaillait au *Miroir*.

2. Lézai (Adrien, Marnezia, marquis de), auteur de plusieurs

Qui n'est qu'un Rœderer, et se croit un Rousseau.
Ce n'est pas que jamais, infidèle au mérite,
Ma muse ait trafiqué d'un suffrage hypocrite,
Quand les Cotins du jour, flatteurs intéressés,
Prodiguent aux Cotins qui les ont encensés
Cet opprobre banal qu'ils nomment leur estime;
Moi, qui ne sais offrir qu'un tribut légitime,
Et qui, pour tout trésor, ne voudrais obtenir
Que d'être aimé de ceux qu'aimera l'avenir,
Je mets quelque distance entre Achille et Thersite;
Pour l'éloge et le blâme également j'hésite.
Ils veulent l'un et l'autre un esprit délicat:
Tout louer est d'un sot, tout blâmer est d'un fat.
En estimant Daunou, Lanjuinais, Révélière,
Je méprise un Dumont, geôlier sous Robespierre.
Louvet [1], dans le péril, se dévoua pour tous,
Et flétrit les tyrans quand ils régnaient sur nous;
Mais, lorsqu'ils ne sont plus, si Rovère [2] les brave,
Sous l'habit d'affranchi je reconnais l'esclave.

---

ouvrages en prose et en vers. La noblesse du bailliage d'Aval l'élut député aux États-généraux en 1789. Il s'opposa à l'admission des comédiens aux droits de citoyens actifs, en fondant son opinion sur le sentiment de J. J. Rousseau. Il mourut en 1800.

1. Louvet de Couvray (Jean Baptiste), né en Poitou, avocat distingué, fut élu député à la Convention nationale par le département du Loiret. Robespierre eut en lui un ennemi infatigable.

2. Rovère, député à la Convention.

La Bacchante, affectant une fausse pudeur,
Imite mal d'Hébé la grâce et la candeur:
Les vains déguisemens d'un pénible artifice
Bientôt laissent percer les grimaces du vice;
Et le masque imposant dont il est revêtu
N'est qu'un hommage affreux qu'il rend à la vertu.

Le talent me fut cher; et, si des derniers âges
Souvent j'ai célébré les chantres et les sages,
Je n'ai pas prétendu, dans mes dégoûts savans,
De la gloire des morts accabler les vivans.
Que, suivant à son gré ces routes incertaines,
Clément veuille égaler Zoïle et Desfontaines;
Que dans ses lourds écrits, froidement irrité,
Il dénonce son siècle à la postérité;
Ma voix, pour décerner un hommage équitable,
N'attend pas que le tems, de sa faux redoutable,
Ait réuni Saint-Pierre à Jean-Jacque, à Buffon,
Garat à Condillac et Lagrange à Newton:
Les illustres vivans seront des morts illustres.
A l'humaine injustice épargnons quelques lustres;
Au sein du présent même écoutant l'avenir,
Certain de ses décrets, je veux les prévenir.
J'aime à voir Andrieux, avoué par Thalie,
Des humains, en riant, crayonner la folie;
Parny dicter ses vers mollement soupirés;
En ses malins écrits, avec goût épurés,
Palissot aiguiser le bon mot satirique;

Lebrun ravir la foudre à l'aigle pindarique;
Delille, nous rendant le cygne aimé des dieux,
Moduler avec art ses chants mélodieux;
Et, de l'Eschyle anglais évoquant la grande ombre,
Ducis tremper de pleurs son vers tragique et sombre.

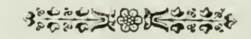
Si La Harpe autrefois, blessant la vérité,
Voulut noircir mes jours d'un fiel non mérité,
Oubliant sa brochure, et non pas Mélanie,
Au temps où sa vieillesse allait être bannie,
Plein du respect qu'on doit au talent malheureux,
J'ai du moins adouci des coups trop rigoureux.
Des arts abandonnés réparant l'infortune,
J'ai de leur souvenir embelli la tribune;
Talleyrand [1], méconnu, dans l'exil a gémi:
Il était délaissé; je devins son ami;
Un décret du sénat le rendit à la France.
J'ai vécu libre et fier, mais sans intolérance,
Plaignant le sot crédule, abhorrant l'imposteur,
Souvent persécuté, jamais persécuteur,
Adversaire constant de toute tyrannie,
Ami de la vertu, défenseur du génie,
Convaincu seulement du crime détesté
D'avoir aimé, servi, chanté la liberté.

---

1. Voyez le discours de Chénier à la Convention pour le rappel de Talleyrand. (*Tome V des OEuvres anciennes, présente édition.*)

Oui, j'ai commis ce crime, et je m'en glorifie;
Oui, les sucs généreux de la philosophie
Ont contre les revers fortifié mon cœur;
Des préjugés vieillis ils m'ont rendu vainqueur.
Aux feux qu'ont allumés Rousseau, Bayle et Voltaire,
J'ai vu se dissiper cette ombre héréditaire,
Qui couvrait les humains dans la nuit expirans,
Et j'ai su mériter la haine des tyrans.
Des esclaves vendus la colère débile
De cris calomnieux a fatigué ma bile;
Ma muse d'Archiloque implora le courroux.
Ma muse enfin retourne à des travaux plus doux.
Amitié, dont les soins font oublier l'envie;
Arts, brillans séducteurs qui colorez la vie;
Raison, guide des arts et même des plaisirs;
Embellissez encor mes studieux loisirs!
Ramenez-moi les jours d'audace et d'espérance
Où j'ai peint L'Hospital, ce Caton de la France;
Où Boulen et Seimour ont fait couler des pleurs;
Où le grand Fénélon, paré de quelques fleurs,
Et du fond de sa tombe accueillant mon hommage,
Dictait mes vers empreints de sa fidèle image!
Les nombreux ennemis contre moi conjurés
Affermiront mes pas, déja plus assurés.
Je laisse à mes écrits le soin de ma défense.
Le Dieu qui dans son art instruisit mon enfance
Donne à ses nourrissons un exemple sacré:
Si l'impudent satyre est par lui déchiré,

S'il punit d'un Midas les caprices stupides,
S'il écrase un Python sous ses flèches rapides,
De ses feux bienfaisans il mûrit les moissons ;
Dans ses douze palais il conduit les saisons ;
Il préside aux concerts des doctes Immortelles,
Et sur sa lyre d'or il chante au milieu d'elles.



VARIANTES

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

1795.

Page 7, vers 1.

Philandre [1], qui, toujours sage avec profondeur,
Méprises des partis l'ambitieuse ardeur,
Fléau de la licence et de la tyrannie,
En nos tems orageux, vois-tu la calomnie
Affermir chaque jour, par de nouveaux excès,
Son pouvoir sacrilége et ses honteux succès?
Tandis que du sénat la justice rigide
Oppose à son poignard une impuissante égide,
Triomphante, elle rit du vain courroux des lois,
Et de la renommée usurpe les cent voix.

Page 7, vers 9.
Au lieu de

D'écrivains, d'imprimeurs quelle horde insensée
Diffame ce bel art de peindre la pensée!
Un faquin sans esprit, etc. etc.

il y avait:

Quel impudent ramas de fourbes délateurs!

---

1. Le *discours sur la Calomnie* fut d'abord publié sous le titre d'épître, et renfermait les vers rapportés dans les variantes. Le début était : *Philandre*, etc. Chénier, par la suite, fit de grands changemens à ce poëme, et lui donna le titre qu'il porte aujourd'hui. (*Note de l'éditeur.*)

Que de fripiers d'écrits! que de plats imposteurs!
Le démon du mensonge inspire leurs brochures;
Un peu d'or fait couler des flots d'encre et d'injures.
Un faquin sans esprit, etc. etc.

Page 8, vers 3.
Après ces mots :

Fantin se croit Tacite, et Richer Cicéron.

il y avait :

Contre tout l'Institut *Charlemagne* conspire :
Le fiel est leur talent; la fange est leur empire.
Cent grimauds, de Zoïle effrontés écoliers,
Barbouillant à l'envi des pamphlets journaliers,
Vont prendre tour-à-tour *leçon de calomnie*
Chez le docte Suard, qui ment avec génie.
Quand nos guerriers, bravant et le glaive et l'airain,
Étonnent l'Éridan, le Danube et le Rhin,
Dans les murs de Paris, etc. etc.

Page 8, vers 16 et suivans.
Au lieu de

A la honte aguerris, ces Forbans littéraires
Ont mis leur conscience aux gages des libraires.
Envieux par nature, etc. etc.

il y avait :

Ils mettent leur sottise aux gages des libraires.
Après un long voyage, insectes éphémères,
Envieux par nature, etc. etc.

Page 9, vers 1.
Après ces mots :

Ils dînent du mensonge et soupent du scandale.

venaient les vers suivans :

Ainsi, lorsque Zéphyr chasse les Aquilons,
Tout l'essaim bourdonnant des stériles frelons
Pille le miel, si doux, exprimé par l'abeille
Des sucs délicieux d'une rose vermeille.

Mais, quoi ! me dira-t-on, désormais prétends-tu
Donner l'esprit aux sots, aux fripons la vertu ?
Pourras-tu, des héros négligeant, etc. etc.

Page 9, vers 16 et suivans.
Au lieu de

Il les réclamerait : c'est tenter l'impossible.
Organe du public, la censure inflexible, etc.

il y avait :

Non : je ne tente point les choses impossibles.
Organes du public, d'autres, plus inflexibles,
Exerçant à loisir le pouvoir d'un bon mot,
Puniront Morellet du malheur d'être un sot.
S'il sait l'art d'ennuyer, on sait bâiller en France ;
Et sottise sans fiel mérite tolérance.
On ne me verra point, Dom-Quichotte, etc.

Page 10, vers 10 et suivans.
Au lieu de

Mercier combat Newton, Voltaire et le bon sens :
Il sera ridicule ; il le veut : j'y consens.
Qu'il nous vante Rétif, etc. etc.

il y avait :

Que Mercier livre encor cent combats renaissans
A Racine, à Voltaire, et surtout au bon sens ;
Qu'il nous vante Rétif, etc. etc.

Page 10, vers 17 et suivans.
Au lieu de :

Que Dumolard nous glace à la même tribune
Où la raison sublime allumait son flambeau ;
Où discutait Barnave, où tonnait Mirabeau ; etc.

il y avait :

Qu'au milieu du sénat, qu'à la même tribune
Où la raison sublime allumait son flambeau,
Où discutait Sieyes, où tonnait Mirabeau,
Où de Vergniaux souvent l'éloquence énergique
Vainquit de Dumolard le fatras léthargique,
Plein d'orgueil et de mots, Dumolard aujourd'hui
Distille en longs discours la sottise et l'ennui.
A tous ces beaux esprits il est permis d'écrire ;
Et j'attends, etc. etc.

Page 11, vers 11 et suivans.
Au lieu de :

Un sot est toujours vain : en passant dans la rue,
Vous nommez Démosthène ; et Lémerer salue ;
Etc. etc.

il y avait :

La sotte vanité tient à l'espèce humaine :
Lémerer vous salue au nom de Démosthène ;
L'auteur même du *Sourd* n'est pas exempt d'orgueil ;
De Richer, de Babeuf c'est le commun écueil ;
Et Gallais qui n'a pas, mais qui donne la gloire,
Croit que le sort du monde est dans son écritoire.
Qu'il vante Dumolard si lourdement disert,
Et d'un nouveau Midas fasse un nouveau Colbert ;
Sur sa lyre de plomb que Souriguière chante

De Dumont, converti, l'humanité touchante;
Si tel est leur plaisir, aisément j'y souscris.
Mais tous ces grands auteurs, dans leurs petits écrits,
Se livrant aux écarts d'une impure licence,
Ont dépassé la borne où finit la décence.
L'écrivain philosophe, au-dessus des clameurs,
Instruit par la morale, et surtout par ses mœurs;
La balance à la main, le sévère critique
Voit couronner son front du laurier didactique;
Armé de la satire, un auteur médisant
Fait excuser son fiel quand il est bon plaisant;
Souvent même du goût c'est le vengeur utile:
Mais nuire à prix d'argent, sans pudeur et sans style,
Empoisonner le fer qui vous perce le sein,
C'est le talent d'un lâche et l'art d'un assassin.

Les calomniateurs, je le sais bien, Philandre,
Ne manquent pas d'amis ardens à les défendre:
Pour un esprit mal fait leur genre à des appas:
Mentir est le talent de ceux qui n'en ont pas;
Nuire, etc. etc.

Page 13, vers 3 et suivans.
Au lieu de

Vois le crime, usurpant le nom de liberté,
Rouler dans nos remparts son char ensanglanté;
Vois des pertes sans deuil, des morts sans mausolées;
Les grâces, les vertus, etc. etc.

il y avait:

Vois dans ses premiers jours la république en deuil;
L'élite des Français descendant au cercueil;
Les impurs échafauds servant de mausolées;
Les grâces, les vertus, etc. etc.

Page 13, vers 10 et suivans :
Au lieu de

A sa trace fumante on peut la reconnaître :
La calomnie esclave, etc. etc.,

jusqu'à

Souillant la liberté, etc. etc.

il y avait :

La trace ensanglantée est facile à connaître :
La calomnie esclave et docile aux tyrans,
Dès qu'ils eurent parlé, déchaîna ces torrens
Qui, du Var à la Meuse étendant leurs ravages,
Ont séché les lauriers croissant sur nos rivages.
Elle ouvrit les prisons, dressa des échafauds,
Et sur le tribunal fit siéger les bourreaux.
C'est elle, tu le sais, qui, dans Athène ingrate,
Exilait Aristide, empoisonnait Socrate;
Qui, dans Rome opprimée, égorgeait Cicéron;
Ouvrait les flancs glacés du maître de Néron;
Qui livrait dans Paris aux fureurs populaires
Du sage Lamoignon les vertus séculaires.
Ainsi tombaient Thouret, Barnave, Chapelier,
L'ingénieux Bailly, le savant Lavoisier,
Vergniaux, dont la tribune a gardé la mémoire;
Custine et Beauharnais, noms chers à la victoire.
Condorcet, dans les bois traînant ses pas errans,
Nous éclairait encor de ses rayons mourans;
Et des vainqueurs des rois les bourreaux despotiques,
Ambitieux, servis par des sots fanatiques,
Souillant la liberté, etc. etc.

Page 14, vers 15 et 16.
Au lieu de

Empoisonnez de fiel la coupe domestique;

Étouffez les accens de la franchise antique;
Courez dans tous les cœurs, etc. etc.

il y avait :

Portez au ciel Tartufe, et proscrivez Molière;
Empoisonnez de fiel la coupe hospitalière;
Courez dans tous les cœurs, etc. etc.

Page 15, vers 11.

Après ces mots :

Des fleuves oonsternés ils ont rougi les flots.

Chénier avait ajouté dans la première édition :

D'un peuple trop crédule adulateurs impies,
De l'État épuisé dévorantes harpies,
Gorgés de sang et d'or, ces tyrans du sénat
Aux juges meurtriers dictaient l'assassinat.
J'ai vu fuir, etc. etc.

Page 15, vers 24 et suivans.

Au lieu de

Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là même, dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné,
Qu'avec la calomnie, etc. etc.

il y avait :

Lorsque je les ai vus ivres de tyrannie,
J'entendrais ces valets, rois par la calomnie,
Me reprocher le sang d'un frère infortuné,
Qu'avec la calomnie, etc. etc.

Page 16, vers 3 et suivans.

Au lieu de

En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :

Scélérats! contre vous elle invoque la loi.
Hélas! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié;
Mais ils vous ressemblaient: etc., etc.

il y avait:

N'ont point semé la guerre entre son ombre et moi:
Le crime fut pour eux; c'est pour eux qu'est l'effroi.
Brigands, qui conduisiez la victime aux supplices,
Mon cœur cherchait en vain le cœur de vos complices;
Je priais, l'œil en pleurs, le front humilié;
Mais ils vous ressemblaient: etc. etc.

Page 17, vers 2.

Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Quand l'épître sur la Calomnie fut imprimée pour la première fois, il paraît que Chénier n'avait pas encore composé le beau morceau qui suit et qui commence ainsi:

Ah! laissons là nos jours mêlés de noirs orages, etc.

On passait de suite aux vers ci-après, page 19, vers 4 et suivans:

O poètes de l'homme, et mes brillans modèles, etc.

Mais ces vers étaient différemment conçus dans la première édition; les voici:

Pour moi, de faux crayons noirci par l'imposture,
Contre mes ennemis soulevant la nature,
Unissant à ma voix les accens fraternels,
J'attacherai l'opprobre à des fronts criminels;
Et, si dans les transports d'un délire, etc. etc.

Page 20, vers 2 et suivans.

Au lieu de

Ce n'est pas que, jamais infidèle au mérite,
Ma muse ait trafiqué d'un suffrage hypocrite,
Etc. etc.

jusqu'à :

Cet opprobre banal qu'ils nomment leur estime.

il y avait :

Ce n'est pas que jamais, hypocrite et docile,
Ma muse ait trafiqué d'un suffrage facile;
Et d'assez plats auteurs prostituant leurs voix,
De très plats écrivains ont prodigué sans choix
Cet opprobre éternel, etc. etc.

Page 20, vers 11 et suivans.

Au lieu de

Pour l'éloge et le blâme également j'hésite.
Ils veulent l'un et l'autre un esprit délicat:
Tout louer est d'un sot, tout blâmer est d'un fat.

il y avait :

A louer, à blâmer, également j'hésite :
La critique demande un esprit délicat :
Tout louer est d'un sot, tout blâmer est d'un fat.

Page 20, vers 14 et suivans.

Au lieu de

En estimant Daunou, Lanjuinais, Révélière,
Je méprise un Dumont, etc. etc.

il y avait :

Un Rovère, un Dumont, geôliers sous Robespierre,
Ne sont point à mes yeux Daunou ni Révélière :

Louvet, bravant l'exil, les fers et le trépas,
Accusa les tyrans, et ne les servit pas.
Si dans sa feuille impure un vil Suard les brave,
Sous l'habit d'affranchi je reconnais l'esclave :
La Bacchante, affectant une fausse pudeur,
Imite mal d'Hébé la grâce et la candeur.
Malgré le fard usé d'un pénible artifice,
J'entrevois aisément les grimaces du vice :
Il se déguise en vain sous des traits ingénus ;
C'est Méduse empruntant le masque de Vénus.
Mais tout mérite illustre a conquis mon hommage ;
Et, si de l'Hospital j'osai tracer l'image ;
Si le doux Fénélon, paré de quelques fleurs,
Sur la scène attendrie a fait couler des pleurs ;
Si j'ai vengé Calas et célébré Voltaire,
Je n'ai pas prétendu, malignement austère,
Envieux avec art, dans mes dégoûts savans,
De la gloire des morts accabler les vivans.
Desfontaines lançait des flèches incertaines,
Piron d'un trait plus sûr a frappé Desfontaines :
Le juge est condamné par la postérité :
Le tems d'un pas tardif conduit la vérité.
Ma voix, pour décerner, etc. etc.

Page 21, vers 23 et suivans.
Au lieu de

J'aime à voir Andrieux, avoué par Thalie,
Des humains, en riant, etc. etc.

il y avait :

J'aime à voir de Colin la décente Thalie
Des humains, en riant, etc. etc.

Page 22, vers 6 et suivans.
Au lieu de

Si La Harpe autrefois, blessant la vérité,

Voulut noircir mes jours d'un fiel non mérité,
Etc. etc.

il y avait :

Si même il fut un tems où La Harpe, irrité,
Voulut noircir mes jours d'un fiel non mérité;
Oubliant sa brochure et non pas *Mélanie*,
Quand les Goths menaçaient l'auteur de *Virginie*,
N'ai-je pas témoigné tout mon mépris pour eux,
Et le respect qu'on doit aux talens malheureux?
Des beaux arts opprimés relevant l'infortune,
J'ai de ces noms fameux embelli la tribune :
Talleyrand, méconnu, etc. etc.

VARIANTES

DE LA QUATRIÈME ÉDITION.

1797.

Le début du poème est encore : *Philandre*, etc.

Page 9, vers 31.
Au lieu de

Ce bas monde est rempli de sots et de pervers;
Mais veux-tu des héros, etc. etc.

il y avait :

Crois-tu des charlatans dépeupler l'univers;
Ou veux-tu des héros, etc. etc.

Page 9, vers 16 et suivans.
Au lieu de

Il les réclamerait : c'est tenter l'impossible.
Etc. etc.

il y avait :

Non, je ne tente point les choses impossibles :
Organes du public, d'autres plus inflexibles,
Exerçant à loisir le pouvoir d'un bon mot,
Puniront Lormian du malheur d'être un sot.
Gardons-nous d'imiter sa lourde intolérance :
S'il sait l'art d'ennuyer, on sait bâiller en France.
On ne me verra point, Dom-Quichote, etc. etc.

Page 11, vers 17 et suivans.
Au lieu de

On condamne à l'oubli de petits charlatans
Mécontens du public, et d'eux-mêmes contens,
Etc. etc.

il y avait :

L'ambition perdit ces petits charlatans :
Nature les fit sots ; ils se sont faits méchans.
Tout grand nom leur déplaît ; tout succès les déchire ;
A leur honte vénale, etc. etc.



DISCOURS

SUR

LES POÈMES DESCRIPTIFS.

1805.

Le Pinde a vu des jours en talens plus fertiles;
Des lois y séparaient les genres et les styles;
Et les chantres fameux s'empressaient d'obéir
A ces lois du bon sens, du goût et du plaisir.
Sa trompette à la main, l'héroïque Épopée
Célébrait les exploits, les crimes de l'épée;
Simple avec majesté, la Tragédie en pleurs
Consacrait dans ses vers les illustres malheurs;
L'aimable Comédie au sourire pudique
Offrait à nos travers un miroir véridique;
L'Ode mélodieuse, et chantant tour à tour
Les Dieux et les festins, les héros et l'amour,
Aux élans du Génie abandonnait sa lyre;
Le ridicule heureux d'une utile satire
Flétrissait les méchans, humiliait les sots;
Et la Description, se plaçant à propos,
A ces genres divers sobrement départie,
Venait dans chaque tout former une partie.

Aujourd'hui, nous dit-on, c'est un genre nouveau :
Des grimauds impuissans, dont jamais le cerveau
N'a saisi les contours d'un sujet noble et riche,
D'une image stérile enflent chaque hémistiche,
Sur un papier rebelle, et d'un esprit glacé,
Riment avec effort ce qu'un autre a pensé,
De vingt compilateurs compilent les merveilles,
Assomment le public endormi par leurs veilles;
Et chacun d'eux, vanté sans mesure et sans choix,
Devient dans un journal le grand homme du mois.
L'un, en moitiés de vers distribuant sa prose,
Comptant chaque pistil dans l'œillet ou la rose,
Oubliant les parfums, négligeant les couleurs,
A l'aide de Jussieu rime un traité des fleurs.
L'autre, d'un air niais qu'il prend pour de la grâce,
En pleine basse-cour établit son Parnasse,
Ronfle avec l'animal aux Hébreux défendu,
Nasille avec l'oison dans sa mare étendu,
Et, toujours au bon goût alliant l'harmonie,
Glousse avec les dindons, ses rivaux en génie.

Un bruit soudain s'élève aux marais d'Hélicon.
D'où vient-il? Un Orphée, argonaute gascon[1],
Sur la foi de Giguet[2], et non pas de Zéphire,

---

1. Esménard, auteur d'un poëme sur la *Navigation*.
2. Giguet, libraire, associé de Michaud.

Va courir l'Océan sans boussole et sans lyre;
Mais, lourd ménétrier, tremblant navigateur,
Il trompera l'espoir de Giguet l'armateur :
Il n'ira point creuser les mines de Golconde;
Ne le soupçonnez pas de découvrir un monde;
Sans même avoir l'honneur d'être battu des flots,
Le chantre monotone endort les matelots,
Et, dans un calme plat faisant tous ses naufrages,
Traverse avec l'Ennui de stériles rivages,
Jusque sous l'équateur va porter les hivers,
Et gravit sur des monts moins glacés que ses vers.

Ne sachant se borner, la Sottise étourdie
Voit dans chaque matière une encyclopédie;
Elle offre en un sujet tristement alongé
Du monde en raccourci l'éternel abrégé,
Et, s'égarant toujours, toujours plus en arrière,
Croit, en quittant la route, étendre la carrière.
Tel on vit autrefois le marseillais Dulard [1],
Riche en mots superflus, et maître d'Esménard,
Sur les *œuvres de Dieu* broder un long ouvrage :
Ainsi que les Gascons, les Marseillais font rage.

---

1. Dulard (Paul-Alexandre), secrétaire de l'Académie de Marseille, et auteur d'un poème intitulé : *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la nature.* Un critique a dit de cette production que c'était le *Spectacle de la Nature* mis en vers par le poète Ronsard.

S'il avait voulu plaire, il eût manqué son but;
Il était sûr au moins d'opérer son salut.
Il ennuya; d'accord : tout rimailleur apôtre
Use amplement du droit d'ennuyer plus qu'un autre.
Béni par les croyans quand ses vers sont maudits,
S'il ne monte au Parnasse, il monte en Paradis.

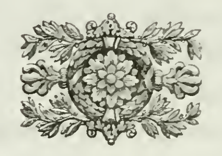
Pour vous, auteur profane, en un sujet fertile
Fuyez des longs discours l'étalage inutile.
L'éloquent écrivain n'est jamais babillard :
Qui sait beaucoup dit peu, mais choisit avec art;
Qui ne sait rien dit tout, hors ce qu'il fallait dire.
Et ne rirait-on pas du poète en délire
Qui, chantant le bel art par l'amour inventé,
Et qu'au point le plus haut Raphaël a porté,
Au lieu de peindre aussi nous déduirait par liste
L'école, les travaux, le nom de chaque artiste,
Et, poursuivant au Louvre, une plume à la main,
Titien, Michel-Ange, et Rubens, et Poussin,
Epuisant Gérard-Dow, Miéris et Van-Ostade,
N'osant nous épargner la moindre bambochade,
Copiste sans génie, et même sans pinceaux,
Du Muséum entier rimerait les tableaux?

Que le Pinde français laisse à la Germanie
Du genre descriptif l'insipide manie.
Thompson, chez les Anglais, l'a sans doute illustré;
Et son vers, toujours noble, est souvent inspiré.

Un peu froid, mais facile, harmonieux et sage,
Saint-Lambert peignit moins, et pensa davantage;
Et Delille, égalant ces heureux écrivains,
Sur le ton didactique a chanté les jardins.
On retrouvait encor l'élève de Virgile;
Si même il a depuis, plus recherché qu'habile,
Étalé dans ses vers le prestige éclatant
D'un feu qui, sans chaleur, s'évapore à l'instant,
Jaillissant quelquefois, après mainte bluette,
Un beau trait nous enflamme, et révèle un poète.
Quant aux plats écoliers qui, dans leurs plats essais,
Vont décrivant toujours et ne peignant jamais,
Nisas peut les guinder au-dessus des archanges;
Mais, trébuchant bientôt sous le poids des louanges,
Ils iront dans l'oubli rejoindre sans retour
Les romans de Fiévée, et les vers de Baour.

Amans, dignes amans des filles de mémoire,
Qui dédaignez la vogue, et chérissez la gloire,
Préservez vos écrits de ce goût insensé
Produit par l'ignorance, et par elle encensé.
Ce n'était pas ainsi que l'élégant Virgile
Chantait l'art d'obtenir une moisson fertile,
Sous quel astre à la vigne il faut unir l'ormeau,
Par quels soins le pasteur conserve son troupeau,
Et comment se maintient, dans sa ruche agitée,
Le peuple industrieux, délice d'Aristée.
Ce n'était pas ainsi que l'Horace français,

Du Pinde à ses rivaux facilitant l'accès,
Respectant à la fois le sens et l'harmonie,
Frappait ces vers heureux, proverbes du génie,
Et qui, de bouche en bouche en naissant répétés,
Lus, relus mille fois, sont encor médités.



VARIANTES.

Au lieu de ces deux vers,

L'un, en moitiés de vers distribuant sa prose,
Comptant chaque pistil dans l'œillet ou la rose,

on lit dans les éditions précédentes :

L'un, poète ignorant, mais botaniste habile,
Dans la rose ou l'œillet comptant chaque pistile, etc.

ÉPITRES.

ÉPITRE

A M. LE BRUN.

1783.

Digne enfant d'Apollon, successeur des Orphées,
Toi, par qui de nos jours les neuf savantes Fées,
Malgré tant de Cotins, soi-disant immortels,
Ne verront point encor s'écrouler leurs autels;
Si tu hais, cher Le Brun, les auteurs à la glace,
Aimes-tu mieux, dis-moi, le délire et l'audace
D'un poète ignorant qui, sans règle et sans art,
En ses vagues écrits ne suit que le hasard?

Quand la belle Pandore, à la voix du Génie,
Reçut en même tems la jeunesse et la vie,
Jupiter, du prodige et confus et jaloux,
Accabla son vainqueur d'un éternel courroux.
Chassé du ciel, privé même de la lumière,
Aucun dieu ne daigna consoler sa misère:
Tous, de leur souverain lâches adulateurs,

Maudirent à l'envi l'objet de ses rigueurs.
Mais la Raison n'eut point cette indigne faiblesse:
Brûlante d'une auguste et sublime tendresse,
Elle suit le Génie; et sa prudente main
Aux pas de cet aveugle enseigne le chemin.
A son guide échappé, quelquefois de ses ailes
Il affectait encor les voûtes éternelles;
Heureux, quand, mieux que lui veillant à son bonheur,
La Raison modérait cette bouillante ardeur!
Enfin, désabusé du séjour du tonnerre,
Cet illustre banni descendit sur la terre.
La Raison l'y suivit; et bientôt les mortels
Devinrent confidens des secrets éternels.

O vous, qui recherchez les principes des choses,
Les sublimes effets et les sublimes causes,
Le calcul infini qui forma l'univers,
Et l'espace, et le vide, et les mondes divers,
De ce tout merveilleux l'éternelle harmonie;
Sachez vous méfier de l'aveugle Génie;
Adorez la Raison, et consultez sa voix.

Et vous, qui d'Apollon suivez les douces lois,
Si vos efforts heureux quelquefois sur la scène
Ressuscitent encor Thalie et Melpomène,
Ou si d'un vol plus haut vos chants audacieux
Célèbrent les combats, les héros et les dieux,
Que la Raison sans cesse à vos écrits préside;

Ne vous écartez point de ce fidèle guide.
Non qu'il faille blâmer ces généreux transports
Qui du cygne thébain animent les accords:
Aux banquets d'Apollon quand tu touches la lyre,
O Le Brun, sous tes doigts tout Pindare respire;
Émule de Rousseau, peut-être son vainqueur,
A peine mes regards mesurent ta hauteur;
Mon âme, en un moment sur tes pas élancée,
Ne voit plus que par toi, ne suit que ta pensée;
Et, ne pouvant me perdre avec toi dans les cieux,
Je t'applaudis au moins et du geste et des yeux.
Mais que tu sais unir la sagesse à l'audace!
Dans tes vers, tour à tour pleins de force ou de grâce,
Tantôt j'entends gronder les aquilons fougueux,
Et tantôt soupirer les zéphyrs amoureux.
Tu chéris la Raison: ton audace immortelle
A ses divins accens jamais ne fut rebelle;
Non pas cette pédante et lourde déité
Que l'on nomme Raison chez la stupidité;
Qui, jusque dans mes vers, d'un compas tyrannique,
Introduit chaque jour l'esprit géométrique,
Et plus d'une fois même à son humble niveau
Prétendit rabaisser et Corneille et Boileau;
Mais la Raison sublime, à l'âme grande et fière,
Dont l'œil suit aisément l'aigle dans la carrière;
Compagne de Newton, quand, d'un vol glorieux,
Mortel il pénétra dans le conseil des Dieux.

ÉPITRE
A M. LE SUEUR.

1787.

D'ou naissent tes chagrins, enfant de l'harmonie?
Quoi! déja tes rivaux, armant la calomnie,
Font siffler contre toi ses serpens odieux!
L'artiste sans génie est faux, insidieux;
Heureux du mal d'autrui, tout succès le déchire.
Il devient ennemi, du moment qu'il admire.
Quel ennemi, grands dieux! qu'un rival offensé!

D'un immortel éclat le vulgaire blessé
Au mérite éminent paie un tribut d'envie,
Juste envers les tombeaux, ingrat pendant la vie.
Chantre du Portugal, ô Chantre infortuné,
De ton pays entier tu meurs abandonné;
Tu meurs dans l'indigence; et ton ombre plaintive,
Sur les rives du Tage errante et fugitive,
Souvent durant la nuit pleure, et de ton trépas
Accuse un roi stupide et des peuples ingrats!

Partout de l'injustice on voit de grands exemples:
Partout ces demi-dieux qui méritaient des temples
N'obtenant que la haine et souvent le mépris;
Voltaire à soixante ans, loin des murs de Paris,
Fuyant avec la gloire, et cherchant un asile;
Les cités se fermant devant l'auteur d'Émile;
Le vainqueur de Térence à peine enseveli;
Corneille vieillissant presque mis en oubli;
Milton chez les Anglais mourant sans renommée;
La muse des Toscans à Ferrare opprimée;
Et les inquisiteurs, au fond d'une prison,
Près du vieux Galilée enfermant la raison;
Et la faim consumant l'Apelle de la France[1],
Quand Mignard et Coypel vivaient dans l'opulence.
Ami, l'ignores-tu? Si l'un de tes aïeux
Par ses doctes travaux sut enchanter nos yeux,
Ce peintre, dont l'Europe admire encor les veilles,
Voit un fer sacrilége insulter ses merveilles[2].
Nobles enfans des arts! accourez, vengez-vous;
Punissez un rival qui vous éclipse tous;
Déchirez, mutilez ces vivantes images;
N'épargnez aucun trait; vos coups sont des hommages.
Mais bien plutôt brisez vos stériles pinceaux:
Quand vous auriez détruit ses éloquens tableaux,

1. Le Poussin.

2. On sait que Le Sueur avait enrichi le petit cloître des Chartreux de peintures sublimes, que des envieux mutilèrent.

D'un si lâche dépit l'éclatante mémoire
Eût seule éternisé votre honte et sa gloire.

Notre âge est moins brillant, mais plus sage et plus doux.
Tu vaincras l'ignorance et tes rivaux jaloux.
L'aimable vérité sort enfin du nuage;
Un jour serein s'élève, et dissipe l'orage.
Ceux qui t'ont méconnu, contraints de s'éclairer,
Rougissent de leur faute, et vont la réparer.
C'est un si beau devoir! Eh! quelle âme insensible,
Au charme le plus pur quelle âme inaccessible,
Méprisant les talens, pères du doux loisir,
A gêner leur essor peut mettre son plaisir?
Heureux imitateur des chants de l'Ausonie,
Chaque jour remplis-toi de son divin génie;
Et, montant chaque jour de succès en succès,
D'un nouveau Pergolèse [1] étonne les Français.
Mais laisse autour de toi gronder quelque profanes,
D'un cagotisme obscur imbéciles organes.
Ces pompes, ces accords, ces chants harmonieux,
Plaisent au Roi des rois, au Dieu des autres dieux.
Des éternels concerts c'est la mortelle image;
Des arts qu'il a créés il accepte l'hommage;

---

1. Le *Stabat Mater* de Pergolèse est regardé universellement comme un chef-d'œuvre. Il finissait le dernier verset de cet admirable morceau, quand la mort vint le frapper à l'âge de trente-trois ans.

Offrande noble et sainte! encens digne du ciel!
Ce ciel a tressailli quand le Roi d'Israël
Offrait au Dieu jaloux un glorieux cantique,
Agitait devant lui sa lyre prophétique,
Et, poussant dans les airs ses accens généreux,
Contre le Philistin conduisait les Hébreux;
Ou lorsque, dans les jours de jeûne et de prière,
Pâles, couverts de cendre, au fond du sanctuaire,
De l'antique Lévi les enfans éplorés
Comme eux faisaient gémir les instrumens sacrés.

Habitans du vallon, secondez la nature.
De ce jeune arbrisseau dirigez la culture.
Faudra-il que son front, déja triste et penché,
Au niveau des sillons se courbe desséché?
Portez-lui le tribut de ces ondes fertiles;
Faible et timide encore, à ses rameaux fragiles,
Habitans du vallon, prêtez un sûr appui.
Du doux éclat des fleurs il se pare aujourd'hui:
De plus beaux tems viendront, qui seront votre ouvrage;
Je veux un jour vous voir, assis sous son ombrage,
Quand l'ardent Sirius enflammera les cieux,
Goûter avec transport ses fruits délicieux.



REMARQUE
SUR L'ÉPITRE A LE SUEUR.

Page 49, vers 4 et suivans.

Voltaire à soixante ans, loin des murs de Paris,
Fuyant avec la gloire, et cherchant un asile;
Les cités se fermant devant l'auteur d'Émile;
Le vainqueur de Térence à peine enseveli;
Corneille vieillissant presque mis en oubli;
Milton chez les Anglais mourant sans renommée:
La muse des Toscans à Ferrare opprimée;
Et les inquisiteurs, au fond d'une prison,
Près du vieux Galilée enfermant la raison;
Et la faim, etc., etc.

De tous les éditeurs des Œuvres de Chénier, aucun n'a fait observer jusqu'ici que les neuf vers ci-dessus désignés se retrouvent presque mot pour mot dans le Discours sur la Calomnie, page 18, vers 8 et suivans. Il est même suprenant que Chénier n'en ait pas fait la remarque, ces deux poèmes ayant été plusieurs fois imprimés de son vivant. Intéressés, pour la gloire de notre édition, à écarter jusqu'au moindre soupçon de négligence, nous croyons devoir signaler ici ce double emploi, dont peut-être la cause dépend uniquement du sujet lui-même, qui, en inspirant les deux épîtres, a dû nécessairement suggérer deux fois à l'auteur des idées et des expressions semblables. (*Note de l'éditeur.*)

ÉPITRE
A MON PÈRE.
1787.

Hic interim liber... professione pietatis, aut laudatus erit, aut excusatus.
TAC., *Julii Agricolæ vita.*

Le ciel a tout à coup fermé le précipice;
A nos larmes, mon père, il est enfin propice;
Tes jours, dans les douleurs à demi consumés,
Par les soins de Geoffroi sont enfin rallumés.
Après de longs chagrins, la nature affaiblie
Elle-même souvent s'abandonne et s'oublie:
Une lutte pénible a vieilli ses ressorts;
L'esprit souffre long-tems, et fait souffrir le corps.
L'édifice attaqué déjà crie et chancelle;
L'homme est près de quitter sa substance mortelle;
Son âme, succombant sous le poids de ses fers,
Demande à s'élancer dans un autre univers,
Appelle, et voit déjà, loin d'un globe d'argile,
Ce monde, espoir du juste, et son unique asile,

Où le bonheur commence, où les maux ne sont plus,
Où devant l'Éternel les temps sont confondus.
Ame, ne fléchis point, roidis ce grand courage;
Le ciel avec plaisir contemple son ouvrage:
L'homme de bien luttant contre l'adversité
Présente un beau spectacle à la Divinité.
Il honore ses jours, il rend digne d'envie
Ce cercle de douleurs qu'on appelle la vie;
Il laisse un digne exemple à ceux qui le suivront:
Sous les dieux, sous les lois courbant son noble front,
Chéri de ses pareils, béni des siens qu'il aime,
En guerre avec le sort, en paix avec soi-même,
Sachant mêler ses pleurs aux pleurs de ses amis,
Et sensible surtout aux maux de son pays.

Quel est donc ce vaisseau si voisin du naufrage?
Fier de son nom royal, il dédaignait l'orage,
Et, depuis sa naissance ignorant les revers,
Semblait l'île fameuse errante sur les mers.
Maintenant il chancelle; et ses voiles frémissent;
Ses mâts sont renversés; ses antennes gémissent.
Ni ses triples remparts, tout chargés de soldats,
Ni cent foudres d'airain qui lancent le trépas,
Ni les lis glorieux dont sa poupe est ornée,
Ne vaincront les autans et la mer effrénée,
Si d'écueil en écueil son pilote égaré
Ne connaît point les flots dont il est entouré.
O nocher! garde-toi de ces gouffres rapides,

Fuis ces rocs menaçans, crains ces sables perfides:
Quand Neptune irrité ne t'offre que la mort,
Nocher, cède à Neptune, et rentre dans le port!

On répand sur l'État des larmes légitimes,
Quand le vaisseau public flotte entre les abîmes:
Menacé du trépas, pilote ou passager,
On peut frémir sans honte en ce commun danger;
Mais, quand nous souffrons seuls, soyons inébranlables:
Poursuivis par le sort, deviendrons-nous coupables?
Un faux ami me trompe: est-ce à moi de gémir?
Mon aspect le punit, s'il sait encor rougir.
Cependant voilà l'homme: inquiet et mobile,
Il aime à se flatter; c'est un roseau fragile
Ébranlé mille fois avant d'être abattu.
Principe universel de vice et de vertu,
Souvent l'orgueil nous dit (insensés que nous sommes!)
Qu'à la justice enfin nous contraindrons les hommes;
Qu'un mal de tous les lieux peut bien cesser pour nous:
C'est un mensonge, hélas! mais ce mensonge est doux.
J'ai moi-même espéré dans l'âge où l'on espère;
Age écoulé déjà quand la raison s'éclaire!
Me livrant sans réserve à mes songes heureux,
J'ai cru tous les humains bienfaisans, généreux:
Je suis désabusé; mais c'est trop tôt peut-être.

Toi qui les observas, qui voulus les connaître,

Qui, d'un noble travail recherchant les plaisirs,
A la sage Clio[1] consacras tes loisirs;
N'as-tu pas vu partout la sagesse proscrite,
La faveur en tout tems oublier le mérite,
Les honneurs, les trésors accumulés sans choix,
Et les peuples payer les caprices des rois?
Monarques malheureux, traînés de piége en piége!
Délivrés d'une erreur, une autre les assiége.
Le tems, la voix du peuple a beau les avertir:
Avides d'acheter un nouveau repentir,
Chez eux la Flatterie est toujours honorée;
Et la Vertu déplaît, ou languit ignorée.
Cette fille des dieux, au front plein de candeur,
Ne sait pas, en rampant, se vanter sans pudeur.
Source du vrai mérite, elle est modeste et fière;
Elle cède à l'Intrigue, à l'Ignorance altière;
Jamais la Calomnie, habitante des cours,
D'homicides poisons n'infecta ses discours.

Si pour toi les destins gardant leur inclémence
Ont trahi bien souvent ta noble confiance,
Si des vils intrigans l'espoir est couronné,
Ami de la Vertu, n'en sois plus étonné.

---

1. Le père de Chénier, après avoir rempli honorablement plusieurs fonctions diplomatiques, a publié deux ouvrages: l'un sur l'*histoire des Maures*, l'autre sur les *révolutions de l'Empire Ottoman*. (Voy. la *Notice de M. Daunou sur Chénier*.)

Chacun fuit en nos jours sa présence importune.
La reine des humains, l'inconstante Fortune,
Parcourant l'univers un bandeau sur les yeux,
Verse de tous côtés ses dons capricieux.
Vois tous ces charlatans, empressés à lui plaire,
A la cour, chez Thémis, et dans le sanctuaire,
Employer tour à tour la fraude et les combats,
Lutter en l'invoquant, s'égorger sur ses pas.
A ses dons quelquefois si les sages prétendent,
C'est en sages du moins; et, muets, ils attendent
Que son choix... vain espoir! inutile désir!
Ses regards sont voilés; pourrait-elle choisir?

Du moment où le ciel nous offre sa lumière,
Jusqu'au jour où le ciel ferme notre paupière,
Nous vivons entourés d'ingrats et de flatteurs,
Et d'une foule oisive, écho des imposteurs;
Mais, sous la faux du tems dès qu'un homme succombe,
La vérité s'avance, et s'assied sur sa tombe.
Aux yeux de l'avenir les vertus ont leur prix;
Et l'or n'a pas sauvé Mazarin du mépris.
Ce perfide étranger, grand dans l'art de séduire,
Qui gouverna la France, et faillit la détruire,
Lègue à ses héritiers des trésors criminels,
Grossis au pied du trône, à l'ombre des autels.
Phocion, qui des Grecs releva la puissance,
Puni de ses bienfaits, supportant l'indigence,
Condamné par les lois, mais non déshonoré,

Meurt, et de ses bourreaux est bientôt adoré.
Réponds-moi: qui des deux doit exciter l'envie?
Ah! d'un culte immortel si ma mort est suivie,
Je suis prêt, diras-tu: ministres du trépas,
Apportez la ciguë, et ne me plaignez pas.

Tes aïeux ont versé leur sang pour la patrie;
A de nombreux périls ta prudence aguerrie
Fit respecter Louis chez le Maure indompté,
Et du peuple français soutint la majesté.
Mais l'abandon payait ton zèle et tes services,
Quand le sort à tes yeux récompensait les vices;
Tu cédais, ô mon père; et j'ai vu de tes jours
Un venin sombre et lent précipiter le cours.
Et maintenant le ciel, roi de nos destinées,
Va jusqu'à cent hivers prolonger tes années;
Le ciel, te prodiguant ses rayons généreux,
Perce de tes chagrins les voiles ténébreux.
Mais lorsque, terminant tes jours longs et prospères,
Il unira ton ombre aux ombres de nos pères,
Moi, si je te survis, pâle et couvert de deuil,
Je chanterai ton nom dans l'hymne du cercueil.
Ce nom chez les Français ne sera point sans gloire;
Tous les vrais citoyens chériront ta mémoire.
Leur estime t'est due; et tes fils à leur tour
Sauront, n'en doute pas, la conquérir un jour.
Que d'autres, enrichis des misères publiques,
Insultent l'indigent sous leurs toits magnifiques,

Et du peuple affamé calculent les malheurs :
Tes fils ne seront pas héritiers de ses pleurs.
De ma mère et de toi nous aurons en partage
Des biens plus précieux, un plus grand héritage :
Nous aurons les vertus, ces richesses du cœur ;
Un souvenir sans tache, et des trésors d'honneur ;
Une âme fière et pure, incapable de crainte ;
Et l'amour de la gloire, et la liberté sainte,
Méprisant les faveurs qu'il faudrait mendier,
Et vers un ciel jaloux levant son œil altier.



ÉPITRE AU ROI.

1789.

Monarque des Français, chef d'un peuple fidèle,
Qui va des Nations devenir le modèle,
Lorsqu'au sein de Paris, séjour de tes aïeux,
Ton favorable aspect vient consoler nos yeux,
Permets qu'une voix libre, à l'équité soumise,
Au nom de tes sujets te parle avec franchise.
Prête à la vérité ton auguste soutien,
Et, las des courtisans, écoute un citoyen.

Des esclaves puissans qui conseillent les crimes
Tu n'as pas adopté les sanglantes maximes;
Le peuple, en tous les tems calomnié par eux,
Trouve son défenseur dans un roi généreux.
Des préjugés du trône écartant l'imposture,
Louis sait respecter les droits de la nature.
C'est au peuple en effet que tu dois ta splendeur;
Et sa grandeur peut seule affermir ta grandeur.
En vain les ennemis du Prince et de la France,
Étalant sans pudeur leur superbe ignorance,

Vont d'un adroit sophisme accuser mes discours:
Mentir avec adresse est le talent des cours.
Consulte la raison, immortelle science,
Et cette autre raison qu'on nomme expérience;
Exerce ton esprit, interroge ton cœur;
Et, des tems reculés sondant la profondeur,
Fais parler devant toi les fastes de l'histoire;
Examine quels noms, dévoués à la gloire,
De trente nations maintenant révérés,
Pour l'avenir entier sont devenus sacrés;
Et de quels noms affreux la mémoire flétrie
Recueille après cent ans l'horreur de la patrie.

Des ennemis du peuple on connaît les forfaits;
Les noms de ses amis rappellent des bienfaits.
Mais il est trop de rois, il est trop de ministres,
Qui, recourant toujours à des moyens sinistres,
Oubliant que du peuple ils tiennent leur pouvoir,
Regardent comme un droit ce qui n'est qu'un devoir.
Ainsi des Armagnacs l'oppresseur tyrannique[1],
Des biens des Templiers l'usurpateur inique;
Ainsi l'esclave-roi de l'orgueilleux Armand[2],
D'un ministre barbare imbécille instrument;

1. Louis XI.

2. Plessis-Richelieu (Armand-Jean du), cardinal et ministre, favori de Louis XIII.

Ainsi de Médicis la race couronnée,
Par de vils favoris tour à tour enchaînée;
Tous ces rois fainéans, sur le trône endormis,
Aux conseillers de cour indignement soumis,
Subissant avec eux une immortelle peine,
Des siècles indignés ont encouru la haine.

Quel tableau différent se présente à mes yeux!
Voilà nos souverains, voilà tes vrais aïeux:
Des demi-dieux Français je vois l'image heureuse;
Famille de bons rois, hélas! trop peu nombreuse.
Contemple de Pépin l'héritier respecté[1].
Il voulut des Français fonder la liberté;
Mais il ne put jouir d'un si grand avantage;
Le ciel te réservait cet honneur en partage.
Contemple Louis neuf, le plus juste des rois,
Débrouillant le chaos de nos antiques lois;
Et celui dont l'amour, secondant la prudence[2],
Réunit l'Armorique au reste de la France.
Par quinze ans de vertus, ce roi sans favori
De *père de son peuple* obtint le nom chéri:
Le citoyen lui paie un tribut de tendresse.
Surtout il se rappelle, et vante avec ivresse
Henri-Quatre et Sulli, ces noms idolâtrés,

---

1. Charlemagne.
2. Louis XII.

Que l'amour des Français n'a jamais séparés.

Louis doit les rejoindre au temple de mémoire,
Et mes chants quelque jour célébreront sa gloire.

Ce penseur éloquent, la gloire des Romains,
Qui crayonna les mœurs des antiques Germains,
Fier ennemi des cours et de la tyrannie,
Écrasait les méchans des traits de son génie.
Ce grand républicain, sujet des empereurs,
Du fils d'Ænobarbus [1] dénonça les fureurs,
Et le cruel Tibère en intrigues fertile,
Et du vil Claudius la démence imbécile;
Mais, en éternisant leurs indignes portraits,
De Trajan, de Nerva, sa main peignit les traits,
Et, du monde pour eux sollicitant l'hommage,
D'une palme immortelle entoura leur image.

Dès mon enfance épris de sa mâle fierté,
Et libre avant les jours de notre liberté,
Dans un art différent le prenant pour modèle,
Disciple faible encor, mais disciple fidèle,
Si j'ai dépeint ce roi, bourreau de ses sujets,
Dont la main parricide immola les Français,
Bientôt je veux chanter un prince magnanime;

---

1. Néron (Domitien).

Un ministre chéri que la justice anime[1];
Citoyens tous les deux, dont les travaux constans
Nous ont rendu nos droits usurpés si long-temps;
Une auguste assemblée où la vertu préside,
Où du peuple Français la majesté réside;
Et dans ce peuple enfin trois peuples confondus,
Oubliant de vains droits vainement défendus;
Nos ennemis vaincus; nos villes alarmées
Aux infâmes complots opposant des armées;
Les citoyens quittant l'ombre de leurs foyers,
Et sous les étendards se mêlant aux guerriers;
A leurs vaillans efforts la Bastille soumise;
Sur ses créneaux sanglans la liberté conquise;
Du sage Washington le vertueux rival[2],
Son élève autrefois, maintenant son égal;
L'équité la plus pure, à la candeur unie,
D'un maire philosophe[3] honorant le génie:
Et dans la France entière un peuple fortuné,
Au seul nom de la cour autrefois consterné,
Rallié désormais au nom de la patrie,
Illustre par les mœurs, et grand par l'industrie,
Révérant, chérissant les vertus de son roi,
Libre sous son empire, et soumis à la loi.

---

1. Necker.
2. Lafayette.
3. Bailly (Jean-Sylvain), élu maire de Paris en 1789.

ÉPITRE

AUX MANES DE VOLTAIRE.

1790.

Apôtre de la tolérance,
Bienfaiteur de l'humanité,
Qui, durant soixante ans en France,
Combattis pour la vérité;
Voltaire, du sein d'Élisée,
Prête-moi ces accens et cette aimable voix
Par qui la raison même, en plaisir déguisée,
Sur les humains séduits reprenait tous ses droits;
Cette chaleur divine, et jamais épuisée,
Dont ton âme fut embrasée;
Et ce courage heureux qui bravait à la fois
Le vil courroux des fanatiques,
Les cris des stupides critiques,
Et la mauvaise humeur des rois.

Tes succès de bonne heure ont agrandi la scène.
Plein d'amour pour la gloire, avec moins de talens,

Voltaire, ainsi que toi, dès mes plus jeunes ans
J'offris des vœux à Melpomène.
Les obstacles nombreux ne m'ont point arrêté;
J'ai voulu rappeler la Melpomène antique;
Et, dans les premiers jours de notre liberté,
J'attachai sur son front, avec quelque fierté,
La cocarde patriotique.
J'ai servi les beaux-arts, j'ai vengé mes rivaux;
Et, le premier de tous, j'ai franchi la barrière
Dont les censeurs, nommés *royaux*,
Avaient fermé notre carrière.
J'ai, parmi ces rivaux, trouvé beaucoup d'ingrats;
Car, en fait de reconnaissance,
L'espèce des auteurs, dont pourtant je fais cas,
Avec celle des rois a de la ressemblance.
Mais bien d'autres écueils ont entouré mes pas:
Des Carmes-déchaussés la mâle république,
Avant d'en connaître un seul vers,
S'avisait de juger mon ouvrage pervers,
Le tout par instinct prophétique;
Et devant la commune, en très-mauvais français,
Poujaut, la veille du succès,
Me dénonçait comme hérétique.
Malgré son éloquente voix,
Il parut enfin cet ouvrage,
Où tous les préjugés, sapés avec courage,
Ébranlés, abattus, s'écroulent à la fois;
Et qu'un citoyen véridique,

Dans l'élan d'une âme énergique,
Proclamait l'*École des Rois.*

Le soir, le lendemain, vingt lettres anonymes
M'annonçaient un assassinat;
J'allais être égorgé; mes vers étaient des crimes;
Vengeurs des droits du peuple, ils renversaient l'État.
Vieux seigneurs, histrions, courtisanes et prêtres,
Contre moi tout s'est déchaîné;
Des Gautiers, des Charnois, disciple infortuné,
La férule de ces grands maîtres
M'a souvent un peu mal mené;
Et, ne pouvant fléchir leur goût inexorable,
Ainsi qu'un esclave coupable,
Je me vois tous les jours aux bêtes condamné.

De quelques vers heureux les cuisantes blessures,
Même lorsque ces beaux esprits
Iraient dans le tombeau rejoindre leurs écrits,
Me vengeraient encor de leurs faibles morsures.
Mais quoi! faut-il, à force d'art,
Rendre la sottise immortelle?
Faut-il que la race nouvelle
Apprenne et l'existence et le nom d'un Suard?
A changer la nature on ne saurait prétendre:
Louis doit présenter un grand modèle aux rois;
Sieys doit inventer les lois
Que La Fayette doit défendre.

Tout suit aveuglément les ordres du destin :
Le cygne, au bord d'une onde pure,
Fait entendre sa voix, honneur de la nature;
La grenouille coasse en un marais voisin;
L'eau doit baigner les champs; les champs doivent produire;
L'homme est né pour créer, le tigre pour détruire;
Le renard est fait pour tromper;
L'aigle pour fixer la lumière;
L'insecte et Charnois pour ramper
Entre la fange et la poussière.

Qui plus que toi, grand homme, a ressenti les coups
De ces gens qui, traînant leur vie
Dans une obscure ignominie,
De tout ce qui reluit sont bêtement jaloux?
Si tu frappais encor ces nocturnes hibous,
Blessés des rayons du génie!
Si tu vivais encor pour nous inspirer tous!
Pour voir autour de toi l'Europe, rajeunie,
A vingt usurpateurs redemander ses droits,
Et, sur les débris formidables
De ce double pouvoir des prêtres et des rois,
Élever du trône des lois
Les fondemens inébranlables!...
Tu nous as fait un demi-dieu
D'un agent de la tyrannie;
Et de ton brillant Richelieu
La mémoire est un peu ternie;

Il est d'autres héros qu'il te faudrait chanter:
Pour la France et Louis tu monterais ta lyre;
Et, rangés près de toi, sans pouvoir imiter
Ton aimable et docte délire,
Nous pourrions au moins t'écouter.



NOTES

SUR L'ÉPITRE AUX MANES DE VOLTAIRE.

Page 66, vers 4.

J'ai voulu rappeler la Melpomène antique;
Et, dans les premiers jours de notre liberté,
J'attachai sur son front, avec quelque fierté,
La cocarde patriotique.

Non pas en composant la tragédie de *Charles IX*, qui était faite depuis long-temps; mais en ajoutant au rôle du chancelier de l'Hôpital seize vers, où il prédit la révolution.

Page 66, vers 8.

J'ai servi les beaux-arts, j'ai vengé mes rivaux;

Avant la révolution du mois de juillet, dans mon écrit sur la liberté du théâtre; depuis cette révolution, dans plusieurs ouvrages, où j'ai attaqué avec énergie toute espèce de censure; mais surtout dans ma tragédie de *Charles IX*, qui a brisé pour jamais les chaînes dont on avait chargé, en France, le génie des poètes dramatiques.

Page 66, vers 17.

Des Carmes-déchaussés la mâle république,

Avant d'en connaître un seul vers,
S'avisait de juger mon ouvrage pervers.

Quelques citoyens du district des Carmes eurent la bonhomie, car il faut être poli, de dénoncer à leur district la tragédie de *Charles IX*, dont ils ne connaissaient que le nom. Ce district eut aussi la bonhomie, car il faut toujours être poli, de députer vers les comédiens français et la commune de Paris pour faire suspendre la représentation de la pièce; mais cette démarche n'eut point de suite.

Page 66, vers 21.

Et devant la commune, en très-mauvais français,
Poujaut, la veille du succès,
Me dénonçait comme hérétique.

C'est le 3 novembre, veille de la première représentation de *Charles IX*, que Cicéron Poujaut jugea à propos de dénoncer cette tragédie. Il n'en connaissait pas un mot, non plus que le district des Carmes. L'accusation d'hérésie n'est pas avérée, comme il est facile de le croire; mais la dénonciation est très-réelle. A l'objet du discours de l'orateur, et à son discours même, une partie de l'assemblée crut qu'il était subitement devenu fou; mais il est constant, malgré l'apparence, qu'en dénonçant *Charles IX* Cicéron Poujaut avait bien sa tête à lui, et qu'il n'était pas plus fou qu'à son ordinaire.

Page 66, vers 28.

Et qu'un citoyen véridique,
Dans l'élan d'une âme énergique,
Proclamait l'*École des Rois*.

A la première représentation de *Charles IX*, au quatrième

acte, un citoyen dit assez haut pour être entendu de ses voisins : « Cette pièce devrait s'appeler l'*École des Rois.* » J'ai adopté le second titre. Le citoyen dont je parle est M. Maumené, négociant à Paris. Les gens curieux d'anecdotes sauraient quelque gré à un auteur de leur avoir conservé le nom du vieillard qui, à la représentation des *Précieuses ridicules*, s'écria du fond du parterre : « Courage, Molière ! voilà la bonne comédie. »

Page 67, vers 3.

Le soir, le lendemain, vingt lettres anonymes
M'annonçaient un assassinat ;

Le jour même de la première représentation, on m'avertit que la pièce ne serait pas seulement commencée ; que je serais sifflé, hué, et, qui pis est, égorgé. Beaucoup de gens au parterre avaient des pistolets dans leur poche. Un quart d'heure avant le lever du rideau un homme eut la bêtise ou la méchanceté d'aller dire à madame Vestris qu'on tirerait sur elle et sur le Cardinal aussitôt qu'ils paraîtraient ; mais le public imposa silence à la cabale imbécille qui se flattait d'écraser cette tragédie patriotique : elle fut écoutée avec une attention parfaite ; et le silence ne fut troublé que par des applaudissemens universels. La pièce fut bien jouée ; et dans les représentations suivantes le jeu des acteurs s'est encore perfectionné. MM. Vanhove, Naudet, Saint-Prix et Saint-Fal, rendent avec beaucoup de vérité les rôles de l'Hôpital, de Coligni, du cardinal de Lorraine et du roi de Navarre. Catherine de Médicis et son fils Charles IX sont représentés supérieurement par madame Vestris et M. Talma, qui, très-jeune encore, a déployé dans cette pièce un talent fort rare. Plusieurs personnes ont déposé dans le procès de l'insensé marquis de Favras qu'il avait voulu faire tomber *Charles IX*, à la troisième représentation, moyennant 18 ou 20,000 livres.

Page 67, vers 9.

Des Gautiers, des Charnois disciple infortuné.

M. Gautier, qui n'est pas même Gautier Garguille, est un écrivain des Charniers, auteur d'une misérable feuille intitulée : *Journal général de la cour et de la ville.* Les gens qui lisent tout m'assurent que je suis souvent attaqué dans ce journal. Si M. Gautier peut gagner un écu de plus en me dénigrant, il fait son métier de folliculaire; et je l'exhorte à continuer.

M. de Charnois, écrivain très-inférieur à la classe médiocre, est pourtant supérieur à M. Gautier. Il a, comme Perrin Dandin, la fureur de juger; mais il se borne à vouloir juger de littérature, et surtout de littérature dramatique. Il est d'ailleurs fort ignorant. Il fait aussi un journal intitulé : *le Spectateur national.* Il s'y est permis plusieurs mensonges sur la tragédie de *Charles IX ;* je ne compte pas les absurdités. M. de Charnois a déja été traîné dans la boue par M. de La Harpe, M. Palissot et plusieurs autres écrivains distingués. Vouloir augmenter son ridicule serait une entreprise impossible. C'est un de ces gens auxquels on ne saurait dire pis que leur nom.

Page 67, vers 21 et 22.

Faut-il que la race nouvelle
Apprenne et l'existence et le nom d'un Suard?

M. Suard était ci-devant censeur du théâtre; il est de plus membre de l'Académie Française. On a tort de lui contester ses titres littéraires; il n'a tenu qu'à lui d'avoir une grande réputation : il lui suffisait de signer les lettres qu'il adressait au *Journal de Paris.* Des gens dignes de foi m'ont assuré qu'il

avait fait d'autres ouvages. M. Suard jouit de sa gloire, avec modestie : c'est une vertu de plus [1].

Page 67, vers 25 et 26.

Sieys doit inventer les lois
Que La Fayette doit défendre.

M. l'abbé Sieys, député de Paris à l'Assemblée nationale, est un de ceux à qui la France devra le plus de reconnaissance pour l'admirable Constitution dont elle va jouir. Depuis J. J. Rousseau, je ne connais pas d'écrivain qui ait appliqué la philosophie à la politique avec autant de profondeur et de hardiesse.

Quant au nom de M. La Fayette, il figurera dans l'histoire parmi les noms glorieux des défenseurs des peuples et de la liberté.

---

1. Alors l'excellent *Tableau de la littérature* n'avait pas encore paru. Nous y renvoyons les lecteurs curieux d'apprendre comment Chénier sut réparer ses torts envers un des écrivains distingués du dix-huitième siècle. (*Note de l'éditeur.*) Voyez chap. III, Rhétorique et Critique littéraire, t. III, *OEuvres posthumes.*



PETITE ÉPITRE
A JACQUES DELILLE.

1802.

MARCHAND de vers, jadis poète,
Abbé, valet, vieille coquette,
Vous arrivez : Paris accourt.
Eh! vîte, une triple toilette:
Il faut unir à la cornette
La livrée et le manteau court.
Vous mîtes du rouge à Virgile;
Mettez des mouches à Milton;
Vantez-nous bien du même style
Et les émigrés et Caton;
Surpassez les nouveaux apôtres
En théologales vertus;
Bravez les tyrans abattus,
Et soyez aux gages des autres.
Vous ne nous direz plus adieu:
Nous rendons les clefs de saint Pierre;
Mais, puisque vous protégez Dieu,

N'outragez plus feu Robespierre.
Ce grand pontife aux indévots
Rendit quelques mauvais offices;
Il eût été votre héros
S'il eût donné des bénéfices.

Virgile, en de riants vallons,
A célébré l'agriculture;
Vous, l'abbé, c'est dans les salons
Que vous observiez la nature.
Soyez encor l'homme des champs,
Suivant la cour, suivant la ville.
Votre muse, au pipeau servile,
Immortalisa dans ses chants
Les lacs pompeux d'Ermenonville,
Et les fiers jets d'eau de Marli,
Les déserts bâtis par Monville,
Et les hameaux de Chantilli.
Des princes un peu subalternes,
Des grands seigneurs un peu modernes,
Ont aujourd'hui les vieux châteaux;
N'importe : le ciel vous fit naître
Trop bas pour aimer vos égaux,
Trop vain pour vous passer de maître.
Les rossignols en liberté
Aiment à confier leur tête
Aux rameaux du chène indompté,
Que ne peut courber la tempête;

Pour déployer leur noble voix,
Ils veulent le frais des bocages,
L'azur des cieux, l'ombre des bois;
Les serins chantent dans les cages [1].

---

1. Il est à regretter que cette petite épître, où brille d'un bout à l'autre tant d'esprit et d'enjoûment, ne soit qu'une espèce de pamphlet dirigé contre un des premiers poètes du dix-huitième siècle. Mais, il faut en convenir, les manœuvres infâmes auxquelles Chénier fut si long-tems en butte de la part d'hommes obscurs et jaloux de sa gloire, qui, pour le rabaisser, exaltèrent souvent outre mesure ses rivaux, durent nécessairement aigrir son humeur, déja très-portée à la satire, et susciter chez lui le désir impatient de la vengeance. La colère est aveugle : sa plume, indignée, devint dans ses mains un instrument fatal, dont par malheur il ne s'est pas toujours servi avec discernement. Toutefois, la probité fut la plus chère idole de Chénier. Plus tard, quand l'expérience et l'étude vinrent affermir son âme, et mûrir son esprit, il ne songea plus qu'à rendre au vrai talent la justice qu'il méritait. Ainsi le traducteur des *Géorgiques* reçut le titre glorieux de *Classique* des mêmes mains qui naguère n'avaient pas craint de lui faire une blessure aussi profonde. (*Note de l'éditeur.*)



ÉPITRE
D'UN JOURNALISTE
A L'EMPEREUR[1].

1805.

Sire! Sire! justice, ou bien c'est fait de nous:
Conspirer contre moi, c'est s'armer contre vous.
Déjà dans son Journal on attaque l'Empire;
Partout on laisse voir le mépris que j'inspire;

---

1. Nous n'avons point de preuves suffisantes pour affirmer que cette épître soit de Chénier, bien qu'elle ait été trouvée parmi ses manuscrits. Dans la copie imprimée qui nous est parvenue, cette pièce ne porte ni signature, ni date; on y trouve seulement l'indication de l'imprimerie de la rue de la Harpe, n° 93. Cependant plusieurs personnes, très au courant des œuvres de notre auteur, ayant reconnu sa verve et son style satiriques dans certains passages de cette épître, se sont efforcées de lever nos doutes à ce sujet. C'est sur leur demande que nous avons hasardé de l'imprimer ici : toutefois, nous n'osons pas en garantir l'authenticité. (*Note de l'éditeur.*)

De tous mes abonnés on ébranle la foi;
On doute de la mienne... O doute affreux pour moi!
J'ai pour beaucoup d'argent promis beaucoup d'injures,
Beaucoup de déraison et beaucoup d'impostures;
N'ai-je donc pas tenu ces saints engagemens?
Ah! je les ai remplis par-delà mes sermens.
Jusqu'à l'absurdité poussant la calomnie,
Je n'ai rien épargné, ni vertu, ni génie;
Du fiel le plus amer j'ai souillé tout succès;
J'ai fait même à Fiévée envier mes excès:
Avec plus de fureur j'aboie au philosophe.

Mais mon pouvoir, hélas! se borne à l'apostrophe.
Je ne puis de la foudre imiter que le bruit.
J'ai bien tout attaqué, mais je n'ai rien détruit.
Blessé de la splendeur de tous les noms célèbres,
J'ai sans cesse voulu, digne enfant des ténèbres,
De ces astres brillans éteindre la clarté,
Et de l'éclat du jour venger l'obscurité.
Inutiles efforts! vainement l'ignorance,
Le mensonge et l'erreur m'ont prêté leur puissance;
La raison luit encore; et ses rapides feux
Volent, fendent la nue en sillons lumineux,
Et vers la vérité, de leur flamme éclairée,
Découvrent aux humains une route assurée.
Importune lumière! adultère union!
Que suivront l'incendie et la destruction!

Dans ces jours malheureux de deuil et de ruine,
Toi, sur qui j'ai fondé ma cave et ma cuisine,
O mon cher Feuilleton! que vas-tu devenir?
De vin, de bonne chère, il faudrait m'abstenir!
Il faudrait vous quitter, délices de Capoue!
Du luxe du journal retomber dans la boue!
O de mes derniers ans déplorable destin!
Pour prix de mes travaux, quoi! l'opprobre et la faim!
Passe encor pour l'opprobre; il a son avantage:
Autrefois, sous Fréron, j'en fis l'apprentissage;
Rarement on en meurt; quelquefois on en vit;
Et ce n'est pas moi seul que ma honte nourrit;
Et nous serions réduits à le revoir stérile,
Ce champ que mon fumier a rendu si fertile!
Vous êtes Empereur, et vous le souffririez!
Sire! au nom de l'État je me jette à vos pieds.

La victoire, il est vrai, sur votre front allie
Les palmes de l'Égypte aux lauriers d'Italie;
Déjà Vienne deux fois, devant vos étendards,
A vu s'humilier l'orgueil de ses Césars;
En vain, bravant encor la foudre qui s'apprête,
Albion à vos coups croit dérober sa tête;
Dans la même balance où vos augustes mains
De tant de nations ont pesé les destins,
L'Angleterre viendra, suivant la loi commune,
Faire juger ses droits, et régler sa fortune;

Vous la verrez, soumise au plus noble ascendant,
De Neptune à vos pieds déposer le trident;
Vous vaincrez les Anglais, mais non les philosophes.
Sire! tant qu'ils vivront craignez les catastrophes;
Craignez tout: je suis sûr, pour moi, que c'est par eux
Que le Vésuve brûle, et lance au loin ses feux;
Que la terre ébranlée engloutit Parthénope,
Et que la fièvre jaune épouvante l'Europe.
D'ailleurs, à la raison dressant un tribunal,
Leur voix ose y traduire autel, trône, journal,
Alors que sous le joug du pouvoir arbitraire
Les prêtres et les rois veulent courber la terre,
Et que, briguant l'honneur de servir leurs desseins,
Aux fers, s'ils sont dorés, je tends d'avides mains.
Ils ne sauraient souffrir aucune tyrannie.
Sire! laisserez-vous tant d'audace impunie?

Ah! pour la liberté caressant leur fureur,
Vous-même avez nourri cette funeste erreur;
Vous l'avez autrefois adorée et servie;
A cette idole encor votre cœur sacrifie.
Élevé par le peuple au premier rang des rois,
Vous soumîtes le sceptre à l'empire des lois;
Et, par votre génie au sénat inspirées,
Ce n'est que par son vœu qu'elles sont consacrées.
Cela peut être beau; mais cela ne vaut rien.
L'Empereur ne doit plus penser en citoyen;

Il doit, maître absolu, ne point souffrir d'entraves,
Et même pour sujets n'avoir que des esclaves.
Des chaînes! des bâillons! ou plus haut que les rois
L'opinion toujours élèvera sa voix.
Une digue au torrent fut jadis opposée;
Mais ses chocs redoublés dès long-tems l'ont brisée.
Contre lui vainement s'unirent tour à tour
L'Église au Parlement, la Sorbonne à la Cour;
Chaque jour se frayant un plus libre passage,
Ses flots d'un cours plus doux caressaient le rivage;
Et les champs plus féconds, par ses eaux pénétrés,
Semblaient de ce poison toujours plus altérés.
Le venin se glissa jusqu'au sein de l'Église;
La Sorbonne elle-même une fois y fut prise.
Un philosophe, hélas! profana son bonnet,
Lorsqu'elle en décora le front de Morellet;
Et trop digne, en effet, d'une secte ennemie,
L'infidèle docteur fut de l'Académie.
Il mourra, le perfide! ainsi qu'il a vécu;
L'exemple, ni le temps, rien ne l'a convaincu;
Et toujours plus ardent, toujours *visionnaire*,
Ne vient-il pas encor de venger *Bélisaire*?
Le feu qui l'embrasa ne s'est point amorti;
Mais j'ai trouvé son bras, moi, fort appesanti.

O coupable constance! O vieillesse indocile!
La Harpe s'est montré plus sage et plus facile:

S'il vécut philosophe, il mourut pénitent.
Mais on n'imite pas cet exemple éclatant.
Tant d'obstination et m'indigne et m'irrite.
Si l'on n'est pas dévot, qu'on se fasse hypocrite!
Eh! que suis-je moi-même? Il faut suivre mes pas,
Et penser comme moi, sinon ne penser pas.
Oui, Sire, c'est trop peu de contraindre au silence;
Il faut encore, il faut empêcher qu'on ne pense;
Il faut rompre à jamais ce lien des esprits,
Cette invisible chaîne entre Londre et Paris;
Les penseurs sont un ordre: et les bûchers du Temple
Ne vous auraient donné qu'un inutile exemple!
Qu'attendez-vous? Frappez ces nouveaux Templiers,
Fauteurs de Raynouard [1] et de ses chevaliers,
Qui, n'approuvant jamais que les coups légitimes,
Des vengeances des rois osent faire des crimes.
On les ménagea trop; soyons plus aguerris:
Brûlons le philosophe, et non plus ses écrits;
A l'Inquisition redemandons ses flammes;
Que leur feu salutaire épure enfin les âmes;
Et que partout de joie un même cri poussé
Dise: Dieu soit béni! *La raison a cessé.*

Sur nos fiers ennemis quelle illustre victoire!

---

1. Auteur de la tragédie des *Templiers*, qui obtint un succès éclatant au Théâtre-Français.

Mais souffrez que mon zèle en partage la gloire :
Sire ! j'ose prétendre à l'honneur d'allumer
Le fagot trop tardif qui doit les consumer.
J'aurais dans d'autres tems fondé le Saint Office ;
Mais, si le Ciel permet que je le rétablisse,
C'est assez : je saurai faire dire de moi :
Saint-Dominique[1] à peine est l'égal de Geoffroy[2].

---

1. Dominique (saint), fondateur et instituteur de l'ordre dit des *Frères prêcheurs*, obtint la charge de grand-inquisiteur dans la province de l'Albigeois, où il était venu répandre l'Évangile. Là, plusieurs milliers d'hommes furent victimes de son fanatique enthousiasme. Le pape *Grégoire IX* le canonisa en 1235.

2. Geoffroy ancien rédacteur du *Journal de l'Empire,* aujourd'hui *Journal des Débats*.



ÉPITRE
A VOLTAIRE.

IMMORTEL écrivain, dont les brillans ouvrages
Enchantent les héros, les belles et les sages;
Qui sais par le plaisir captiver ton lecteur;
Effroi du sot crédule et du lâche imposteur,
Mais du bon sens, du goût, aimable et sûr arbitre;
Voltaire, en t'adressant ma véridique Épître,
J'aurai soin, pour raison, de ne pas l'envoyer
Devers le Paradis dont Céphas[1] est portier;
Lieu saint, mais ennuyeux, où les neuf chœurs des anges,
Au maître du logis entonnant ses louanges,
De prologues sans fin lassent la Trinité,
Et chantent l'opéra durant l'éternité.
Rien n'est plus musical; mais l'Élysée antique,
Malgré Châteaubriand, paraît plus poétique:

1. Céphas est un des surnoms de Saint-Pierre, ainsi qu'il est dit dans l'*évangile de saint Jean, chap.* I, *vers.* 42: « Et adduxit « eum ad Jesum. Intuitus autem eum Jesus, dixit: Tu es Simon « filius Jona: tu vocaberis Cephas, quod interpretatur Petrus. »

On s'y promène en paix sans flagorner les dieux;
On y chante un peu moins, mais on y parle mieux;
Et c'est là que, du Tems bravant la course agile,
Entre Sophocle, Horace, Arioste et Virgile,
Tu jouis avec eux des honneurs consacrés
Aux talens bienfaiteurs qui nous ont éclairés.

D'un âge éblouissant tu vis la décadence.
Il expirait sans gloire aux jours de ton enfance;
Et Louis n'était plus cet heureux potentat
Qui de l'éclat des Arts empruntait son éclat,
Quand Pascal et Boileau, par une habile étude,
Polissaient le langage, encor timide et rude;
Quand Molière, à grands traits flétrissant l'imposteur,
Créait la comédie, et marquait sa hauteur;
Quand, égal à Sophocle et vainqueur de Corneille,
Racine d'Athalie enfantait la merveille.
Tout avait disparu. L'écho de Port-Royal
Dès long-tems, mais en vain, redemandait Pascal;
Corneille dans la tombe avait suivi Molière;
Racine en courtisan terminait sa carrière;
Et Boileau, sans succès faisant des vers chrétiens,
Reste des grands talens, survivait même aux siens.
Heureux sous Luxembourg, sous Condé, sous Turenne,
Leurs soldats orphelins fuyaient devant Eugène;
Au héros de Marsaille, éloigné par son Roi,
On voyait dans les camps succéder Villeroi,
Favori de Louis plus que de la victoire,

Et grand à l'œil-de-bœuf, mais petit dans l'histoire.
Il est vrai toutefois que, le sabre à la main,
On savait convertir les enfans de Calvin;
Mais des tribus en pleurs qui fuyaient leur patrie
Vingt peuples accueillaient l'hérétique industrie.
Chaque jour la Sorbonne admirait sur ses bancs
D'Ignace et d'Escobar les doctes partisans;
Il faut bien l'avouer: mais la triple alliance
D'un règne ambitieux punissait l'insolence;
Et dans Versailles même, au nom du peuple anglais,
Bolingbrocke à Louis venait dicter la paix.

Un tems moins sérieux vit briller ta jeunesse.
S'amusant à Paris de la commune ivresse,
Plutus òtait, rendait, retirait tour à tour,
Ses dons capricieux et sa faveur d'un jour.
Le laquais enrichi, prompt à se méconnaître,
Se carrait dans l'hôtel qu'abandonnait son maître,
Et, de ce même hôtel le lendemain chassé,
Par son laquais d'hier s'y trouvait remplacé.
En soutane écarlate on voyait le scandale
Souiller de Fénélon la mitre épiscopale:
Plus de frein: le plaisir fut le cri de la cour;
De quelque *Jansénisme* on accusait l'amour[1];

---

1. L'amour dont parle ici Chénier est le pur et véritable amour mis en opposition avec le libertinage effréné qui régnait à la cour de Philippe. Quant au mot *Jansénisme*, il est employé ici comme

Et Philippe, entouré de cent beautés piquantes,
Semblait le dieu du Gange au milieu des Bacchantes.

Mais, couverts si long-temps du manteau de Louis,
Du moins, après sa mort, les bigots moins hardis
Avaient perdu le droit d'opprimer tout mérite:
A la ville on bernait leur emphase hypocrite;
A la cour de Philippe ils n'avaient point d'accès.
Déja, vers le déclin du vieux sultan français,
Bayle, savant modeste, et raisonneur caustique,
Tenait loin de Paris sa balance sceptique.
A pas lents quelquefois s'avançait à propos
Le normand Fontenelle, amoureux du repos,
Bel esprit un peu fade, et sage un peu timide.
Montesquieu, plus profond, plus fin, plus intrépide,
Amenant parmi nous deux voyageurs persans,
Essaya sous leur nom de venger le bon sens:
D'Usbec et de Rica les mordantes saillies,
Par la raison publique en naissant accueillies,
Couvraient les préjugés d'un ridicule heureux;
Et le Français malin s'aguerrissait contre eux.

---

synonyme de vertu austère. C'est dans ce même sens que long-temps auparavant Boileau disait à M. de Valincourt, dans sa *satire* XI, en parlant du règne du bon Saturne:

> La vertu n'était pas sujette à l'ostracisme,
> Ni ne s'appelait point alors un *Jansénisme*.

Ninon caractérisait les prudes en les appelant les *Jansénistes de l'amour*. (*Note de l'éditeur.*)

Tu parus. A ta voix, maint dévot sycophante
Tressaillit de colère, et surtout d'épouvante,
Soit lorsqu'en vers brillans, par Sophocle inspirés,
Tu déclarais la guerre aux charlatans sacrés;
Soit quand tu célébrais sur la trompette épique
Ce Bourbon, roi loyal, mais douteux catholique.
Hélas! bien jeune encor tu connus les revers;
Et ta muse héroïque a chanté dans les fers!
Sortant du noir château qu'habitait l'esclavage,
Tu courus d'Albion visiter le rivage;
Et, par elle éclairé, tu revins sur nos bords
De sa philosophie apporter les trésors.
Cirey te vit long-tems, sous les yeux d'Émilie,
Te faire un avenir, et préparer ta vie;
De Locke et de Newton sonder les profondeurs;
Soumettre la morale à tes vers enchanteurs;
Ou, prenant tout à coup l'Arioste pour maître,
L'imiter, l'égaler, le surpasser peut-être.
Cet aimable mondain qui vantait les plaisirs
A l'austère Clio dévouait ses loisirs;
Aux mœurs des nations désormais consacrée,
L'histoire n'était plus la gazette parée;
Et de la Vérité le rigoureux flambeau
Des oppresseurs du monde éclairait le tombeau;
Ce n'était point assez: d'un ton plus énergique
Ta raison, s'élevant sur la scène tragique,
Du genre humain trompé retraçait les malheurs;
Et l'auditoire ému s'instruisait par des pleurs.

De ces nobles travaux quel était le salaire?
Le même qu'obtenaient et Racine et Molière,
Quand leur gloire vivante importunait les yeux:
Des succès contestés et beaucoup d'envieux.
A force de combattre une ligue ennemie,
Tu vins, à cinquante ans, en notre académie
Siéger avec Danchet, Nivelle et Marivaux,
Que pour l'honneur du Corps on nommait tes rivaux.
Tu vainquis cependant l'orgueilleuse ignorance:
Desfontaines, Fréron, n'abusaient point la France;
Si du bon Loyola ces renégats pervers
D'*Alzire* et de *Mérope* outrageaient les beaux vers,
Tous les soirs le public en savourait les charmes,
Et sifflait des journaux réfutés par ses larmes.
Caressant des bigots le crédit oppresseur,
Dévotement jaloux, Crébillon le censeur,
Crébillon, dont le style indigna Melpomène,
A ton fier *Mahomet* voulait fermer la scène:
Mais bientôt d'Alembert, censeur moins timoré,
Opposait au scrupule un courage éclairé.
Contre un vieux cardinal[1] quinteux et difficile
Tu soulevais un pape[2], au défaut d'un concile:
Et si, loin des beaux-arts, l'amant de Pompadour,
Soigneux de respecter l'étiquette de cour,
T'interdisait Versaille, où, portant sa livrée,

1. Le cardinal de Fleury.
2. Le pape Benoît XIV, issu de la famille de *Lambertini*.

Dominait en rampant la bassesse titrée,
Frédéric à Berlin t'appelait près de lui;
Et l'égal d'un grand homme en devenait l'appui.

Là régnait chez un roi l'esprit philosophique;
Et l'empire à souper passait en république.
Frédéric oubliait de fastueux ennuis;
Tout riait à sa table, excepté Maupertuis.
Recherchant la faveur, craignant le ridicule,
Et cru, lorsqu'il flattait, par un prince incrédule,
Maupertuis de la cour exila les bons mots.
Eh! qui ne connaît point la gravité des sots?
Aux bons mots toutefois rarement elle échappe.
Médecin de l'esprit plus encor que du pape,
Tu conçus le projet de guérir un Lapon
Se croyant à la fois Fontenelle et Newton,
Bel esprit géomètre, aspirant au génie,
Et grand calculateur en fait de calomnie.
Il t'avait offensé : n'en déplaise au pouvoir,
La défense est un droit, souvent même un devoir.
Tu fis bien de répondre, et mieux de disparaître,
En regrettant l'ami, mais en fuyant le maître.

Loin de lui cependant que de fois tes regards
Ont suivi ce héros qui chérit tous les arts!
Qui sur tant de périls fonda sa renommée;
Qui forma, conduisit, ménagea son armée;
Qui fut historien, philosophe, soldat;

Qui t'écrivit en vers la veille d'un combat,
Rima le beau serment de mourir avec gloire,
Vécut, et pour rimer remporta la victoire;
Appauvrit les Saxons, enrichit ses sujets;
Fit toujours à propos et la guerre et la paix;
Aima sans l'estimer l'autorité suprême,
Et sourit sur le trône à la Liberté même!

Ah! cette Liberté qui régnait dans ton cœur
Ne sait pas d'un coup-d'œil attendre la faveur,
Et, du palais des rois hôtesse passagère,
N'y peut gêner long-tems son allure étrangère:
Elle rit de te voir apprenti courtisan,
Et te fit ses adieux quand tu fus chambellan.
Mais, dégagé bientôt de tes liens gothiques,
Tu vins la retrouver sur les monts helvétiques;
Elle vit tout entière en ce chant inspiré
Qu'aux nymphes du Léman ta lyre a consacré.
O silence des bois! solitude éloquente!
Sans appui, loin de vous, la pensée inconstante,
Au milieu du torrent des esprits agités,
Dans la pompe des cours, dans le bruit des cités,
Par un mélange impur s'affaiblit et s'altère;
Mais, prompte à dépouiller sa parure adultère,
Seule, dans les loisirs d'un champêtre séjour,
Elle croît et s'épure aux rayons d'un beau jour.
Qui sait aimer les champs ne peut rester esclave.
Égaré quelquefois dans le palais d'Octave,

C'est au sein des forêts que Virgile en repos
Se retrouvait poète, et chantait les héros;
C'est là que Cicéron, libérateur de Rome,
Sur les devoirs humains écrivait en grand homme,
Peignait de l'Amitié les soins religieux,
Et sur leur providence interrogeait les dieux.

Les bords du Mincio, les rives du Fibrène,
Qu'aimait à célébrer l'urbanité romaine,
Ne l'emporteront pas dans la postérité
Sur le rivage heureux de ton lac argenté.
Remplissant de Ferney l'asile solitaire,
Ta gloire avait rendu chaque heure tributaire;
A des succès nombreux ajoutant des succès,
Et, pour mieux les instruire, amusant les Français,
Joignant à la raison la grâce et l'harmonie,
Tu planais sur le siècle où brilla ton génie.
Quel siècle! vainement un ramas d'écrivains
Ose lui prodiguer d'injurieux dédains;
Sans pouvoir éclairer leur aveugle ignorance,
L'éclat de son midi luit encor sur la France.
Montesquieu, dans ce siècle, osant juger les lois,
Des peuples asservis revendiqua les droits,
Du pouvoir absolu vengea l'espèce humaine,
Et fit rougir l'esclave en lui montrant sa chaîne.
Diderot, d'Alembert, contre les oppresseurs,
Sous un libre étendard liguèrent les penseurs;
Et l'arbre de Bacon, bravant plus d'un orage,

Par degrés sur l'Europe étendit son ombrage.
Buffon de l'art d'écrire atteignit les hauteurs :
Prodiguant la richesse et l'éclat des couleurs,
Il peignit avec art la nature éternelle;
Moins paré, mais plus beau, mieux inspiré par elle,
D'après elle toujours voulant nous réformer,
En écrivant du cœur Rousseau la fit aimer.
O Voltaire! son nom n'a plus rien qui te blesse :
Un moment divisés par l'humaine faiblesse,
Vous recevez tous deux l'encens qui vous est dû!
Réunis désormais, vous avez entendu,
Sur les rives du fleuve où la haine s'oublie,
La voix du genre humain qui vous réconcilie!

Que votre âge imposant a bien rempli son cours!
Quand, de l'expérience empruntant le secours,
Les sciences d'Hermès, d'Archimède et d'Euclide,
En des chemins frayés marchaient d'un pas rapide,
Parmi de vains débris, écueil de nos aïeux,
Le génie imprimait ses pas audacieux.
Des sens, de la pensée, il tentait l'analyse;
Et la nature humaine à l'homme était soumise.
On la chercha long-tems : dédaignant d'observer,
Descartes l'inventa; Locke sut la trouver.
Condillac, après lui, d'une marche plus sûre,
Pénétrait plus avant dans cette route obscure.
Pour toi, des imposteurs ennemi déclaré,
Tu signalais partout le mensonge sacré,

L'encensoir à la main, conquérant la puissance;
Partout l'ambition, l'intérêt, la vengeance,
Élevant tour à tour sur un tréteau divin
Moïse et Mahomet, Céphas et Jean Calvin.
Bayle en des rets subtils enveloppa sans peine
Des pieux ergoteurs la logique incertaine;
Et Fréret, descendu sur la route des tems,
Sapa l'antique erreur jusqu'en ses fondemens;
Mais, armant la raison des traits du ridicule,
Toi seul as renversé sous tes flèches d'Hercule
La superstition, qui, du pied des autels,
Instruit l'homme à ramper devant des dieux mortels.
Tu n'as pas combattu le dogme salutaire
Que Socrate expirant annonçait à la terre;
Et, laissant les docteurs librement pratiquer
L'art de ne rien comprendre et de tout expliquer,
Sans crier : *Tout est bien,* lorsque le mal abonde;
Sans trop examiner si les troubles du monde
Sont les vrais élémens de l'ordre universel;
Tu reconnus ce Dieu, géomètre éternel,
Aperçu par Newton dans la nature entière;
Pur esprit, dont les lois font marcher la matière,
Mais que, d'un télescope armant ses faibles yeux,
Lalande après Newton n'a pas vu dans les cieux.

Échappés cependant à l'empire des prêtres,
Des élèves nombreux, dirigés par des maîtres,
Animés de la voix, du geste et du regard,

De la philosophie arboraient l'étendard.
Les talens imploraient son appui nécessaire:
Elle aida Marmontel à peindre Bélisaire;
Elle ouvrit ses trésors au jeune Helvétius,
Qui lui sacrifia les trésors de Plutus;
Elle aima de Raynal la fière indépendance;
Saint-Lambert la charma par sa noble élégance;
La Harpe... Je m'arrête: il osa la trahir;
Champfort la défendit jusqu'au dernier soupir;
Thomas fut son organe en louant Marc-Aurèle;
Et Condorcet périt en écrivant pour elle.

Puissance reconnue, elle obtint à la fois
L'amour des nations et le respect des rois.
Le fils et non l'égal des généreux Gustaves[1]
L'invoquait sans pudeur en faisant des esclaves;
Aux bords de la Néva deux reines tour à tour[2]
La révéraient de loin sans l'admettre à la cour;
Joseph[3] lui confiait les droits du diadème;

---

1. Charles XI, roi de Suède, fils de Charles X, plus communément appelé Charles-Gustave.

2. Christine, reine de Suède, fille de Gustave-Adolphe, et sœur de Charles-Gustave. Elle naquit en 1626, abdiqua en 1654 en faveur de son frère, et mourut à Rome en 1689; Catherine Alexiowna, femme de Pierre-le-Grand, couronnée Impératrice de toutes les Russies en 1724, et morte en 1727 à l'âge de 38 ans.

3. Joseph Ier, quinzième empereur de la Maison d'Autriche, et fils aîné de Léopold Ier.

Lambertini l'aimait; Clément le quatorzième
La laissait quelquefois toucher à l'encensoir;
En plein conseil d'état Turgot la fit asseoir.
Au sein des parlemens, qu'étonnait sa présence,
De Servan, de Monclar, elle arma l'éloquence;
Et, chez les fiers Bretons, elle dicta l'écrit
Que traça dans les fers La Chalotais proscrit.
Elle unit le savoir à des mœurs élégantes;
Inspira, dans Paris, à cent femmes charmantes
Le goût de la lecture et des doux entretiens;
De la société resserra les liens;
Des rangs moins aperçus rapprocha la distance.
Des pédans à rabat trompant la vigilance,
Sur les bancs du collége elle osa se placer;
Et dans le couvent même on apprit à penser.

Méprisant des rhéteurs le stérile étalage,
Tu connus l'art de vivre, et tu vécus en sage.
Les siècles rediront aux siècles attendris
Cent traits plus beaux encor que tes plus beaux écrits.
Lorsque Beccaria blâmait l'excès des peines,
Et pour le genre humain voulait des lois humaines,
Exerçant à regret une sévérité
Lente, équitable, utile à la société,
Ta voix fit retentir au sein de ta patrie
Des vœux dont la sagesse honorait l'Italie;

Ta voix rendit l'honneur à l'ombre de Calas[1];
Et Sirven, au supplice échappé dans tes bras,
Vit par un juste arrêt la hache menaçante
S'écarter à ta voix de sa tête innocente.

Les riches, nous dit-on, sont rarement humains;
Mais jamais l'opulence, oisive dans tes mains,
Aux plaintes du malheur n'endurcit ton oreille.
C'était peu qu'adoptant la nièce de Corneille
Ton génie acquittât la dette des Français,
Et recueillît la gloire en semant des bienfaits;
Chez toi les arts brillans guidaient les arts utiles;
Le travail, qui peut tout, couvrait d'épis fertiles
Des champs que de Calvin les enfans consternés
A la ronce indigente avaient abandonnés.
Sous le joug monastique asservi dès l'enfance,
L'habitant du Jura, traînant son existence,
N'osait se délivrer, ni même se bannir;
Ses bras, chargés de fers, tendus vers l'avenir,
Invoquaient sans espoir la liberté lointaine;
Tu vis son esclavage: il vit tomber sa chaîne;
Il avait, en pleurant, nommé ses oppresseurs;
Mais c'est toi qu'il nommait en essuyant ses pleurs.

Faut-il donc s'étonner si la France unanime,

---

1. Voyez, pour plus amples détails, le chapitre *Art oratoire* du *Tableau de la Littérature*, tome III des ŒUVRES POSTHUMES.

Au déclin de tes ans, brigua l'honneur sublime
De léguer sur le marbre à la postérité
Les traits d'un écrivain cher à l'humanité?
O généreux concours des amis de l'étude!
Non, ce n'est pas ainsi que l'humble servitude,
Offrant comme un tribut son hommage imposteur,
Consacre à la puissance un marbre adulateur!
Tairons-nous ce beau jour où Paris, dans l'ivresse,
D'un triomphe paisible honorait ta vieillesse?
Qu'on étale avec pompe aux yeux des conquérans
Des gardes, des vaincus, des étendards sanglans,
Le glaive humide encor et fumant de carnage,
Et le profane encens vendu par l'esclavage!
Ta garde était un peuple accouru sur tes pas;
Il bénissait ton nom, te portait dans ses bras;
Des pleurs de sa tendresse il ranimait ta vie;
A vanter un grand homme il condamnait l'envie;
Admirait les éclairs qui brillaient dans tes yeux;
Contemplait de ton front les sillons radieux,
Creusés par soixante ans de travaux et de gloire,
Et qui d'un siècle entier semblaient tracer l'histoire.

Ces temps là ne sont plus; les nôtres sont moins beaux:
Les Français sont tombés sous des Velches nouveaux.
Malheur aux partisans d'un âge téméraire
Trop long-tems égaré sur les pas de Voltaire!
Nous conservons le droit de penser en secret;
Mais la sottise prêche; et la raison se tait.

Aux accens prolongés de l'airain monotone,
S'éveillant en sursaut, le pesante Sorbonne
Redemande ses bancs, à l'ennui consacrés,
Et les argumens faux de ses docteurs fourrés.
Ainsi qu'un écolier honteux devant son maître,
La Harpe aux sombres bords t'aura conté peut-être
Des préjugés bannis le burlesque retour,
Et comment il advint que lui-même un beau jour
De convertir le monde eut la sainte manie;
Tu lui pardonneras : il a fait *Mélanie.*
Mais qu'a fait ce pédant qui broche au nom du ciel
Son feuilleton, noirci d'imposture et de fiel?
Qu'ont fait ces nains lettrés qui, sans littérature,
Au-dessous du néant soutiennent le Mercure?
Oh! si, dans le fracas des sottises du tems,
Tu pouvais reparaître au milieu des vivans,
Les mains de traits vengeurs et de lauriers armées,
Comme on verrait bientôt ce peuple de Pygmées
Dans son bourbier natal replongé tout entier,
Avec Martin Fréron, Nonote et Sabatier!

Tu livras les méchans au fouet de la Satire.
Et qu'importe en effet qu'un rimeur en délire
Publie incognito quelque innocent écrit?
Qu'Armande et Philaminte, en leurs bureaux d'esprit,
Vantent nos Trissotins, parés de fleurs postiches?
A quoi bon faire encor la guerre aux hémistiches?
Il faut la déclarer au vil adulateur

Qui répand dans les cours son venin délateur;
Au Zoïle impudent que blesse un vrai mérite;
A l'esclave oppresseur, à l'infâme hypocrite;
Sans cesse il faut armer contre leur souvenir
Un inflexible vers, que lira l'avenir.

Voilà donc le parti qui veut par des outrages
A la publique estime arracher tes ouvrages!
Qui prétend sans appel condamner à l'oubli
Un siècle où la raison vit son règne établi!
Vain espoir! tout s'éteint : les conquérans périssent;
Sur le front des héros les lauriers se flétrissent;
Des antiques cités les débris sont épars;
Sur des remparts détruits s'élèvent des remparts;
L'un par l'autre abattus, les empires s'écroulent;
Les peuples entraînés, tels que des flots qui roulent,
Disparaissent du monde; et les peuples nouveaux
Iront presser les rangs dans l'ombre des tombeaux;
Mais la pensée humaine est l'âme toute entière:
La mort ne détruit pas ce qui n'est point matière;
Le pouvoir absolu s'efforcerait en vain
D'anéantir l'écrit né d'un souffle divin :
Du front de Jupiter c'est Minerve élancée.
Survivant au pouvoir, l'immortelle pensée,
Reine de tous les lieux et de tous les instans,
Traverse l'avenir sur les ailes du tems.
Brisant des potentats la couronne éphémère,
Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère;

Et, depuis trois mille ans, Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité;
Nos Verrès, que du peuple enrichit l'indigence,
Entendent Cicéron provoquer leur sentence;
Tacite, en traits de flamme, accuse nos Séjans;
Et son nom prononcé fait pâlir les tyrans;
Le tien des imposteurs restera l'épouvante.
Tu servis la raison; la raison triomphante
D'une ligue envieuse étouffera les cris,
Et dans les cœurs bien nés gravera tes écrits.
Lus, admirés sans cesse, et toujours plus célèbres,
Du sombre Fanatisme écartant les ténèbres,
Ils luiront d'âge en âge à la postérité;
Comme on voit ces fanaux dont l'heureuse clarté,
Dominant sur les mers durant les nuits d'orage,
Aux yeux des voyageurs fait briller le rivage,
Et, signalant de loin les bancs et les rochers,
Dirige au sein du port les habiles nochers.



ÉPITRE

A EUGÉNIE.

Belle et séduisante Eugénie,
L'essaim des amours suit tes pas;
Des jeux la troupe réunie
Sourit à tes jeunes appas;
Mais décrier ce qu'on envie,
Ménager ce qu'on ne craint pas:
Telle est l'histoire de la vie.
Les sots craignent les gens d'esprit;
Les laides redoutent les belles;
Des bégueules sempiternelles
Contre toi le courroux s'aigrit.
Aimer est le soin de ton âge;
Haïr est leur triste partage;
Tu nous plais: c'est les outrager;

Plais-nous, s'il se peut, davantage,
Pour les punir et te venger.

La prude Arsinoë tempête
En voyant briller sur ta tête
La rose et les jasmins nouveaux :
Ce sont les fleurs de la jeunesse ;
Celles de la triste vieillesse
Sont les soucis et les pavots.
Vainement la grave matrone
Que scandalise la gaîté,
D'un ton lourdement apprêté,
Se vante elle-même, et nous prône
Le bon ton, qu'elle connaît peu ;
N'en déplaise à la pruderie :
L'ennui qui la suit en tout lieu
Est très-mauvaise compagnie.

Entends-tu fronder les amours,
Loin de la sphère des dévotes,
Par des médisantes moins sottes,
Non moins aigres dans leurs discours :
Par nos Armandes, nos Bélises,
Ces phénomènes, ces esprits,
Composant de petits écrits,
Qui sont pleins de grandes sottises ?
L'une suit Newton dans les cieux ;

Politique par excellence,
L'autre pèse dans sa balance
Les Rousseaux et les Montesquieux;
Celle-ci, malgré tout le monde,
Se proclame Sapho seconde
Au Parnasse de Thélusson;
Cette autre, folle lamentable,
Veut que l'on quitte pour le diable
Fielding, Le Sage et Richardson.
Or sus, que leur front sec et jaune
Soit ceint d'une épaisse couronne,
Non de laurier, mais de chardon;
Et que ce rimailleur gascon
Qui diffame tout ce qu'il vante
De son gosier rauque les chante
Au fond des marais d'Hélicon.

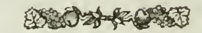
Crois-moi: leur éclat pédantesque
N'a rien qui te doive éblouir;
Ris de cette gloire grotesque,
Qu'un jour voit naître et voit mourir.
A la nature plus docile,
Cultive en paix l'art difficile
D'aimer, de plaire et de jouir.
Loin du triste charlatanisme,
Loin du fastueux jansénisme

De la bégueule Maintenon,
En suivant les lois d'Épicure,
Ainsi, dans sa retraite obscure,
Vécut cette aimable Ninon,
En amour connaissant l'ivresse,
Mais très-peu la fidélité;
Pleine d'honneur, de probité,
Si ce n'est en fait de tendresse;
Bel esprit sans fatuité,
Et philosophe sans rudesse.
Paris tour à tour enviait
Villarceaux, Sévigné, Gourville,
Et La Châtre, dormant tranquille
Sur la foi de son bon billet.
Affrontant la troupe hargneuse
Des médisantes par métier,
Elle osait être plus heureuse
Que les prudes de son quartier.
Tous les arts venaient lui sourire;
Douce amitié, tendres amours,
Égayaient ses nuits et ses jours.
Le trait jaloux de la satire
Ne l'atteignit point dans leurs bras;
Tartufe pouvait en médire;
Mais Molière en faisait grand cas.
Afin de varier la vie,
Chemin faisant elle avait eu

Mainte faiblesse fort jolie;
On parlait peu de sa vertu;
Mais on l'aimait à la folie.

Toi donc, de qui la volupté
A constamment suivi les traces;
Toi, qui joins l'enjoûment aux grâces,
La gentillesse à la beauté,
Que les plaisirs, que la tendresse,
Divinités de la jeunesse,
Embellissent tes doux loisirs;
Rends-leur des hommages durables,
Sans négliger les arts aimables;
Les arts sont aussi des plaisirs.
Qu'agitant les cordes dociles
Sur la harpe tes doigts agiles
Voltigent, guidés par l'amour;
Et que ta voix, tendre et plaintive,
Chante la romance naïve
De quelque nouveau Troubadour.
Moissonne le champ de la vie,
Tandis que les sombres hivers
N'ont pas encor glacé les airs,
Ni desséché l'herbe flétrie;
Tandis qu'Aurore de ses pleurs
Anime et féconde la plaine,

Où Flore étale ses couleurs;
Et que Zéphyr, de son haleine,
Caresse tes cheveux d'ébène,
Couronnés de myrte et de fleurs.



SATIRES.

LE PUBLIC
ET L'ANONYME.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

L'auteur inconnu d'un pamphlet intitulé, *Petit almanach de nos grands hommes*[1], assure qu'il aurait fourni de bons mémoires à l'auteur du *pauvre Diable.* Ceux qui croient connaître la personne de l'*Anonyme* sont convaincus de cette vérité. L'aveu fait beaucoup d'honneur à sa franchise. On ne saurait trop l'exhorter à ne pas se laisser pervertir. L'ingénuité est une qualité d'autant plus précieuse qu'elle est devenue très-rare.

Le *Petit almanach de nos grands hommes* est une liste fort longue de noms pour la plupart inconnus dans les lettres, *parmi lesquels on en trouve* qui sont connus avantageusement. L'auteur,

1. Le comte de Rivarol.

absolument dénué de discernement, n'a eu d'autre dessein que de nuire. Il a choisi la forme d'un dictionnaire, comme le cadre de dénigrement le plus facile à remplir. « Un nouveau poi-« son, dit M. de Voltaire, fut inventé depuis quel-« ques années dans la basse littérature : ce fut « d'outrager les vivants et les morts par ordre « alphabétique. » Si cette satire, au lieu d'avoir trois cents pages, en avait sept ou huit; si l'on y découvrait plus de goût et plus de connaissance de la littérature, elle aurait le petit mérite d'être assez piquante dans un genre facile et déja usé.

Je n'ai point été oublié dans cet *Almanach*. On y assure que j'ai bien voulu diriger les *Étrennes de Polymnie*. Sans prétendre dénigrer ce recueil, il est certain que j'en ignorais encore le nom. Je n'en ai pas moins été charmé de la plaisanterie de l'*Anonyme*. Je n'ose me flatter qu'il soit aussi content du petit écrit que je présente au public. Ce bel esprit doit sentir cependant que j'ai travaillé pour son instruction. Il peut se corriger encore, s'il est d'une extrême jeunesse. Je désire bien vivement de lui être utile, et je lui pardonne de tout mon cœur.

A M. LE MARQUIS
DE XIMÉNÈS,

EN LUI ENVOYANT L'OUVRAGE SUIVANT, QUI PARUT LE 10 MARS 1788.

A Bagnols, 1788.

En ce tems de miséricorde,
Salut! que le ciel vous accorde
Plaisirs, paix et contrition!
Lisez avec attention
Ce livret, doux et charitable,
Composé pour l'instruction
D'un citoyen très-respectable.
Descendu des mêmes aïeux,
Hélas! très-sots enfans des hommes,
Faut-il donc, frères que nous sommes,
Allumer la guerre en tous lieux?
Non: la guerre est une folie;
Procès, combats, bons mots, sifflets,
Tout se répare, et tout s'oublie;
On finit par chercher la paix.
Je veux qu'on me réconcilie

Avec mon frère Faribol.
Tout l'univers sait qu'à Bagnol
Il a passé pour un prodige;
Il devient (c'est ce qui m'afflige)
Un peu malin, faute d'argent;
Il est né pour être indulgent;
Et voici que je le corrige.
Il s'est souvenu de mon nom
Dans sa savante et docte prose [1];
Il savait que j'ai le cœur bon,
Et que je prendrais bien la chose:
J'ai dû, sans courroux, sans noirceur,
Mais aussi sans trop de douceur,
Lui laver sa tête légère.
Peut-être mon zèle sincère
Touchera l'ame du vaurien;
S'il est ingrat, c'est son affaire;
Son cœur ne peut changer le mien,
Car je sais dompter ma colère:
C'est la vertu d'un vrai chrétien;
Et de notre loi débonnaire
Le grand point, le point capital,
Selon saint Luc, est, mon cher frère,
De faire le bien pour le mal.

---

1. Le petit *Almanach des Grands Hommes.*

LE PUBLIC
ET L'ANONYME,
DIALOGUE[1].

Je hais l'attaque, et j'aime la défense;
Mais épouser la commune vengeance,
Mais écraser un reptile odieux,
Un vil serpent, qui, fuyant tous les yeux,
Mélange affreux de rage et de faiblesse,
Sous les buissons glissant avec souplesse,
Sifflant sans cesse et sans cesse irrité,
Lance au hasard un venin détesté;
Mais à plaisir sur la terre infectée
Fouler aux pieds sa tête ensanglantée:
C'est au courage allier un bon cœur;
C'est du public être le bienfaiteur[2].

LE PUBLIC.

Ou vas-tu donc? Pourquoi ce teint livide?
Ces yeux baissés, ce front pâle et timide?

---

1. Cette pièce de vers a été imprimée sur un manuscrit trouvé dans les papiers de l'auteur. Il paraît qu'il se proposait de donner une nouvelle édition de cette satire, et qu'il réservait cette copie pour l'impression. (*Note de l'éditeur.*)

2. Quiconque s'est élevé avec force contre les calomniateurs, les auteurs de pamphlets anonymes, les libellistes de toute espèce,

Porterais-tu le deuil de tes écrits?

L'ANONYME.

Ah!

LE PUBLIC.

Tu te plains?

L'ANONYME.

J'en veux à tout Paris.
Je suis outré; le malheur m'environne.
Né, sans fortune, aux rivages du Rhône,
Innocemment je rêve un beau matin
Que je suis fait pour un brillant destin.

---

a bien mérité du public. En composant cet ouvrage de morale, on ne s'est pas flatté d'éteindre la race des méchans par métier; on sait fort bien qu'il s'en trouvera toujours en France et partout, tant qu'il y aura un écu à gagner dans cette profession; mais la peinture fidèle de leur ignominie guérira peut-être une infinité de jeunes provinciaux séduits par l'espèce de sensation que produisent de plates satires en prose, et tentés par l'extrême facilité de ce genre.

Beaucoup de gens très-modérés, quand personne ne les attaque, ne manquent jamais de donner des conseils à ceux qui sont attaqués. *Il faut mépriser tous ces gens là*, vous dit-on; *vous les honorez en les accablant de ridicule.* D'abord, il ne paraît pas qu'il y ait d'inconvénient à les honorer de cette manière. En second lieu, s'il fallait pour cela renoncer à les mépriser, la chose pourrait devenir embarrassante; mais, par bonheur, rien n'est moins nécessaire.

Si dans la suite quelques plaisans de la même trempe s'avisent encore de jeter aux passans de la boue, dont ils sont couverts, on tâchera de redoubler de vigueur, et d'en faire justice le plus promptement possible. (*Note de Chénier.*)

Je vois, j'entends les nymphes de mémoire
Me reprocher d'ensevelir ma gloire,
De m'oublier, quand le peuple et le Roi,
Quand tout Paris ne compte que sur moi.
Gagné bientôt par un si doux reproche,
A mon réveil je prends ma place au coche.
J'arrive enfin, brûlant d'être aperçu,
Et de la gloire épris à son insu.
Moitié satire, et moitié flatterie,
Me voilà donc payant d'effronterie,
Ne passant plus déjà pour étranger;
Là, bon valet, me faisant protéger;
De mes aïeux ici parlant en maître
(Je suis bon fils; je voudrais les connaître).
Souvent sublime et souvent très piquant,
Plus d'un café me trouvait éloquent.
En mon cerveau j'esquissais maint beau livre,
Et je devins un grand homme pour vivre.
Mauvais métier! J'avais trop de rivaux.
J'imaginais que de tous mes travaux
Argent, honneur, seraient la récompense:
L'évènement détruit mon espérance;
Et je m'en vais par où je suis venu,
Tout aussi sec, mais un peu plus connu;
Par conséquent méprisé davantage,
Ayant la honte et la faim pour partage.

LE PUBLIC.

Jusqu'à présent tu dis la vérité;

Et je fais cas de ta sincérité.
Mais il fallait, suivant de Melpomène,
D'un beau chef-d'œuvre ensanglanter la scène:
C'est là qu'on trouve et l'argent et l'éclat.
Que si ton style est tant soit peu trop plat,
S'il fait pitié, mais sans être tragique,
Pouvais-tu pas, rieur mélancolique,
Et d'un seul pied chaussant le brodequin,
En vers moraux ennuyer ton prochain?
Sûrs d'attendrir un facile auditoire,
Ces froids sermons ont un succès sans gloire.
Tout en bâillant chacun aurait vanté
Ton esprit, non, mais bien ta probité:
Un pareil sort doit inspirer l'envie.

L'ANONYME.

A d'autres soins j'ai consacré ma vie.
S'il faut d'ailleurs vous parler franchement,
Cent ans plus tôt j'aurais fait aisément
Le *Misanthrope*, *Horace*, *Iphigénie*;
Les tems sont durs, même pour un génie:
Cent ans plus tard, prenant un autre vol,
Votre Racine eût été Faribol:
On peut encor glaner dans la satire;
Mais pour la scène il n'est plus tems d'écrire;
C'est de tout point un projet insensé:
On a tout dit.

LE PUBLIC.

C'est fortement pensé.

Il fait beau voir avec cette assurance
Un impuissant prêcher la continence.
As-tu créé du moins quelque chanson,
Bouquet, charade, énigme du bon ton;
Discours français, qui, dans la Germanie,
Vont obtenir un prix d'Académie[1];
De gens obscurs éloges inconnus,
Qu'on priserait s'ils pouvaient être lus;

---

1. Il y a quelques années, l'Académie de Berlin proposa un prix pour le meilleur discours qui lui serait présenté sur l'*Universalité de la langue française*. Le long discours qu'elle a couronné est plein de bévues grossières, surtout en matière de poésie. On y trouve ce que tout le monde sait, ou ce que personne ne doit savoir. Le style en est médiocre; ce qui faisait espérer davantage que l'auteur n'a tenu depuis. Il y a beaucoup de mots et point de choses. La question aurait pu fournir cent vers ou dix pages de prose à quelqu'un qui l'aurait traitée. Elle est discutée en moins d'espace encore dans le siècle de Louis XIV et dans d'autres écrits de M. de Voltaire. On a dit de Tacite qu'il abrégeait tout, parce qu'il voyait tout; ceux qui ne sont pas au fait d'une matière sont ceux qui en parlent le plus long-tems.

M. le marquis de X...... s'est pourtant donné la peine d'adresser à l'auteur de ce discours une épître pleine de louanges, elle finit par ces deux vers:

Qu'à tes premiers succès notre estime réponde,
Et de Voltaire absent console un jour le monde.

Le premier vers ne dit pas bien ce qu'il veut dire, et ce qu'il veut dire n'est pas juste. Le second, qui est un peu emphatique, renferme un bon conseil. Il y a d'ailleurs des vers très-bien tournés dans ce petit ouvrage. Les amis de M. de X...... assurent que son épître est une ironie continuelle. (*Note de Chénier.*)

Romans par lettre, ou vers sur la nature,
De la province innocente pâture?

L'ANONYME.

J'ai fait de tout.

LE PUBLIC.

Je n'en ai rien appris.

L'ANONYME.

Je figurais parmi les grands esprits;
J'arrondissais déjà plus d'un volume;
Sautreau lui-même encourageait ma plume.
Mes vers naissans expiraient sans fracas
Dans son journal et dans ses almanachs.
Un certain soir, devers les Tuileries,
M'abandonnant aux douces rêveries,
Ayant dîné d'ambroisie et de miel,
Pieds sur la terre, esprit au haut du ciel,
Je rencontrai l'Arétin de la France,
Cliton [1], célèbre à force d'impudence,
Peintre abhorré, qui d'infâmes couleurs
Voulut noircir jusqu'à ses bienfaiteurs [2].
On vit alors, par un cas fort étrange,
Ses durs pinceaux, pleins de fiel et de fange,
Entre ses mains, contre lui retournés,
Souiller son front de traits empoisonnés.
Fixant sur moi son œil de fanatique,
Il m'accueillit d'un souris frénétique;

1. Le comte de Mirabeau. 2. M. le baron d'Épagnac.

Puis il me dit : « Mon enfant tu te perds :
« J'ai lu ta prose et tes prétendus vers ;
« Tes vers benins et ta prose sans rime
« M'ont ennuyé. Ce n'est pas un grand crime :
« A maint lecteur j'ai vendu de l'ennui ;
« Le mal qu'on fait, on le reçoit d'autrui.
« Or, maintenant, souffre que je t'éclaire :
« Si l'esprit seul est la fortune entière,
« Tu n'es pas riche ; il en faut convenir ;
« Console-toi : tu peux le devenir ;
« D'effet, s'entend ; d'esprit, c'est peu de chose.
« De bons écrits, soit en vers, soit en prose,
« Tu n'en fais pas, tant mieux : on n'en veut plus.
« Les vieux chemins sont un peu trop battus.
« Viens, fais-toi jour en des routes nouvelles ;
« Prends cette plume, écris-moi des libelles ;
« Tu signeras, si tu n'es pas poltron ;
« Mais, si tu l'es, tu peux cacher ton nom ;
« Cette méthode est même la plus sûre ;
« Et c'est toujours éviter une injure.
« Fais des pamphlets, et sois bien effronté ;
« Point de remords ; il faut être acheté.
« — Mais, le mépris ! — Fi ! la crainte m'assomme.
« Un jour, ô ciel, puissé-je, en galant homme,
« Maudit, mais craint pour mes nobles écrits,
« Être accablé d'argent et de mépris !
« — Mais le public ! mais la gloire ! l'estime !
« — Eh ! laisse-là tout ce jargon sublime.

« La gloire est sotte, et ne fait point dîner.
« Travaille et mords sans plus examiner;
« Mets à profit mon avis salutaire;
« Déchire, ments, calomnie, exagère;
« Suis mon exemple, et sois bien convaincu
« Que tout l'honneur ne vaut pas un écu. »

Je l'écoutais, et j'étais dans l'ivresse.
Mon cher Élie, en s'esquivant, me laisse
Le fruit heureux d'un discours aussi beau,
Son double esprit, mais non pas son manteau.
Avant ce tems j'aimais fort la satire:
Tout pauvre diable est enclin à médire.
J'avais parfois joliment dénigré;
Mais, ce jour là, j'étais un inspiré.
Pour vingt écus écrivant de génie,
Par élégance usant de calomnie,
J'avais déja griffonné, ramassé
Tout un volume, avant d'avoir pensé.
Enfant perdu de la littérature,
Vrai don Quichotte, et chercheur d'aventure,
Je crus aussi devoir m'associer
Certain Sancho, mon fidèle écuyer[1].
Les calembours ornent ses opuscules;

1. Le marquis de Champcenetz. On a de lui, indépendamment du petit *Almanach des grands hommes*, auquel il eut la plus grande part, les *Gobes-mouches au Palais Royal*, et la *Parodie du Songe d'Athalie*, qu'il fit de société avec Rivarol.

Sans s'appauvrir donnant des ridicules,
Il applaudit du rire épais des sots
A ses rébus, qu'il prend pour des bons mots.
Berné cent fois, il est encor novice.
En consultant sa pesante malice,
Je barbouillai plus d'un livret bouffon
Contre Garat, Condorcet et Buffon[1],
Me souvenant des leçons de mon maître,
Aussi fécond, plus effronté peut-être;
Mais (pardonnez aux faiblesses du cœur),
Mais, moins que lui dégoûté de l'honneur,
Je me flattais que ma douce éloquence
Allait en cour, à Paris, dans la France,
Faire une émeute; et qu'un siége de plus
Serait créé chez les quarante élus.
Des pensions: j'en attendais plus d'une;
O durs lecteurs! ô mon siècle! ô fortune!
Funeste abîme où je portais mes pas,
Je travaillais, grand Dieu! pour des ingrats.

---

1. On se permet dans cette facétie d'insulter des gens de lettres distingués, M. de Condorcet, par exemple, M. de La Harpe, madame de Silleri, recommandable à tant d'égards, et même M. de Buffon, que son génie et son âge auraient dû mettre à l'abri de la satire. Tous les honnêtes gens ont été révoltés de cette extrême indécence. Il n'est pas aisé de décider si elle est plus odieuse que ridicule. Un écrivain du dernier ordre blâmer le style de M. de Buffon! un misérable parodiste oser persiffler M. de Buffon!

(*Note de Chénier.*)

Rien n'est venu : beau fruit de ma science !
Or, jugez-moi, jugez en conscience,
Mon cher lecteur : décidez si je doi
Mourir de faim; parlez, répondez-moi ?

LE PUBLIC.

De honte, au moins. Dans le fond tu m'affliges;
Pauvre garçon ! d'où viennent tes vertiges ?
Quel noir délire a brouillé ton cerveau ?
De tems en tems j'aime à voir un Boileau
Qui, des beaux-arts né censeur légitime,
Sait dispenser le mépris et l'estime :
A ce modèle il fallait ressembler;
On le chérit... mais l'on doit accabler
Un malheureux qui, bouffi d'arrogance,
Fier d'étaler sa plate extravagance,
Rieur maussade et zélé pour le mal,
Sur son fumier s'érige un tribunal.
Avec les lois, quand le sage Brienne
Sait allier la grandeur souveraine;
Amis du peuple et dignes de leurs noms,
Quand Montmorin, quand les deux Lamoignons
Semblent lutter de zèle et de prudence,
Pour relever les destins de la France,
Et, s'animant à la voix de Louis,
D'un noble accord font refleurir les lys,
Quitteront-ils leurs sphères immortelles ?...
As-tu bien pu, triste auteur de libelles,
Un seul instant penser de bonne foi

Que leurs regards descendraient jusqu'à toi?
Et que sur toi les grands, l'académie,
Le Roi lui-même, et la France ébahie,
Feraient pleuvoir avec profusion
Crédit, faveur, éloge, pension?
Va recevoir d'un maraud de libraire
Pour tant d'opprobre un modique honoraire;
Cours éviter les brocards, les sifflets,
Dans l'antichambre, au milieu des valets;
Tu dois leur plaire; et de pareils ouvrages
Peuvent compter sur de pareils suffrages.
Écoute encor un important avis:
Tu reviendras à tes profonds écrits;
Rien ne te sied que ce genre d'escrime;
Pour être lu garde bien l'anonyme;
Point de détours, point de nom supposé:
A dire vrai, tu t'es mal déguisé;
Grimaud d'accord, mais non de la Reynière [1].
D'un tel abus je sais trop que Voltaire
Donna l'exemple; et je l'en blâme fort;
Mais il acquit le droit d'avoir ce tort.

---

1. L'auteur du *Petit Almanach des grands hommes* a jugé à propos de l'attribuer à M. Grimaud de la Reynière, connu par quelques ouvrages d'un genre différent. Cette ruse n'a trompé personne : si l'auteur pseudonyme avait eu soin de publier sa *parodie* sous le nom d'un *échappé des Petites-Maisons*, la supposition aurait été plus facile à soupçonner. (*Note de Chénier*.)

Observe bien qu'il avait fait *Zaïre*,
Sémiramis, *Brutus*, *OEdipe*, *Alzire*;
Il a dû craindre un nom tel que le sien;
Toi, tu pourrais te cacher sous le tien.
Quand le grand homme écrivait un peu vite,
Petits rimeurs, tes égaux en mérite,
Servaient d'enseigne à ses contes bouffons,
Faibles pour lui, pour eux beaucoup trop bons;
Il honorait les noms qu'il daignait prendre;
Il descendait; tu ne pourrais descendre.

L'ANONYME.

Ah! je vois trop d'où naît votre courroux;
Des mes talens le public est jaloux.
Me siffler! moi! quelle injustice extrême!
Droit à Bagnol je cours à l'instant même;
J'y trouverai nombre d'admirateurs,
Et des amis, et même des lecteurs.
Adieu, je pars: d'un style inexorable
Je vais écrire un libelle admirable,
En plus d'un tome; et, là, je veux punir,
Vous, qui sifflez...

LE PUBLIC.

Punis donc l'avenir,
Qui, par écho, te sifflera peut-être,
S'il a pourtant l'honneur de te connaître;
Si Faribol, sur les pas de Cotin,
Peut voyager en pays si lointain.

Sois prêt : courage ! attends pour honoraires
Brocards, affronts, voire un peu d'étrivières ;
C'est pour ton bien. Tu diras, mais trop tard :
« Quand on veut nuire, il faut beaucoup plus d'art ;
« Il faut choisir ses gens avec prudence ;
« Long-tems on pleure un moment d'impudence ;
« Me voilà donc un sot déshonoré :
« J'aurais mieux fait d'être un sot ignoré. »



VARIANTES

DE LA SATIRE :

LE PUBLIC ET L'ANONYME.

Page 116, vers 3 et suivans.
Au lieu de

Je suis outré le malheur m'environne, etc. etc.

il y avait, dans les éditions précédentes :

C'est dans Bagnol que j'ai vu la lumière.
Au cabaret où feu mon pauvre père
A juste prix faisait noce et festin,
Entre les pots commença mon destin.
Je courtisais les nymphes de Mémoire ;
J'aimais dès-lors, et j'aime encor la gloire;
Je la chéris, mais en femme de bien;
Au grand jamais elle n'en saura rien.
Pour voir Paris, délaissant ma retraite,
Je me fais comte, et je me crois poète...
Dans maint journal enterré tout vivant,
A maint comptoir applaudi fort souvent,
En mon cerveau j'esquisse maint beau livre,
Et je deviens un grand homme pour vivre.
Mauvais métier, j'avais trop de rivaux.
J'imaginais que de tous mes travaux
Argent, honneur, seraient la récompense:
L'évènement détruit mon espérance ;
Et je m'en vais, etc., etc.

Page 118, vers 25.

Au lieu de

On a tout dit:

LE PUBLIC.

C'est fortement pensé.

Dans les éditions précédentes le vers n'est pas coupé. La réplique de l'Anonyme finit à ces mots:

« C'est de tout point un projet insensé.

et le Public continue:

« Fort bien: c'est neuf, et fortement pensé.

Page 119, vers 3 et suivans.

Au lieu de

« As-tu créé du moins quelque chanson,
Etc. etc.

Le dialogue est ici coupé dans les éditions précédentes; le Public demande à l'Anonyme:

Qu'as-tu donc fait?

celui-ci lui répond:

Charades et chansons,
Petite prose et petits vers gascons,
Discours français, qui dans la Germanie
Ont obtenu des prix d'académie.
J'ai fait de tout, etc. etc.

Page 121, vers 18 et suivans.

Au lieu de

Viens: fais-toi jour en des routes nouvelles,
Etc. etc.;

il y avait dans les éditions précédentes :

Dans l'almanach qu'aucuns nomment des Muses
Tu veux briller! pauvre enfant, tu t'abuses;
Fais des pamphlets, etc., etc.

Page 122, vers 3 et 4.
Au lieu de :

Mets à profit mon avis salutaire;
Déchire, ments, calomnie, exagère,
Etc. etc.;

il y avait dans les éditions précédentes :

Déchire, ments; que ta plume affamée
Fasse la guerre à toute renommée;
Suis mon exemple; etc., etc.

Page 124, vers 5 et suivans.
Au lieu de :

De honte, au moins. Dans le fond tu m'affliges;
Pauvre garçon! d'où viennent tes vertiges?
Quel noir délire, etc. etc.;

il y avait dans les éditions précédentes :

LE PUBLIC.

Pauvre garçon! d'où te vient ce délire?
Tout pauvre diable est enclin à médire.
Mais quel travers a brouillé ton cerveau?
Oui, j'aime à voir un Horace, un Boileau,
Qui, des beaux arts né censeur légitime,
Sait dispenser le mépris et l'estime;
Mais je déteste un impudent Gacon
Qui, ne pouvant gravir sur l'Hélicon,
Et s'enivrant, loin des eaux d'Hypocrène,
Du fin nectar des coteaux de Surène,

Rieur maussade, et zélé pour le mal,
Sur son fumier s'érige un tribunal.
Du dieu des vers la lyre enchanteresse
Se mêle aux chants des cygnes du Permesse;
Mais son courroux, d'un trait rapide et sûr,
Lance la mort sur le reptile impur,
Vil composé de rage et de faiblesse,
Et, des poisons de son souffle odieux,
Flétrissant l'air qu'ont respiré les dieux.
Du noir Python si la rage t'anime,
Pour être lu garde au moins l'anonyme;
Point de détours, point de nom supposé;
A dire vrai, tu t'es mal déguisé :
Grimaud, d'accord; mais non de la Reynière.

L'ANONYME.

Voltaire....

LE PUBLIC.

Oh! oui; mais il était Voltaire :
Il a dû craindre un nom tel que le sien.
Etc. etc.

Page 126, vers 15 et suivans.
Après ces vers :

Je vais écrire un libelle admirable,
En plus d'un tome; et, là, je veux punir...
Vous qui sifflez...

le dialogue se terminait ainsi dans quelques anciennes éditions :

L'ANONYME.

Vous qui sifflez, comme aussi l'avenir,
Qui par écho me sifflera peut-être,
S'il a pourtant l'honneur de me connaître,
Si Faribol sur les pas de Cotin

Peut voyager en pays si lointain.
Point de quartier; mes plaintes sont fondées.
D'autres feront provisions d'idées;
Dieu soit loué! dans ce noble métier,
Je n'ai besoin que d'encre et de papier.

LE PUBLIC.

C'est fort bien dit. Mais, crois-moi, fais encore
Provision de beaucoup d'ellébore.
Tu ris? Bientôt, je t'en veux avertir,
Tu pleureras, si tu ne peux rougir.
« Je hais l'attaque, et j'aime la défense [1];
« Mais épouser la commune vengeance;
« Mais écraser un reptile odieux,
« Un vil serpent, qui, fuyant tous les yeux,
« Mélange affreux de rage et de faiblesse
« Sous les buissons se glisse avec souplesse,
« Sifflant sans cesse et sans cesse irrité,
« Lance au hasard un venin détesté;
« Mais à plaisir, sur la terre infectée,
« Fouler aux pieds sa tête ensanglantée :
« C'est au courage allier un bon cœur;
« C'est du public être le bienfaiteur. »
Déjà certains de ma reconnaissance,
Tes vrais amis vont rompre le silence;
Tu peux compter qu'un immortel affront
Sera gravé sur l'airain de ton front;
C'est pour ton bien; et dans peu, je te jure,
On guérira ta cervelle très-dure;
Et tu diras, mon enfant, mais trop tard :
« Quand on veut nuire, etc. etc.

---

1. Ces douze vers figurent en tête du dialogue, sous la forme d'épigraphe.

LE MINISTRE
ET
L'HOMME DE LETTRES.
SATIRE.
1788.

A.

Comment! c'est vous? Tant mieux. Soyez le bien-venu.
Au ministère, enfin, me voici parvenu,
Tout prêt à m'occuper du bonheur de la France.
Si je n'écoute point une vaine espérance,
Comme ils vont, me chargeant de lauriers immortels,
En vers alexandrins encenser mes autels!

B.

Il se peut qu'en effet...

A.

Mais un beau jour, vous-même,
Voulez-vous point sur moi rimer quelque poëme?
Me chanter, m'applaudir?

B.

Non. Soyez-en certain.

A.

Non?

B.

Qu'étiez-vous hier? Un ennuyeux Robin,

De ces gens, toutefois, qu'on aime avec tendresse...

A.

Ah !...

B.

Pour leur cuisinier, ou bien pour leur maîtresse.
Certes ! vous aviez là deux meubles excellens,
Qui tiennent lieu d'esprit, de savoir, de talens.
Gardez-les bien.

A.

Tenez, je permets que l'on rie ;
Mais trêve, en ce moment, à la plaisanterie.
Mille gens aujourd'hui, que j'aime et que je croi,
M'ont dit que dès long-temps on a les yeux sur moi,
Que partout dans le monde on vante mes lumières.

B.

Ces discours sont bien doux ; ils vous semblent sincères.
Telle est l'humaine espèce ; et jamais un flatteur
N'eut à nos yeux déçus les traits d'un imposteur.
Moi, qu'aucune raison n'engage à vous séduire,
De ce qu'on dit de vous je veux bien vous instruire.
Vos amis, je le crois, ont pu mieux vous juger ;
Très-souvent le public est injuste et léger :
Marmontel s'en plaignit quand naguère au théâtre
Le sifflet se souvint encor de Cléopâtre [1].

---

1. *Cléopâtre*, tragédie de M. Marmontel, fut jouée et sifflée pour la première fois en 1750. L'auteur l'a fait remettre au théâtre en 1784 ; et le public l'a encore sifflée.

Mais, enfin, ce public veut être respecté;
Il condamne, il absout, de pleine autorité;
C'est à lui qu'il faut plaire; et ce juge suprême
Peut seul casser l'arrêt qu'il a porté lui-même.
Vous ne sauriez pourtant l'accuser de rigueur:
Il vous peint jusqu'ici comme un homme d'honneur,
Sans esprit, mais bon homme, et c'est bien quelque chose;
Faible, et dont, par malheur, une Phryné dispose;
Et, s'il faut librement vous parler jusqu'au bout,
Aucuns ont prétendu que vous lui devez tout;
Qu'au fond de son boudoir, puissante protectrice,
Elle a de vos grandeurs élevé l'édifice.

A.

Fi donc! fi! Mais comment croyez-vous à cela?
Comment prenez-vous garde à ces sottises-là?
Autant vaut écouter sur un point de musique
Les discours de Suard[1], et ce fin politique
Qui tient le sort des rois en ses bourgeoises mains,
Rapatrie à son gré Bataves et Germains,
Ou, brouillant, sans raison, la France et l'Angleterre,
Tous les soirs au Caveau fait la paix ou la guerre.
Au poste où me voici, non, j'ose m'en flatter,
Le beau sexe tout seul ne m'a pas fait monter;

---

1. M. Suard, de l'Académie française, se mêle quelquefois de donner des *conseils sur la musique*, quoiqu'il ne connaisse pas même la gamme. Il prétend que ses *oreilles académiques* doivent juger de tout. (*Note de Chénier.*)

Et, dût-on me taxer d'un orgueil imbécile,
Peut-être un meilleur choix n'eût pas été facile.

B.

Ce n'est pas ce qu'on dit. Aurait-on si grand tort?
Raisonnons un moment : le voulez-vous?

A.

D'accord.

B.

On pourrait, tout au moins, vous taxer d'ignorance.
Pour être un bon ministre, il suffit donc, en France,
D'avoir une maîtresse et de puissans amis?
Tandis qu'en vos bureaux d'impertinens commis,
Suivant pour toutes lois une obscure routine,
Régiront de l'État l'importante machine,
Paris, édifié, chaque soir vous verra
Gouverner en sultan les chœurs de l'Opéra!

A.

Oui. L'Opéra, les chœurs : c'est dans mon ministère.

B.

Ne renferme-t-il pas plus d'un devoir austère?
L'Opéra, je le sais, peut compter sur vos soins;
Mais la prison du pauvre, où siégent les besoins;
Celle où veillent souvent l'innocence et le crime;
L'hospice où chaque instant dévore sa victime;
L'infirme à soulager, l'indigent à couvrir;
Ces routes, ces canaux, que vous devez ouvrir;
Ces champs long-temps ingrats qu'il faut rendre fertiles;
Le commerce, les arts, charme et soutien des villes;

Tant d'objets importans exigent, m'a-t-on dit,
Du savoir, de l'étude, et même un peu d'esprit.

A.

De l'esprit! Du savoir! O la tête insensée!
C'est très bon quand on veut, professant au lycée,
Pour mille écus tournois harangueur éternel,
Endoctriner les murs, et juger sans appel.
Mais Damon, dont je suis aujourd'hui le confrère,
Est doué d'un esprit au moins très ordinaire:
Son style n'est pas beau; tout cela n'y fait rien:
On peut fort mal écrire et gouverner fort bien.
Lisez moins, voyez mieux; laissez là vos chimères.
Le savoir est pédant; l'esprit nuit en affaires;
Et voilà, Dieu merci! le principe assuré
Dont le gouvernement s'est toujours pénétré.
Le sens commun suffit: le reste est du grimoire.
Et comment! désormais, si l'on veut vous en croire,
Depuis qu'il est vanté par tant d'honnêtes gens
Que les cafés, pour lui devenus indulgens,
Exaltent son esprit et sa rare éloquence,
Caron de Beaumarchais peut gouverner la France!

B.

Mais vraiment, comme un autre; et je vous suis garant
Qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'un ministre ignorant.
Eh quoi! Ces favoris des Nymphes de mémoire
Qui de tous leurs momens rendent compte à la gloire,
Incapables des soins qui font l'homme d'État,
Pour de si grands travaux n'ont qu'un génie ingrat!

Français! il en est temps; de vos aïeux gothiques
Abjurez désormais les préjugés antiques:
La science excitait leur stupide mépris!
Hélas! il est encor bien des Goths dans Paris.
Aux lettres, aux beaux-arts, la Seine doit son lustre:
Le génie est amant de cette nymphe illustre;
Elle est souvent ingrate; et, tandis qu'à Berlin
D'un peuple généreux le digne souverain
Respecte les neuf Sœurs au noble et doux langage,
Et même avec succès leur offrit son hommage,
Trouvez-moi dans Paris un Fermier-général
Qui reconnût Pindare ou Le Brun pour égal [1].
Devant le grand Corneille, aux jeux de notre scène,
La France a vu debout l'émule de Turenne!
Les palmes qui ceignaient ce front victorieux
S'inclinaient à l'aspect du favori des Dieux!
Un faquin, décoré du titre d'homme en place,
Eût d'un regard pesant nargué l'auteur d'Horace,
Ou, pour comble d'insulte, osant le protéger,
D'un salut gauche et plat daigné l'encourager.

A.

Un semblable discours a droit de me confondre.
Grand Dieu! sur tous les points je voudrais vous répondre;
Mais par où commencer?

---

1. M. Lebrun, celui de nos poètes lyriques qui a le plus approché de Pindare. Voyez, pour vous en convaincre, sa belle ode à M. de Buffon (*Note de Chénier.*)

B.

Savez-vous qu'Addison
Fut, quoique bel esprit, un ministre assez bon,
Du moins en Angleterre, où l'on est difficile?
Et pourtant les Anglais font grand cas de son style.

A.

Addison fut ministre!

B.

Oui; mais, ce qui vaut mieux:
Addison fit parler en vers harmonieux
Caton, là... vous savez... un citoyen de Rome...

A.

Qui fut ministre?

B.

Non, mais qui fut un grand homme.
Observez cependant que, parmi ses héros,
Le Tibre, en ce tems-là, ne comptait point de sots:
Ce Caton fit honneur aux leçons du portique;
L'éloquent Cicéron sauva sa république;
Des Romains asservis le brillant dictateur,
César, vous l'ignorez, fut poète, orateur;
Et même, en tems de paix, le vainqueur de Numance,
Scipion, composa plus d'un vers de Térence.

A.

Scipion!

B.

C'est un fait, autant que je puis voir,
Qui ne vous paraît pas facile à concevoir.

A.

Les fous! Quel tems perdu! Quant à moi, je suis sage,
Et veux de mes loisirs faire un plus digne usage;
Mais je protégerai les faiseurs d'opéras,
Les journaux éloquens et les bons almanachs.
Alors qu'on est ministre, il faut que l'on protége:
De nous autres Puissans tel est le privilége;
Et, pour vous étonner, je m'engage aujourd'hui,
Malgré tous vos défauts, à vous protéger... oui,
Fût-ce en dépit de vous!

B.

Ce trait là m'épouvante.

A.

Je prétends qu'on nous voie un soir chez les Quarante,
Au fauteuil immortel côte à côte installés,
D'un légitime éloge amplement régalés.
Lemière est directeur, et sa douce éloquence
Nous fera poliment les honneurs de la France;
A Colbert, à Sully, je serai préféré;
A quelque bon auteur vous serez comparé;
Et la postérité, personne qui sait vivre,
Signe tous les brevets qu'un directeur délivre.



LE
DOCTEUR PANCRACE.

ADRIEN[1].

PANCRACE, mon cher maître! ô vous, à qui je doi
Ce ton lourd et guindé que vous vantez en moi;
Vous, devenu modèle en cet art, que j'admire,
D'écrire sans penser, de parler sans rien dire;
Régent dans vos discours, régent dans vos écrits,
Vous nous enseignez tout sans avoir rien appris!
Mascarille eut ce don; mais, ô divin Pancrace,
De Trissotin premier si recherchant la trace
Sur les pas du second ma généreuse ardeur
Des sources du Bathos sonda la profondeur,
Prêtez à votre élève une oreille facile,
Et n'intimidez point ma jeunesse docile.
On me siffle partout quand vous me protégez.
Sur les sifflets, mon cher, j'ai de grands préjugés.
L'esprit fort a parfois ses moments de scrupule;
Et, malgré l'habitude, on craint le ridicule.

LE DOCTEUR PANCRACE[2].

Ah! mon pauvre Adrien, l'ai-je bien entendu?
Tu parles de sifflets : ton courage est perdu.

---

1. Adrien Lézai, auteur de plusieurs écrits.
2. Rœderer éditeur du journal d'*Économie politique*.

N'as-tu pas sous les yeux plus d'un vaillant modèle?
Je ne te parle pas du petit Lacretelle,
Des Michauds, des Beaulieux, des Perlets, des Crétots,
Des absurdes Fantins, populace des sots;
Je ne te cite point Langlois, ni Baralère,
Ni Léger le niais, ni l'obscur Souriguière:
Subalternes faquins, qu'honore le sifflet;
Mais regarde Suard, contemple Morellet;
Morellet, dont l'esprit trop souvent se repose,
Enfant de soixante ans qui promet quelque chose;
Suard, jadis censeur, et censeur très-royal,
Affrontant les mépris d'un public déloyal,
Du lecteur incivil bravant les apostrophes.
Valets inquisiteurs, et garçons philosophes,
Ne les a-t-on pas vus, dans ce double métier,
Hués, sifflés tout vifs, durant un siècle entier?
Au tombeau de Cotin sitôt qu'ils vont descendre,
Par souvenir encore on sifflera leur cendre.
A ce bruit importun prompts à s'effaroucher,
Un moment dans la lice ont-ils daigné broncher?
Imite leur courage, et fournis ta carrière.
Le coursier de l'Élide, accusant la barrière,
Ne sait pas s'informer, dans ses nobles travaux,
Si la route est pénible et s'il a des rivaux;
Les crins épars, il vole, et respirant la gloire,
Il dévore le champ, le but et la victoire.

ADRIEN.

En style poétique on peut avoir raison;

Mais achevons, docteur, votre comparaison.
Entre ces beaux coursiers le vaincu fait retraite,
Sifflé par la canaille et pleurant sa défaite,
Tandis que le vainqueur par Pindare est chanté.

LE DOCTEUR PANCRACE.

Et par Paulin Crassous n'es-tu donc pas vanté?
Paulin dit qu'en nous deux Montesquieu ressuscite.

ADRIEN.

Près de ce nom célèbre il est vrai qu'on nous cite;
Je l'entends tous les jours proclamer en bon lieu :
Notre prose ressemble aux vers de Montesquieu.

LE DOCTEUR PANCRACE.

Eh bien! connais-toi donc : pour savoir te connaître,
Analyse Pancrace, et vois quel est ton maître!
Devenu dans un greffe émule des Césars,
Et par deux procureurs formé dans les beaux-arts,
J'argumente, j'instruis, je professe, j'indique;
Je suis du grand Bacon l'arbre encyclopédique;
De Moitte et de Julien je conduis le ciseau;
De Renaud, de Vincent, j'anime le pinceau;
Méhul auprès de moi fait un cours de musique;
Et j'apprends à Garat quelque métaphysique.
Un drame intéressant fait-il pleurer Paris?
Je dis : BAILLEZ, PUBLIC; et sur le champ j'écris.
Bonaparte, suivant des routes immortelles,
A l'aigle des Germains vient d'arracher les ailes.
L'ingrat! il m'avait plu; je le formais... de loin;
A le morigéner j'ai mis un tendre soin;

Je voulais lui montrer l'art savant des retraites,
Comme quoi l'on est grand, surtout, par des défaites;
Au fond, de ma doctrine il était convaincu;
Mais il est si jaloux qu'il a toujours vaincu.

ADRIEN.

Il a tort : nous voulions opérer des merveilles.
Nous avons confondu nos travaux et nos veilles,
Châtié le sénat rebelle à nos décrets,
Des tribunaux futurs prononcé les arrêts,
Et, la verge à la main, menant le directoire,
Calomnié l'armée, et jusqu'à la victoire.
Je vois tous nos efforts; je cherche nos succès :
En France, par malheur, on est un peu Français.
J'entends souffler sur nous le vent de la satire.
Nous admirons Suard, et Suard nous admire;
Charlemagne pour nous est prêt à s'enrouer;
Fonvielle, en son patois, osera nous louer;
Souriguière pourra nous chanter dans la rue;
Michaud, Villiers, Ferlus, imbécille cohue,
Auprès de notre gloire inhumant la raison,
Feront de nos écrits la funèbre oraison;
Enfin l'ogre Dumont de sa louange impure
Lancera contre nous l'insupportable injure;
Mais par nos prôneurs même un bon mot répété
Compromet tout à coup notre immortalité.
De l'Hébreu Josué vous savez l'aventure,
Et la trompette sainte, et la cité parjure
Qui vit, aux sons guerriers du céleste instrument,

S'écrouler ses remparts, étonnés justement:
Telles sont, cher docteur, les armes d'un poète;
Nous sommes Jéricho, les vers sont la trompette.
Jacques, le grand cousin, dans la lune immortel,
Ici-bas d'un tréteau s'était fait un autel;
Le voilà, par malheur, déterré dans sa niche;
La satire en riant lui lance un hémistiche;
L'autel est renversé; les traits accusateurs
Percent le dieu burlesque et ses adorateurs.
Le parti de l'ennui n'aura jamais d'empire:
Les lecteurs sont toujours du parti qui fait rire,
Et surtout dans Paris, où le public léger
De mode et de héros est si prompt à changer.
Le bel-esprit du jour n'était qu'un sot la veille;
Tel s'endort applaudi, que le sifflet réveille.
Craignons pour nous, docteur, un pareil guet-apens;
Si la mode arrivait de rire à nos dépens!
On nous trouve ennuyeux.

LE DOCTEUR PANCRACE.

C'est pure calomnie.

ADRIEN.

On bâille en nous lisant.

LE DOCTEUR PANCRACE.

On bâille par envie.

ADRIEN.

Vous connaissez l'envie?

LE DOCTEUR PANCRACE.

Oh! beaucoup.

ADRIEN.

On le dit :
Mais en la connaissant que de monde en médit!
Jusqu'au moine Gallais, tout fuit ce monstre étique,
A la dent venimeuse, au regard frénétique,
Au ton dur et tranchant, au cuir jaune et tanné,
Au visage hideux, long, sec et décharné,
Au front chauve, aux yeux creux, rougis de pleurs de rage.

LE DOCTEUR PANCRACE, à part.

S'il n'était pas si sot, je croirais qu'il m'outrage.
(Haut.)
Alte-là!

ADRIEN.

Qu'avez-vous?

LE DOCTEUR PANCRACE.

Tu fais tout mon portrait.

ADRIEN.

Si, quand on peint, l'envie on vous peint trait pour trait,
Il n'en faut accuser ni peintre ni modèle :
La faute en est aux dieux qui vous *firent* comme elle.
De ses coups toutefois vous n'êtes pas exempt :
On vous accorde en tout l'art frivole et pesant
D'enter de nouveaux mots sur de vieilles idées,
D'agiter longuement des choses décidées,
D'affecter un jargon qui commence à s'user,
Et de disséquer tout sans rien *analyser*.
On dit qu'en un journal, nommé d'*économie*,
Journal fort estimé... pour les cas d'insomnie,

Vous êtes seulement économe d'esprit;
Enfin, si j'en croyais maint discours, maint écrit,
On trouverait chez vous, en dernière *analyse*,
L'insolence et l'ennui, l'orgueil et la sottise.
Passe pour l'insolence, on l'excuse aujourd'hui;
Mais on n'absout jamais du grand péché d'ennui.
Dirai-je tout, mon maître? Un noir chagrin me ronge:
Je ressemble à Macbeth poursuivi par un songe.
Si conter le passé c'est conter l'avenir,
Et si prophétiser c'est se ressouvenir,
J'annonce aux nations la prochaine disgrâce
Et d'Adrien l'élève, et du maître Pancrace.
Je vais, sans divaguer... et c'est beaucoup pour moi,
Vous réciter un fait qui me glace d'effroi;
Il est vrai: je le tiens d'un professeur d'histoire.
Un jour Gille et Pierrot, revenant de la foire,
Aux deux bouts du Pont-Neuf placèrent deux tréteaux.
Les passans ébahis lisent leurs écriteaux:
On s'ameute. Pierrot disait: « Courez la ville,
« Vous n'y pourrez trouver qu'un bel-esprit: c'est Gille.
« Chacun reçut du ciel un talent différent;
« Mais tout devient petit devant Gille le grand. »
Gille, sur l'autre bord, criait d'un ton capable:
« Rien n'est grand que Pierrot, Pierrot seul est aimable.»
On les croit sur parole; et tout le peuple sot
Va du grand homme Gille au grand homme Pierrot;
Chez tous deux à la fois voilà l'argent qui roule.
Advint qu'un vieux routier, moins nigaud que la foule,

Lui dit : « Braves badauds, sifflez-moi si j'ai tort ;
« Mais pour vous escroquer ces coquins sont d'accord;
« Je vous les garantis de grands hommes de foire.»
Tout fut dit: l'on brisa leurs boutiques de gloire.
Je vois, cher co-penseur, vos sourcils se froncer:
Sur ce fait à loisir il faudra co-penser.

LE DOCTEUR PANCRACE, d'un ton très-auguste.

Jeune homme! et c'est ainsi que l'honneur vous anime!
Après un long espoir quel ton pusillanime!
Du nom de Montesquieu n'êtes-vous plus jaloux?
Gille, qui n'est pas moi, Pierrot, qui n'est pas vous,
Peuvent-ils inspirer ces frayeurs enfantines?
Votre esprit s'endort-il au milieu des *ruines* [1]?
J'osai vous accorder sur vos premiers écrits
Des lettres de grand homme au Journal de Paris;
Je m'écriai, charmé de votre noble audace,
« Je serais Adrien si je n'étais Pancrace: »
Et quand, par mon appui, vous marchez mon égal;
Quand Lémerer en vous reconnaît son rival,
Lémerer, éditeur et seul propriétaire
Des célèbres journaux imprimés sous Tibère;
Assiégé tout à coup de soupçons ennemis,
Vous fuyez les honneurs qui vous furent promis!
Ah! ne résistez plus à votre destinée.
Imprudent! chaque aurore avance la journée
Qui du jeune Adrien doit faire un sénateur;

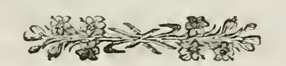
---

1. Voyez les *notes* sur cette satire, page 153.

Le lendemain verra Pancrace directeur;
Lacretelle l'a dit: s'il paraît un peu bête,
C'est qu'il parle avec poids et du ton d'un prophète.
O mon fils, mon élève... ou mon maître en jargon,
Profond comme un jeune homme, et chaud comme un barbon,
Caressant tous les jours ta morgue didactique,
Si j'ai fait à plaisir un Cotin politique,
Deviens plus grand que moi pour me récompenser!
Vainement les sifflets osent nous menacer;
Affirmons et crions: les badauds sont crédules;
Sous un large manteau cachons nos ridicules;
Gardons-nous de jaser de Gille et de Pierrot:
Ces noms nous resteraient; on nous prendrait au mot.
Si chacun rit de nous, jurons de n'en pas rire,
De nous vanter l'un l'autre, et même de nous lire:
Pour l'amour de la gloire il faut faire un effort.

ADRIEN, touché jusqu'au larmes.

J'y consens, cher docteur;... mais lire est un peu fort.



NOTES

SUR LA SATIRE : LE DOCTEUR PANCRACE.

1797.

Page 141, vers 7.

Mascarille eut ce don, etc.

Voyez les *Précieuses ridicules*.

Page 142, vers 2.

Je ne te parle pas du petit Lacretelle,
Des Michauds, des Beaulieux, des Perlets, des Crétots,
Des absurdes Fantins, populace des sots;
Je ne te cite point Langlois, ni Baralère,
Ni Léger le niais, ni l'obscur Souriguière, etc.

Lacretelle le jeune est un petit personnage suffisant et bavard, qui régente longuement *l'univers* dans quelques journaux, tels que *le Républicain* et *les Nouvelles politiques*. Michaud, Beaulieu, Perlet, Crétot, Langlois, Baralère, sont des folliculaires obscurs, dont les journaux fourmillent chaque jour de calomnies et de sottises. Fantin Desodoards est un pauvre d'esprit, autrefois chanoine. Il s'est avisé de compiler une misérable *histoire de la révolution française* d'après les brochures des différens partis ; il pille tout ce qu'il lit, et déshonore tout ce qu'il pille. Léger est un très-mauvais co-

médien qui joue les rôles de Pierrot au théâtre du Vaudeville. Souriguière est l'auteur du ridicule *Réveil du peuple*, et d'une tragédie de *Mirrha*, beaucoup plus ridicule encore; il est d'ailleurs *complice* de Beaulieu dans la rédaction du *Miroir*.

Page 143, vers 5.

Et par Paulin Crassous n'es-tu donc pas vanté?

Paulin Crassous, rimeur très obscur, qui a fait imprimer dans le *Journal de Paris* quelques vers contre Lebrun et contre moi.

Page 143, vers 9.

Notre prose ressemble aux vers de Montesquieu.

On sait que le grand prosateur Montesquieu a composé un très-petit nombre de vers: ils sont au-dessous du médiocre. L'exemple de Bossuet et de Fénélon avait déja prouvé que les plus beaux génies sont méconnaissables, quand ils sortent du genre qui leur est propre.

Page 144, vers 15.

Charlemagne pour nous est prêt à s'enrouer;
Fonvielle, en son patois, osera nous louer;
Souriguière pourra nous chanter dans la rue;
Michaud, Villiers, Ferlus, etc.

Charlemagne et Fonvielle, poètes de la force de Paulin Crassous et de Souriguière. Villiers, faiseur de pamphlets, qui promet des *rapsodies* au public, et lui tient toujours parole. Ferlus, rimeur subalterne, critique inepte et insolent. Il

a travesti en prose mal rimée quelques vers d'Horace et de Lucrèce.

Page 144, vers 21.

Enfin l'ogre Dumont, etc.

Cette expression est toujours employée dans les ouvrages manuscrits du respectable et malheureux André Chénier, quand il veut désigner le misérable qui, un mois après le 31 mai, vint, au nom du comité de sûreté générale, demander l'arrestation de tous les députés du département de l'Aisne, et spécialement celle de Condorcet. Cette proposition détermina la fuite et causa la mort de ce grand homme, le dernier successeur de Voltaire, de d'Alembert et d'Helvétius. C'est pourtant ce Dumont, le plus ardent persécuteur des nobles, et surtout des prêtres, sous le gouvernement révolutionnaire, comme il a été depuis le plus implacable ennemi des républicains; c'est ce même Dumont, couvert du mépris de tous les partis, que l'impudent et lâche Rœderer n'a pas rougi de louer dans son *Journal d'économie politique*.

Page 145, vers 19.

On bâille en nous lisant.

Rœderer, Ferlus, et autres, vont encore me reprocher mes bâillemens éternels. Est-ce ma faute si, à leur nom seul, la même sensation rappelle toujours la même idée? En tout cas, voici une petite réponse à ce qu'ils ont dit et à ce qu'ils diront sur ce sujet.

ÉPIGRAMME.

Jean Rœderer, et vous, Martin Ferlus,
Glosant, prosant, rimant de compagnie,
Grands écrivains, très-sifflés, mais peu lus,

Qui tous les jours compilez de génie,
Mes bâillemens vous semblent criminels:
Soit : à vos vœux je suis prêt à souscrire;
Ces bâillemens ne sont pas éternels:
Ils cesseront... si vous cessez d'écrire.

Page 146, vers 3.

Jusqu'au moine Gallais, etc.

Gallais, ci-devant frère ignorantin, rédige aujourd'hui le *Censeur des journaux*. Il paraît convenu dans ce journal, un des plus impudens qui existent aujourd'hui, que la doctrine des *philosophes*, comme qui dirait Voltaire, J. J. Rousseau, Helvétius, Diderot, d'Alembert, Condorcet, n'est propre qu'à former des imbéciles ou des scélérats, et qu'André Dumont, par exemple, qui n'est pas *philosophe*, est un modèle de génie et d'humanité.

Page 148, vers 12.

Votre esprit s'endort-il au milieu des *ruines?*

C'est le titre d'une mauvaise brochure *publiée* par Adrien Lezay, mais non devenue *publique*. Il est possible de la rencontrer quelquefois sur les quais. Il faut bien se garder de la confondre avec un ouvrage philosophique portant le même titre, et composé par Volney; ouvrage bien pensé, bien écrit, et qui se trouve dans toutes les bibliothèques.

Page 148, vers 19.

Lémerer, éditeur et seul propriétaire
Des célèbres journaux imprimés sous Tibère.

Allusion au discours prononcé par Lémerer dans une

question relative à la liberté de la presse. Il prétendit que Tibère lui-même n'avait point gêné la circulation des journaux qui annonçaient aux armées romaines les courageux discours de Thraséa. Quelques journalistes, très savans en fait d'histoire, n'ont pas manqué d'applaudir à cette éloquence digne de l'*Intimé*.



LES

NOUVEAUX SAINTS.

PRÉFACE

DE LA CINQUIÈME ÉDITION.

Plusieurs personnes semblent me reprocher d'avoir écrit cet opuscule comme quelques-uns ont écrit leurs odes et leurs dithyrambes, *sermone pedestri*. La satire peut s'élever sans doute en proportion du sujet qu'elle traite; mais, quand elle fait parler des personnages comiques, il est simple et convenable qu'elle emploie le style de la comédie.

Les maçons qui voudraient rebâtir le temple de Jérusalem sont évidemment de ce nombre. Il est pourtant vraisemblable qu'ils ne trouveront pas le mot pour rire en tout ceci; mais du moins est-il constaté que le public rit volontiers à leurs dépens, ce qu'il fallait et ce qu'il faut encore démontrer.

Une guerre terrible s'alluma, vers le commen-

cement du dernier siècle, entre la foi qui ne raisonne pas et la philosophie qui croit peu. Parmi les successeurs des pères de l'église florissaient, comme on dit, l'abbé Desfontaines, l'abbé Trublet, l'abbé Hayet, l'abbé Patouillet, l'abbé Guyon, l'abbé Nonotte, l'abbé Fantin, l'abbé Sabathier, l'abbé Dinouart, l'abbé Lacoste, et beaucoup d'autres abbés, archidiacres, diacres, sous diacres, sacristains, marguilliers, bedaux, porte-dieu, les flambeaux de leur siècle, d'ailleurs vivans tous de *la boîte à Perrette*, et par conséquent fort désintéressés sur la question. Du côté des philosophes on ne compte, il est vrai, que Bayle, Fontenelle, Voltaire, Montesquieu, Fréret, Buffon, J. J. Rousseau, Helvétius, d'Alembert, Diderot, Condorcet, Raynal. Les deux armées ne sont pas d'égale force, on le sent bien : la seconde renferme peut-être un peu plus de talents; mais la première a beaucoup plus de foi sans contredit. A l'époque actuelle cependant la foi est peu communicative; et les miracles sont fort rares : d'où l'on peut conclure que la cause de la philosophie n'est pas encore désespérée.

Un journaliste très-orthodoxe, mais qui n'est pas crédule en tout, n'a voulu croire qu'à une seule édition de cet édifiant ouvrage ; la troisième venait de paraître au moment où il écrivait. Il est donc impossible d'être de son avis, par la

raison qu'un et deux font trois : c'est, du moins, jusqu'à présent, une vérité mathématique. L'opinion contraire, quoique soutenue par des gens très-habiles, de la force du journaliste, n'est, comme on sait, qu'une vérité théologique.

Un second prétend qu'il n'est pas mort; comme si l'on pouvait s'en rapporter à lui sur un pareil fait; mais, par une contradiction remarquable, quoique vivant, il menace de ressusciter. Si les paris sont ouverts, je parie contre. Il fixe ce grand événement à l'époque où je donnerai une tragédie nouvelle qu'il nomme *Don Carlos*. Alors...! on sent tout ce qu'il y a d'esprit, de raison, et de justice, à décrier plusieurs mois d'avance un ouvrage dont on ne connaît pas un seul mot. Le folliculaire s'étonne beaucoup d'être gratifié d'une belle auréole : il ne s'attendait pas à devenir un saint. Un saint! pourquoi pas, citoyen Geoffroi? Vous avez lu la Bible. L'âne de Balaam devint prophète. Pouvait-il raisonnablement s'y attendre? Il est vrai qu'une fois mort il ne prédit pas sa résurrection.

Le reproche d'athéisme que m'adressent d'honnêtes gazetiers exige une réponse un peu plus sérieuse. Les cinq ou six personnages dont il s'agit n'ont rien de commun avec Dieu; et le Dieu des jongleurs n'a rien de commun lui-même avec le Dieu des philosophes. La pièce est uniquement

dirigée contre une poignée de prêtres ambitieux, avides de trésors et d'empire, contre des Tartufes plus ou moins intéréssés, plus ou moins subalternes, mais qui tous ont déclaré la guerre à la raison humaine. S'il faut les combattre avec courage, s'il faut déclarer franchement qu'une religion dominante est un grand fléau, il est juste de rester en paix avec les tolérans, quelle que soit leur opinion. Les opinions sont le domaine de la conscience: on ne doit ni les interdire ni les commander, encore moins les persécuter ou les payer.

Et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.

POST-SCRIPTUM

POUR LA SIXIÈME ÉDITION.

1802.

Ce petit ouvrage parut vers la fin de l'année dernière. Il eut cinq éditions en deux mois; ce qui prouve que les rieurs étaient aussi nombreux que les prêcheurs. Depuis ce tems plusieurs journalistes, fort habiles en négociations, ne cessent de proposer un traité de paix entre la philosophie et la religion. Si l'on entend par la religion le pur théisme, la doctrine de Socrate, de Cicéron, de Marc-Aurèle, de Julien, de Bacon, de Locke, de Montesquieu, de Voltaire, de J. J.

Rousseau, c'est un traité conclu il y a plus de vingt siècles. Si l'on entend, au contraire, des révélations chimériques, des dogmes ridicules, qui ont ensanglanté la terre, et enrichi quelques tonsurés, les écrivains quotidiens ou hebdomadaires font d'étrange diplomatie. Autant vaut proposer un traité de paix entre la raison et la démence, entre la liberté et le despotisme, entre la médecine et la peste.

LES

NOUVEAUX SAINTS.

1802.

Gloria in excelsis Deo !

Gloire à Dieu dans les hauts! Disons nos patenôtres.
C'est peu qu'un successeur du prince des apôtres
Dans ses filets vieillis, et rompus quelquefois,
Prétende repêcher les peuples et les rois;
Un culte dominant va réjouir la France:
Telle est des nouveaux saints la dévote espérance.
Ils sont nombreux, zélés; ils prêchent des sermons,
Des journaux, des romans, des drames, des chansons.
Nous entendrons encor disputer sur la grâce,
Non celle de Parny, de Tibulle, et d'Horace,
Mais celle d'Augustin, la grâce des élus,
Qui vaut bien mieux que l'autre, et qui rapportait plus.
Courage, marguilliers! N'entendez-vous pas braire
Les fils, les compagnons de l'âne littéraire?
« Oui, par Martin Fréron, le triomphe est certain!
« Dit Geoffroi: venez tous, héritiers de Martin,
« Et vous surtout, Clément, son émule intrépide,
« Philoctète nouveau de ce nouvel Alcide!

« Soyons gais, buvons frais; honneur à tout chrétien!
« Dieu prend soin de sa vigne; et les *Débats* vont bien.
« La dîme reviendra; nous en aurons la gloire;
« Vivent les *oremus* et la messe après boire!
« Pour la philosophie, oh! c'est le tems passé:
« Grâce à Clément et moi, Voltaire est renversé.
« Nous avons longuement disserté sur *Alzire*,
« Sur *Tancrède* et *Gengis*, sur *Mérope* et *Zaïre*;
« On est désabusé de ces méchans écrits,
« Si bien que nos extraits font bâiller tout Paris.
« Rousseau, Buffon, Raynal, vrais fous, prétendus sages,
« Qui du siècle dernier captivaient les hommages;
« Aujourd'hui sans égards vous les voyez traités,
« Réimprimés, vendus, lus, relus, tourmentés;
« Dans la bibliothèque, aux camps, sur la toilette,
« Partout vous les trouvez; tout passant les achète.
« On ne tourmente pas Guyon, frère Berthier,
« Chaumeix et Patouillet, Nonotte et Sabathier;
« Ils sont, loin des lecteurs, à l'abri des critiques,
« Gardés avec respect dans le fond des boutiques,
« Ainsi que des trésors, des joyaux précieux,
« Qu'un possesseur jaloux dérobe à tous les yeux. »

De ces grands écrivains imitateurs fidèles,
Vous serez conservés auprès de vos modèles.
Croyez, c'est fort bien fait, et propagez la foi;
Dieu vous gard'! Mais, de grâce, ingénieux Geoffroi,
Et vous, léger Clément, pour l'honneur de l'église,

En matière de foi craignez quelque méprise:
Tenez, vous croyez vivre; on s'y trompe souvent:
Vous êtes morts, très-morts; et Voltaire est vivant.

Non loin de ces frélons, nourris dans l'art de nuire,
Et corrompant le miel qu'ils n'ont pas su produire,
J'aperçois le phénix des femmes beaux-esprits.
Son libraire lui seul connaît tous les écrits
Dont madame *Honesta* daigne enrichir la France.
Vous n'y trouverez point cette heureuse élégance,
Cet esprit délicat, dont les traits ingénus
Brillaient dans Sévigné, Lafayette, et Caylus;
C'est un lourd pédantisme, un ton sévère et triste;
C'est Philaminte encor, mais un peu janséniste.
« De la France avec moi le bon goût avait fui,
« Dit-elle; après dix ans j'y reviens avec lui.
« Plaignant du fond du cœur ma patrie en délire,
« J'arrive d'Altona pour vous apprendre à lire.
« J'ose même espérer de plus nobles succès:
« Je voudrais, entre nous, convertir les Français.
« Plus d'un, sans réussir, a tenté l'entreprise;
« Vous n'aviez point encor des mères de l'église.
« Si la philosophie a pu vous abuser,
« Si des noms trop fameux qu'on voudrait m'opposer
« Forment dans la balance un poids considérable,
« Mes trente in-octavo sont d'un poids admirable:
« Pour faire pénitence il faut les méditer.
« J'aurais bien plus écrit; mais je dois regretter

« Quelques beaux jours perdus loin de mon oratoire :
« C'était un vrai roman ; le reste est de l'histoire,
« Et de la sainte encor : vingt ans j'ai combattu
« Pour la religion, les mœurs, et la vertu. »

Peste! ce ne sont là des matières frivoles :
Vous n'êtes point, madame, au rang des vierges folles;
Vous n'avez point caché sous le boisseau jaloux
La flamme dont le ciel fut prodigue envers vous;
Mais, faisant au public partager cette flamme,
Croyez qu'un ton plus doux lui plairait mieux, madame.
Vous êtes sainte : eh bien! chaque chose a son tour;
Soyez sainte, aimez Dieu : c'est encor de l'amour.
Aux jours de son printems Magdeleine imprudente
Se repentit bientôt, mais ne fut point pédante :
Quand elle crut, l'amour fit sa crédulité;
Et toujours ce qu'on aime est la divinité.
Voyez Thérèse encor : quelle sainte adorable!
Elle aime, elle aime tant, qu'elle a pitié du diable,
Et, pour l'époux divin se laissant enflammer,
Plaint jusqu'au malheureux qui ne peut plus aimer.

« Ah! vous parlez du diable? il est bien poétique,
« Dit le dévot Chactas, ce sauvage érotique.
« Neptune approche-t-il du grand saint Nicolas?
« Les trois sœurs de l'amour avaient quelques appas;
« Ces beautés cependant sont fort loin d'être égales
« Aux trois hautes vertus qu'on dit théologales.

« Trois, c'est peu, j'en conviens; mais nous avons aussi
« Sept péchés capitaux bien comptés, Dieu merci!
« De la loi des chrétiens ô bonté souveraine!
« Les païens adoraient aux bords de l'Hyppocrène
« Neuf vierges seulement; nous espérons aux cieux
« En trouver onze mille; et cela vaut bien mieux.
« Rendez le paradis, l'enfer, le purgatoire:
« Voilà le principal; et, quant à l'accessoire,
« Rendez... à dire vrai c'est le point délicat,
« Quelques brimborions, cure, canonicat,
« Évêché bien renté, bonne et grasse abbaye,
« Dîme... il faut, comme on sait, de tout en poésie.
« Tel est le saint traité qu'on peut faire entre nous:
« Sans cela je vous quitte; et c'est tant pis pour vous.
« J'irai, je reverrai tes paisibles rivages,
« Riant Meschacébé, permesse des sauvages;
« J'entendrai les sermons prolixement diserts
« Du bon monsieur Aubry, Massillon des déserts!
« O sensible Atala! tous deux avec ivresse
« Courons goûter encor les plaisirs de la messe!
« Chantons de Pompignan les cantiques sacrés!
« Les poètes chrétiens sont les seuls inspirés.
« Près du *Pange lingua* comme on méprise Horace!
« Près du *Dies iræ* comme Ovide est sans grace!
« Esménard, par exemple, est un rimeur chrétien.
« Homère seul m'étonne: il fut, dit-on, païen.
« Que n'a-t-il sur ses pas trouvé quelque bon prêtre!
« Hélas! monsieur Aubry l'eût converti peut-être.

« Pour vous, Pope, Lucrèce, écrivains peu dévots,
« Et vous, mauvais plaisans, poètes à bons mots,
« Ennuyeux La Fontaine, impertinent Molière,
« Sec et froid Arioste, insipide Voltaire,
« Les Hurons, gens de goût, ne vous ont jamais lus;
« Ils m'ont beaucoup formé: je ne vous lirai plus.
« Mais, fille de l'exil, Atala, fille honnête,
« Après messe entendue, en nos saints tête à tête,
« Je prétends chaque jour relire auprès de toi
« Trois modèles divins; la Bible, Homère, et moi! »

C'est bien assez de vous; la Bible est inutile.
Homère davantage; il n'a pas votre style.
Surtout de Bernardin copiez mieux les traits;
Vous ennuyez par fois, et n'instruisez jamais:
Il plaît en instruisant; son secret est plus rare;
Il est original; et vous êtes bizarre.

« Soit, répond un quidam; pour moi je suis abbé:
« Il s'agit bien de vers et du Meschacébé;
« Laissons tous ces lambeaux d'élégie ou d'églogue;
« Je ne connais de vers que ceux du décalogue:
« Au fait, en quatre mots; payez, si vous croyez;
« Si vous ne croyez pas, en revanche, payez.
« Vous êtes philosophe: à vous permis de l'être;
« Mais c'est bien votre faute et non celle du prêtre;
« Et vous l'en puniriez? le tour est trop méchant.
« Il est dans saint Ambroise un endroit fort touchant.

« Vous ne refusez rien au défenseur impie
« Qui pour vous aux combats n'expose que sa vie;
« Et le ministre saint, qui, tranquille à l'autel,
« Loin du champ de bataille, invoque en paix le ciel,
« Que lui donnerez-vous? pas une obole! ah! traîtres!
« Vous aurez des héros, vous n'aurez plus de prêtres!
« Vous n'avez donc jamais senti la volupté
« Qu'inspire un *Te Deum*, quand il est bien chanté?»

Le *Te Deum* pourtant ne vaut pas la victoire;
Mais il faut, selon vous, payer pour ne rien croire?
Non, tant cru, tant payé: nul au nom de la loi
Ne peut lever sur tous un impôt pour sa foi.
Ainsi par Jefferson l'heureuse Virginie
Des cultes différens vit régner l'harmonie.
J'entends: vous maigrissez; les profits ne vont point;
Lambertini pour moi répondra sur ce point.
On ne vit pas souvent pape de son étoffe,
Pape lettré, malin, voire un peu philosophe:
Fléau de Mahomet, ce prophète imposteur,
D'un chef-d'œuvre naissant il fut le protecteur
Par respect pour Jésus, dont il était vicaire.
Des moines un beau jour vont le trouver: Saint père!
« En notre jeune tems le couvent allait mieux;
« Dévotes à foison; mais nous devenons vieux:
« On gèle à la cuisine, on jeûne au réfectoire;
« Pour les rosaires, rien; rien pour le purgatoire;
« La messe est au rabais; nous vendons peu d'*agnus*;

« Quant aux enterremens, hélas! on ne meurt plus. »
Ce disant, ils pleuraient, et montraient leur besace.
Par quelques pièces d'or consolant leur disgrâce,
Le pontife narquois rit sous cape, et leur dit :
« Pour des moines toscans vous avez peu d'esprit;
« Vous vous abandonnez, et Dieu vous abandonne :
« Courage! intriguez-vous; faites quelque madone.

« Paix là, ne raillez point, s'écrie un court vieillard [1]
« A la voix glapissante, au ton sec et braillard :
« Ne pas croire avec moi des vérités sensibles!
« Moi, le saint père, et Dieu, nous sommes infaillibles.
« De penser comme moi l'on doit être charmé;
« D'ailleurs, j'ai prouvé tout, c'est-à-dire affirmé
« Dans quinze ou vingt leçons, dans cinq ou six brochures,
« En profond raisonneur, avec beaucoup d'injures.
« Vous doutez, malheureux! voilà comme on se perd.
Mais Voltaire, Rousseau, Montesquieu, d'Alembert!
« Quoi! l'on en parle encore? indociles cervelles!
« Méchans, qui n'aimaient pas les peines éternelles!
« Si j'ai pensé comme eux dans ma jeune saison,
« J'étais comme aujourd'hui certain d'avoir raison :
« Pour eux ils avaient tort, et jusqu'à l'évidence
« J'ai de ces novateurs démontré l'impudence.
Mais leur philosophie a corrompu les cœurs :

---

1. La Harpe.

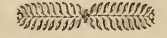
« Un moment; patience; ils viendront les vengeurs;
« Dieu ne laissera plus régner l'esprit immonde:
« Tout est damné: la France, et l'Europe, et le monde.
« Excellente moisson pour les anges maudits!
« Que je sois seulement portier du paradis,
« Je prétends dire à tous, comme un suisse inflexible,
« Vous venez pour entrer? mais Dieu n'est pas visible;
« Bonsoir; allez rôtir; c'est pour l'éternité:
« Le bail est un peu long: j'en suis bien enchanté.
« J'emporterai de plus ma férule, et pour causes,
« Je prétends avec Dieu causer sur bien des choses,
« Et régenter là haut les habitans du ciel;
« Car je fus ici-bas régent universel,
« Au mercure, au lycée, en pleine académie;
« Modèle en prose, en vers, tout comme en modestie.
« Aimez-vous l'enjoûment, les grâces, le bon ton?
« Lisez mes deux quatrains sur Voltaire et Tonton.
« Les vers de Colardeau sont doux, mais un peu vides:
« Voulez-vous des vers pleins? prenez mes héroïdes.
« Lebrun franchit la lice à bonds précipités;
« Dans mon lyrique essor je marche à pas comptés.
« Ducis a fait pleurer sur les malheurs d'Œdipe;
« Barmécide [1] paraît: le chagrin se dissipe.
« Du parterre dix fois j'ai calmé les douleurs;
« Nul auditeur ne peut me reprocher ses pleurs.
« Thomas, Garat, Champfort, prosateurs misérables:

---

1. *Les Barmécides,* tragédie de La Harpe, jouée en 1779.

« Mes éloges, voilà des écrits admirables;
« Car j'ai loué par fois: on peut vanter les gens,
« Quand ils sont enterrés au moins depuis cent ans.
« Pour mes contemporains, sans user d'artifice,
« J'ai dit du mal de tous; car j'aime la justice.
« L'indulgence est un crime; et je suis sans remords.
« Avant Dieu j'ai jugé les vivants et les morts. »

Il vous en adviendra quelque mésaventure.
O Grand Perrin Dandin de la littérature,
De votre tribunal président éternel;
Le public, président du tribunal d'appel,
Par de nouveaux arrêts pourra casser les vôtres;
Et l'on vous jugera, vous qui jugez les autres.
Long-tems, jaloux poète, aux enfans d'Apollon
Vous avez cru fermer les sentiers d'Hélicon;
Aujourd'hui, nouveau saint, il faut que l'on vous donne
Les clefs du paradis, pour n'ouvrir à personne!
Pierre les gardera, si vous le trouvez bon.
D'un bel ange autrefois l'orgueil fit un démon.
Quel exemple pour vous! Jusque dans la vieillesse
On tient par habitude aux péchés de jeunesse:
Vous fûtes grand pécheur; souvenez-vous-en bien;
Et devenez plus humble afin d'être chrétien.



NOTES

SUR LA SATIRE : LES NOUVEAUX SAINTS.

Page 160, vers 15 et suivans.

Oui, par Martin Fréron, le triomphe est certain!
Dit Geoffroi : venez tous, héritiers de Martin;
Et vous sur-tout, Clément, son émule intrépide, etc.

Geoffroi et Clément, redoutables antagonistes de la philosophie du dix-huitième siècle. Le premier a traduit Théocrite. Sa mauvaise traduction en prose a rendu plus supportables les mauvais vers de Longepierre. L'autre est connu par des satires sans esprit et sans talent poétique, par une tragédie de *Médée* justement sifflée, et par neuf gros volumes contre les ouvrages de Voltaire. Ces juges éclairés se font les protecteurs de Racine, qui certes n'a pas besoin d'eux, et qu'ils auraient sottement dénigré s'ils eussent été ses contemporains. Sentent-ils bien le prodigieux mérite de ce premier des poètes modernes, les hommes qui affectent de méconnaître les beautés enchanteresses de *Zaïre* et le génie qui a dicté *Mahomet?* Ignorent-ils, ou feignent-ils d'ignorer que, si Racine eût fait la tragédie de *Mérope*, elle serait comptée parmi ses chefs-d'œuvre ?

Page 161, vers 2.

Dieu prend soin de sa vigne; et les *Débats* vont bien.

Geoffroi rédige en partie le *journal des Débats*. A l'entendre

les tragédies de Voltaire sont détestables; Monvel et Talma sont de mauvais acteurs tragiques; la musique d'*Euphrosine* et de *Stratonice* écorche ses oreilles.... entières. Courage, Méhul! Quand Apollon punit Marsyas, il commença par les oreilles.

Page 161, vers 17 et 18.

On ne tourmente pas Guyon, frère Berthier,
Chaumeix et Patouillet, Nonotte et Sabathier.

Ces écrivains ont vécu dans le dix-huitième siècle: Voltaire certifie leur existence en plusieurs de ses ouvrages.

Page 162, vers 9 et suivans.

Vous n'y trouverez point cette heureuse élégance,
Cet esprit délicat, dont les traits ingénus
Brillaient dans Sévigné, Lafayette, et Caylus.

Les lettres de madame de Sévigné sont restées modèle, et modèle inimitable. Le roman de la *Princesse de Clèves*, par madame de Lafayette, tient une place honorable à la suite des chefs-d'œuvre du dix-septième siècle. Madame de Caylus était sans doute fort inférieure aux deux premières; mais l'écrit sans prétention qu'elle a composé sous le nom de *Souvenirs* offre beaucoup d'anecdotes piquantes, et racontées avec grâce. Ces femmes charmantes ne faisaient point de livres, de gros volumes sur l'éducation, de longs traités de morale ou de métaphysique, encore moins de la théologie. Avaient-elles trop peu d'esprit, ou seulement un trop bon esprit?

Page 162, vers 25.

Mes trente in-octavo sont d'un poids admirable:

y compris *le petit la Bruyère*. L'auteur de cet ouvrage veut bien encourager plusieurs gens de lettres, qui seront peu flattés d'être loués dans un livre où l'on dénigre avec fureur les plus illustres écrivains. Au reste, on a le droit d'être difficile quand on compose à la fois des histoires, des caractères, des romans, un théâtre, le tout pour l'instruction de la jeunesse; quand on réunit en soi Bossuet, Fénélon, la Bruyère, je dirais presque Molière; mais c'est un nom si profane! d'ailleurs les *Femmes Savantes! Tartufe!* ce ne sont pas là des péchés véniels. Prions Dieu pour l'ame de Molière!

Page 163, vers 21 et 22.

Ah! vous parlez du diable? il est bien poétique,
Dit le dévot Chactas, ce sauvage érotique.

Quelques personnes ont prôné sans mesure le roman chrétien d'*Atala;* elles ont placé ce petit ouvrage au-dessus de *Paul et Virginie*, et de la *Chaumière indienne*. Assurément c'était comparer la première esquisse d'un écolier aux meilleurs tableaux d'un grand maître. On ne trouve dans ces deux productions, pleines de charmes, rien qui ressemble aux capucinades de M. Aubry, aux étranges amours de Chactas, à une foule d'expressions plus étranges encore, et à ces amplifications descriptives d'un sauvage qui a fait sa rhétorique. L'auteur d'*Atala*, en mettant l'amour aux prises avec la religion, croit avoir conçu une idée neuve, et vaincu une extrême difficulté. Pour la nouveauté de l'idée, comment peut-il y croire? il est peu probable qu'il n'ait pas entendu parler de Renaud et d'Armide, de Roger et de Bradamante, ou même

de la tragédie de *Zaïre*. Quant à la difficulté vaincue, c'en est une sans doute d'avoir trouvé le moyen d'ennuyer avec de si puissans motifs d'intérêt, et dans un roman de deux cents pages. Si l'on en croit l'auteur dans sa modeste préface, il ne lit depuis long-tems qu'Homère et la Bible. Tant pis : il faut varier ses lectures, et ne pas redouter l'excès d'instruction. D'ailleurs c'est en grec qu'Homère a composé ses poëmes immortels ; et, quand l'esprit saint a cru devoir dicter la Bible, il n'a pas jugé à propos de la dicter en français. Or il semble que l'auteur d'*Atala*, projetant d'écrire en notre langue, aurait surtout besoin d'en étudier à fond le génie, et de relire encore long-tems les modèles qui ont illustré notre belle littérature. L'auteur médite ce qu'il appelle un grand ouvrage, pour démontrer que la religion chrétienne est essentiellement poétique : le sujet est bien choisi ; et l'ouvrage sera curieux à lire. On pourrait croire au premier aperçu que la mythologie d'Homère, de Virgile et d'Ovide, est un peu plus favorable à la poésie que les dogmes du christianisme.

L'idolâtrie encore est le culte des arts,

a dit un poète habile, qu'on n'accusera pourtant pas d'être un esprit fort, un philosophe. Despréaux, poète plus habile encore, et législateur en matière de goût, n'était pas infiniment frappé des beautés poétiques du christianisme. Cependant, toutes les fictions étant du domaine de la poésie, la religion chrétienne, tout comme une autre, a bien son côté poétique, soit dans le genre sérieux, soit dans le genre plaisant. Parmi les preuves dont l'auteur d'*Atala* peut appuyer son système, il ne manquera pas doute de citer la *Jérusalem délivrée* et la *Henriade ;* il n'oubliera point *Polyeucte* , et d'autres chefs-d'œuvre du théâtre français ; il ne faut pas qu'il oublie non plus le divin poëme de l'Arioste, et la *Pucelle* de Voltaire, ouvrage charmant, ouvrage admirable, mais dont le nom seul alarme aujourd'hui les oreilles pudiques de quelques *dévots de place*. Ils aimeraient peut-être mieux la *Pucelle* de Chapelain : il est vrai qu'elle est plus catholique.

Page 164, vers 25.

Esménard, par exemple, est un rimeur chrétien.

Esménard, versificateur fraîchement débarqué à Paris. Il travaille au *Mercure de France ;* ce qui a fait tomber les souscriptions. Il n'est pas, comme le marquis du *Joueur,* le maître architriclin des repas, mais il en est le Pindare. C'est dans les soupers qu'il brille. On le sert aux convives avec les glaces et le sorbet. Il improvise à merveille; il faut seulement avoir la bonté de l'avertir quinze jours d'avance. Il est vrai qu'il improvise de mémoire, ou même le papier à la main. Malgré ces petits défauts dans la représentation théâtrale, l'illusion est parfaite, grâce à l'aimable simplicité qui règne en ses odes. Ceux qui sont dans le secret s'étonnent qu'elles ne soient pas improvisées; ceux qui n'y sont pas les prennent pour des complimens en prose. L'harmonie, la chaleur, l'élévation, le délire, distinguent les vrais poètes lyriques. On ne peut pas tout avoir: les trois premières qualités lui manquent sans doute; mais l'envie elle-même n'oserait lui contester le délire. Au reste son goût est si pur, qu'il ne se permet jamais un trait d'esprit. Cependant, il faut bien en convenir, il n'a jusqu'à présent déployé tout son génie que dans *Le chant du coq,* journal qu'on lisait au coin des rues. Mais un seul chef-d'œuvre assure à Piron l'immortalité : *ainsi soit-il* pour notre Esménard! *Le chant du coq*, voilà sa MÉTROMANIE.

Page 165, vers 17.

Soit, répond un quidam; pour moi je suis abbé.

On fait parler ici l'auteur inconnu d'un ouvrage intitulé, *Manuel des Missionnaires.* Le saint homme a caché son nom, mais non pas sa robe. Parmi les instructions édifiantes qu'il

adresse à ses confrères en jonglerie catholique, apostolique et romaine, se trouve le passage suivant, qui vaut bien la peine d'être remarqué. « Tous ceux qui étaient obligés de payer la « dixme sont tenus de contribuer à l'entretien des ministres « de l'autel. Nous n'exigerons pas cela sous le nom de dixme, « mais nous pourrons inculquer avec prudence et modération « le précepte du Seigneur, *Ita Dominus ordinavit iis qui evan-« gelium annuntiant de evangelio vivere*, et leur rappeler « qu'ils n'ont que trop éprouvé ce que disait saint Ambroise, « qu'on donne au soldat IMPIE ce qu'on refuse au prêtre de « Dieu. » Cela s'appelle avoir bien lu les pères de l'église, et les citer fort à propos.

Page 166, vers 13 et 14.

Ainsi par Jefferson l'heureuse Virginie
Des cultes différens vit régner l'harmonie.

Jefferson, citoyen de Virginie, est aujourd'hui (1802) président du congrès des États-Unis de l'Amérique septentrionale. Il a écrit, durant la révolution opérée dans sa patrie, quelques pages remarquables sur la liberté des cultes. Ces pages, dictées par une raison pure et sublime, ont servi de base en cette matière à la législation de Virginie. Elles doivent être comptées parmi les beaux monumens de la philosophie du dernier siècle.

Page 166, vers 20.

D'un chef-d'œuvre naissant il fut le protecteur.

Ce chef-d'œuvre est *Mahomet*, que Crébillon n'avait pas voulu laisser passer à la censure. D'Alembert fut moins timide. Voltaire, tourmenté par les intrigans dévots de Paris et de Versailles, dédia sa pièce au pape Benoît XIV, Lambertini. Ce souverain pontife, homme de beaucoup d'esprit, accueillit la dédicace.

Page 168, vers 16 et 17.

Aimez-vous l'enjoûment, les grâces, le bon ton?
Lisez mes deux quatrains sur Voltaire et Tonton.

Ces deux quatrains sont adressés à une dame dont le chien s'appelait Tonton : les voici; on peut les chanter sur l'air, *Réveillez-vous, belle endormie*.

On dit qu'il faut, pour satisfaire
Votre goût et votre raison,
Et vous chanter comme Voltaire,
Et vous aimer comme Tonton:

Le premier n'est pas peu d'affaire;
Mais j'ai ma revanche au second;
Et si je le cède à Voltaire,
Je l'emporterai sur Tonton.

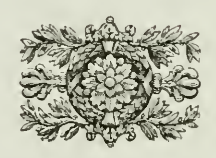
Page 169, vers 7.

Avant Dieu j'ai jugé les vivans et les morts.

La manie de juger ses contemporains et ses rivaux a nui beaucoup au littérateur dont il est ici question. Il s'est permis des décisions tranchantes, magistrales, et d'une rigueur qui avoisine l'injustice, quand elles ne sont pas tout-à-fait injustes. D'ailleurs le personnage de grand-prévôt littéraire est toujours un peu odieux, fût-il accompagné d'une vaste gloire; il devient ridicule dans un homme dont la réputation présente tant de côtés faibles. Voltaire lui-même, à la fin de sa carrière, après vingt chefs-d'œuvre dans tous les genres, environné, rassasié d'hommages, s'est bien gardé d'exercer une pareille

magistrature. Il connaissait trop les hommes et les convenances : il avait reçu de la nature un esprit proportionné à son immense talent. Comment donc un écrivain qui se glorifiait avec raison d'être son élève n'a-t-il pas imité sa circonspection? Connu sur la scène tragique par des chutes plus ou moins fortes et des succès plus ou moins faibles, comment n'a-t-il pas craint, en rabaissant les talens de Ducis, de laisser apercevoir une envieuse partialité? Serait-ce par une suite du même sentiment qu'il n'a trouvé ni éloquence ni philosophie dans les éloges composés par Garat? N'a-t-il pas jugé plus que légèrement Palissot, littérateur si éclairé, qui dans sa prose élégante rappelle l'école de Port-Royal, et qui, dans le vers de la comédie, n'est pas inférieur à Gresset? Enfin n'a-t-il pas eu ses raisons pour affecter de méconnaître le beau talent de Lebrun dans la poésie lyrique? De tout cela qu'est-il arrivé? Quelques gens ont traité La Harpe ainsi qu'il a traité ses rivaux: indulgent pour lui-même et pour lui seul, il s'attribue les qualités qu'il n'a pas; on lui a contesté celles qu'il possède. Assurément, comme critique, il occupe un rang élevé, quoique son *Cours de littérature* soit beaucoup trop long pour la somme d'idées qu'il renferme. Comme orateur, ses *éloges* de Fénélon et de Racine sont estimables, quoiqu'il soit très inférieur en ce genre à Thomas, à Garat, à l'abbé Maury lui-même, pour l'harmonie, le mouvement, la chaleur, et non moins inférieur à Champfort pour l'esprit, la finesse et la précision. Comme poète, quelques-uns de ses *discours* en vers offrent des tirades heureuses; l'*Ombre de Duclos*, des traits piquans; *Tangu et Félime*, plusieurs détails agréables. S'il est au-dessous du médiocre dans ses *odes*, même en y comprenant ses *dithyrambes*, s'il est froid et sans imagination dans ses *tragédies*, du moins dans un style plus tempéré, qui par là même lui convient mieux, *Mélanie*, son plus beau titre de gloire, offre une diction constamment pure, éloquente et pathétique : c'est ce qu'il fallait, et ce qu'il faut encore rappeler; mais les déclamations de La Harpe contre des opinions qu'il a professées

pendant quarante ans; ses attaques inconsidérées; ses menaces lentes quand il n'attaque pas encore; cette férule qu'il ne dépose jamais; son intolérance littéraire, politique et religieuse : voilà ce qui a soulevé contre lui tous les partis, toutes les classes de lecteurs; voilà ce qui a révolté jusqu'aux hommes qui, malgré la différence d'opinion sur des points importans, étaient le mieux disposés pour lui, qui se faisaient un plaisir de rendre justice à son mérite littéraire, et qui auraient donné l'exemple de respecter sa vieillesse, si lui-même avait su la respecter.



ÉLÉGIES.

LA MORT
DU GÉNÉRAL HOCHE.

1798.

LE VIEILLARD D'ANCENIS[1].

O mes fils! partageons les communes douleurs,
Pleurons : Nantes gémit, Angers verse des pleurs;
Un long crêpe a couvert ces riantes vallées;
Au bord du fleuve ému, nos tribus désolées
Célèbrent un héros qu'enferme le cercueil :
Hoche n'est plus, mes fils; et la France est en deuil!
Il ne brillera plus sur un char de victoire,
L'heureux libérateur des rives de la Loire;
Puissant par la clémence et grand par les bienfaits,
Après avoir su vaincre, il sut donner la paix.

Vous connaissez l'ormeau qu'entouraient nos familles,

---

1. Cette élégie a été lue à une séance publique de l'Institut : elle est imprimée dans les *Mémoires* de cette compagnie, *Littérature et Beaux-arts*, tom. III, pag. 30-36.

Quand, le dixième jour, nos guerriers et nos filles,
Par de rustiques jeux fêtaient la liberté :
Il comptait trente hivers; mes mains l'avaient planté;
Des vieillards, des amans, son ombre était chérie;
Et son riant feuillage égayait la prairie.
Le fer n'insultait pas ses rameaux protecteurs,
Ses rameaux, doux abri des timides pasteurs,
Soit quand les eaux du ciel désaltéraient nos plaines,
Soit quand le Chien brûlant tarissait les fontaines.
Le voyageur qu'afflige un tronc inanimé,
Redemande en pleurant l'ombrage accoutumé.
Mais les flots de la Loire ont semé le ravage :
Il a péri, l'ormeau, délices du rivage;
Mes yeux l'ont vu tomber sans force et sans appui;
Hoche, plus jeune encor, est tombé comme lui.

Quels étaient les fléaux qui désolaient ces rives,
Quand il vint rassurer nos familles craintives!
Il parut : son aspect enfanta des guerriers.
Avant lui, désertant les rustiques foyers,
Femmes, enfans, vieillards, cherchaient au sein des villes
Des jours moins inquiets et des nuits plus tranquilles;
Nos peuplades fuyaient des brigands inhumains,
Nés dans les mêmes champs qu'ont dévastés leurs mains.
Ils vengeaient, disaient-ils, la foi de nos ancêtres.
Hélas! ces malheureux, victimes de leurs prêtres,
De village en village apportant le trépas,

Calomniaient leur Dieu par des assassinats!
Mais ce Dieu les frappa de sa main vengeresse.
Quiberon! lieu célèbre et cher à ma vieillesse,
Tu n'as point oublié les braves d'Ancenis!
J'apprends que de nouveau les brigands réunis
Promènent dans les bois leurs drapeaux parricides;
Qu'on a vu sur nos bords des transfuges perfides
Qui, sous un joug impie, ardens à se ranger,
Ont mendié partout l'appui de l'étranger;
Que l'Anglais avec eux vient désoler nos plaines:
« L'Anglais! Du sang breton coule encor dans mes veines,
« M'écriai-je aussitôt; je joindrai nos soldats;
« Le fer ne sera point trop pesant pour mon bras.
« L'Anglais! Partons, mes fils, embrassons votre mère;
« Armez-vous; donnez-moi le glaive héréditaire
« Qu'aux champs de Fontenoy ma jeunesse a porté,
« Et que mes derniers coups vengent la liberté! »
Nous partons, nous quittons votre mère alarmée;
J'offre au jeune héros qui commandait l'armée
Quatre guerriers de plus: le père et les trois fils;
Vos bras, votre courage et mes cheveux blanchis.
Il sourit. « J'y consens, soyez parmi les braves;
« Hommes libres, dit-il, combattez les esclaves. »
Ce jour même nous vit triompher sous ses lois;
Et nous avons de près admiré ses exploits.
Anglais, brigand, rebelle, inondaient le rivage;
Mais la patrie enflamme et double le courage;
La gaîté qui préside aux combats des Français

Garantissait d'avance et chantait nos succès.
A ces chants belliqueux les rebelles frissonnent;
L'airain, le fer, les flots, la mort, les environnent;
Tout meurt, fuit, ou se rend; le rivage est soumis;
Et le vainqueur debout ne voit plus d'ennemis.
Nos mains ont désarmé leurs phalanges tremblantes;
Bientôt ces lieux n'offraient que des roches sanglantes,
Des sables infectés et de débris couverts,
Et des vaisseaux fuyant sur l'asile des mers.

Après ce jour illustre un heureux jour commence.
Défaits par la valeur, vaincus par la clémence,
Les tristes Vendéens, à la guerre échappés,
Abandonnent les chefs qui les avaient trompés.
Exilé trop long-tems sous la tente guerrière,
Le villageois revient habiter sa chaumière;
La paix a ramené les champêtres plaisirs;
Un ami des humains nous a fait ces loisirs.
Des vainqueurs, des vaincus, il essuya les larmes.
Partout, dans les hameaux, en déposant les armes,
Les Français réunis embrassaient les genoux
De cet ange de paix descendu parmi nous.
Il nous rendit nos jeux, nos danses bocagères;
Il chanta les refrains de nos chansons légères;
Ancenis vit encor les fêtes sous l'ormeau;
La colline entendit les sons du chalumeau;
Et le pasteur, enflant la musette rustique,

Égaya vers le soir le repas domestique.
Tel, quand au sein des nuits les sombres aquilons
Ont de sifflemens sourds attristé les vallons,
Prodiguant à nos fleurs sa caressante haleine,
Le zéphyr du matin vient consoler la plaine.

O père infortuné qu'assiégent les regrets!
Un bonheur sans nuage habite ces guérets:
Qu'à nos agriculteurs ta vieillesse sacrée
Offre les doux rayons d'une belle soirée!
Tous ceux qui maudissaient, dans nos calamités,
Leurs champs semés toujours et toujours dévastés,
Les yeux mouillés de pleurs, diront: Voilà mon père.
Éprouvant par ton fils un destin plus prospère,
Devant tes cheveux blancs prompts à se rallier,
En foule ils t'ouvriront le chaume hospitalier.
Du pacificateur là tu verras l'image;
Des heureux qu'il a faits tu recevras l'hommage;
Tu trouveras partout des soutiens, des amis;
Mais qui peut consoler de la perte d'un fils?
Ah! la patrie au moins, reconnaissante et juste,
Soulage avec respect ton indigence auguste!
De ce fils qui n'est plus le nom te sert d'appui!
La justice du tems a commencé pour lui;
Les siècles à venir sont déjà sa conquête;
De son deuil triomphal on célèbre la fête.
Moi-même, de Paris visitant les remparts,

J'ai vu, mes fils, j'ai vu dans la plaine de Mars,
La douleur et les arts qui lui prêtaient des charmes,
Tout, hormis le guerrier qu'honoraient tant de larmes!
Ainsi que les héros, les sages l'ont vanté;
Tout le peuple a gémi; les bardes ont chanté.
Quatre chefs renommés, l'espoir de la patrie,
Portaient du guerrier mort la dépouille chérie;
Magistrats, citoyens, l'œil triste et l'âme en deuil,
De leurs rameaux de chêne ombrageaient son cercueil.
Courbé par la douleur et le poids des années,
Son vieux père, accusant l'arrêt des destinées,
Laissait tomber ces mots, cent fois interrompus:
« Charles, mon pauvre enfant, je ne te verrai plus! »
Les rayons du héros entouraient sa famille,
Et le père, et la veuve, et la sœur, et la fille
Qui, sa branche à la main, tendait vers le tombeau
Ses petits bras couverts des langes du berceau.
Lui-même contemplait cette fête imposante:
Quand tout pleurait, son ombre invisible et présente
Mêlait un chant de gloire aux longs gémissemens,
Et de nos défenseurs recevait les sermens.

Ils ne seront pas vains! L'heure approche où la France
Du vainqueur des Anglais remplira l'espérance!
Quand l'aigle a ralenti son vol audacieux;
Quand la paix triomphante, et descendant des cieux,
A la voix des Français vient sourire à la terre,

Debout sur des débris, l'orgueilleuse Angleterre,
La menace à la bouche, et le glaive à la main,
Réclame encor la guerre, et veut du sang humain!
Elle dont le trident, asservissant les ondes,
Usurpa les trésors et les droits des deux mondes!
Rendons aux nations l'héritage des mers;
Entendez, mes enfans, la voix de l'univers
Déléguer aux Français la vengeance publique;
Voyez Londres pâlir au nom de l'*Italique* [1].
De ce chef renommé vous savez les exploits:
Lorsque le vent du Nord, rugissant dans les bois,
Avait interrompu les jeux sous la feuillée,
Le récit des combats prolongeait la veillée.
Le céleste chasseur glaçait l'onde et les airs;
Nos familles, trompant la rigueur des hivers,
Près de l'ardent foyer s'assemblaient en silence;
Les guerriers du héros racontaient la vaillance;
Muets, nous écoutions; les vieillards attendris
S'écriaient en pleurant : Que n'est-il notre fils!
Vous aussi, vous pleuriez! le courage a ses larmes:
Au bruit de ses hauts faits vos mains cherchaient des armes;
Vous vouliez près de lui la gloire et le danger:
Eh bien! sous ses drapeaux courez donc vous ranger!
Et vous! des guerriers francs élite magnanime,
Les Alpes sous vos pas ont abaissé leur cime;

---

1. Napoléon fut appelé, en 1796, au commandement en chef de l'armée d'Italie.

Vous franchîtes les monts; vous franchirez les flots.
Des tyrans de la mer punissez les complots:
Ils combattront pour l'or; vous, pour une patrie.
Si jadis un Français, des rives de Neustrie[1],
Descendit dans leurs ports, précédé par l'effroi,
Vint, combattit, vainquit, fut conquérant et roi,
Quels rochers, quels remparts deviendront leur asile,
Quand Neptune irrité lancera dans leur île
D'Arcole et de Lodi les terribles soldats,
Tous ces jeunes héros vieux dans l'art des combats,
La grande nation à vaincre accoutumée,
Et le grand général guidant la grande armée?

---

1. Guillaume, dit *le Conquérant.*



LA MORT
DU COLONEL MUIRON[1],

TUÉ A LA BATAILLE D'ARCOLE.

1799.

Arcole! en tes vallons fameux par nos guerriers
Les larmes du vainqueur ont mouillé ses lauriers.
Tu vis de cent héros moissonner la vaillance,
Qu'à l'Italie encor redemande la France.
Là, plus d'un grand destin en naissant immolé,
Plus d'un nom que la gloire eût un jour révélé,
Expira dans l'oubli sous la tombe jalouse;
Mais du jeune Muiron, mais de sa tendre épouse,
Ma lyre veut du moins consacrer les malheurs;
Et l'avenir ému leur donnera des pleurs.

Dans le camp des Français, leurs jeunes destinées
Au milieu des périls s'écoulaient fortunées;
Un fils, depuis six mois, souriait à leurs vœux;
Et du premier amour ils s'aimaient tous les deux.
La veille du combat, loin du fracas des armes,

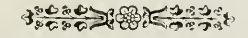
---

1. Muiron était colonel d'artillerie.

L'hymen au front voilé leur prodiguait ses charmes;
Dans ces momens d'ivresse il semblait que le dieu
Leur dît secrètement : C'est le dernier adieu.
Au signal du clairon, Muiron cherche la gloire;
Il part, combat et meurt. On chanta la victoire.
Son épouse accourait; les guerriers, l'œil baissé,
L'accueillaient en passant d'un silence glacé.
Vers les bords de l'Adige, en tremblant elle arrive;
Elle appelle, elle voit sur la sanglante rive
Muiron, les yeux couverts des ombres du trépas,
Et pour la recevoir ouvrant encor les bras.
Elle ne parle point, mais chancelle, soupire;
Sur l'époux bien-aimé lentement elle expire.
Ce jour qu'il ne voit plus importune ses yeux;
Et d'un dernier regard elle accuse les cieux.
Sans parens, sans appui, sans lait, sans nourriture,
L'enfant restait: la mort, outrageant la nature,
Sur la tendre victime étendit son courroux.
L'epouse, dans la tombe, avait suivi l'époux;
L'enfant ne suça point le lait de l'étrangère:
Dans la tombe, à son tour, l'enfant suivit la mère.

Ainsi, quand le Belier vient reverdir les champs,
En un bosquet paré de filles du printemps,
Belles l'une par l'autre, on voit s'unir deux roses,
Sur une même tige, un même jour écloses.
Entre elles deux jaillit le timide bouton,

D'une amour mutuelle aimable rejeton.
La grêle à coups pressés abat les fleurs naissantes;
Et, s'unissant encor, les roses languissantes
Inclinent tristement leur front pâle et flétri;
Près d'elles tombe et meurt le rejeton chéri,
Que du plus doux zéphyr un souffle fit éclore,
Mais qu'un de ses baisers n'entr'ouvrait pas encore.



VARIANTES

DE L'ÉLÉGIE :

LA MORT DU COLONEL MUIRON.

Cette pièce de vers, épisode d'un poème sur la guerre d'Italie, fut insérée dans la *Décade philosophique* du 30 ventôse an VII. Elle commençait ainsi :

Plus d'un nom que la gloire eût un jour révélé,
Plus d'un destin futur, en naissant immolé,
Expire enseveli sous la tombe jalouse, etc.

Page 191, vers 6.
Au lieu de ce vers

Que du plus doux zéphyr un souffle fit éclore.

il y avait,

Qu'un souffle du zéphyr le matin fit éclore.

LE CIMETIÈRE
DE CAMPAGNE.

ÉLÉGIE ANGLAISE DE GRAY,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS.

1805.

PRÉFACE.

Il existe déja dans la langue française plusieurs traductions en vers de cette élégie célèbre; mais celles qui ont été publiées semblent plutôt des paraphrases que des traductions. Nous avons de plus quelques morceaux de poésie dont elle a évidemment donné l'idée; il en est même qui, sans égaler l'ouvrage du poète anglais pour la plénitude des pensées et l'énergique précision du style, sont du moins fort remarquables par l'élégance et l'harmonie.

En donnant au public cette version nouvelle, composée il y a plusieurs années, je fais imprimer les vers anglais à côté des vers français. On pourra voir d'un coup d'œil ce que j'ai cru de-

voir supprimer, changer, ajouter; on jugera si j'ai su garder un juste milieu entre une imitation infidèle et une traduction servile. J'ai craint pour l'élégie entière la monotonie des stances; j'ai conservé seulement dans l'épitaphe ces formes de poésie qui m'ont paru lui convenir. J'ai travaillé cette pièce avec soin; mais, en quelque genre que ce soit, je n'ai jamais donné mes écrits que comme des essais susceptibles d'un perfectionnement graduel. Je serai disposé dans tous les tems à mettre à profit l'opinion des connaisseurs, et même ce que pourront offrir de judicieux les critiques amères des censeurs de profession.

Voltaire, à son retour de Londres, où l'avaient contraint à se réfugier les premières persécutions qu'il eût essuyées en France, fit connaître à sa patrie la philosophie et la littérature des Anglais. Il puisa dans leurs poètes des beautés fortes, qu'il sut encore embellir. Durant les dernières années de ce grand homme, aujourd'hui si ridiculement harcelé, M. Ducis a mérité des succès mémorables, en transportant sur la scène française les créations vigoureuses du poète tragique de l'Angleterre. Plus récemment, dans la traduction du *Paradis perdu*[1], ouvrage tantôt sublime et tantôt

---

1. Voyez, au tome III des *Œuvres posthumes*, le *Tableau de la littérature*, chap. VII, p. 264.

bizarre d'un génie non moins étonnant que Shakespeare, on a souvent retrouvé tout le talent de M. Delille; on le cherchait dans l'*Homme des champs* et dans le poëme de la *Pitié*[1].

Le même M. Delille a traduit autrefois, avec beaucoup de bonheur, la belle *Épître* de Pope au docteur Arbuthnot. Un autre chef-d'œuvre de Pope, l'héroïde d'*Héloïse*, avait déja fondé la réputation de M. Colardeau. M. Boisjolin mérite d'être cité après ces talens célèbres; et sa traduction de la *Forêt de Windsor*[2] est un des morceaux les plus purs qui aient paru depuis long-tems.

Quand il devient difficile d'oser penser soi-même, on peut encore traduire. Indépendamment de l'*élégie* de Gray, le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre, au moins dans les langues modernes, quelques autres pièces de ce poète sont dignes d'une version élégante et soignée: par exemple, son *Hymne à l'Adversité*; ses deux *Odes* pindariques, l'une sur les *progrès de la poésie*, l'autre intitulée *le Barde;* mais plus encore, à mon avis, son *Ode* charmante sur le *collége d'Éton*. L'*Ode* plus fameuse que Dryden a composée sur *la Musique*, l'*Emma* de Prior,

---

1. Voyez, au tome III des *OEuvres posthumes*, le *Tableau de la littérature*, chap. VIII, p. 272.

2. Voyez *ibid.*, chap. IX, p. 292.

l'*Hermite* de Parnell, l'*Épître* d'Addison sur l'*Italie*, une douzaine de fables de Gay, deux petits poëmes de Goldsmith: le *Voyageur* et le *Village abandonné*, mériteraient aussi d'exercer parmi nous des versificateurs habiles. Les littératures ne sont jamais en guerre. Il peut exister des querelles politiques entre les divers gouvernemens; le vœu philantropique de Sully, de l'abbé de Saint-Pierre et de J.-J. Rousseau, peut n'être encore que le rêve des hommes de bien; mais il existe pour le génie un traité de paix perpétuelle, qui doit être religieusement observé.



LE CIMETIÈRE
DE CAMPAGNE.

THE COUNTRY

CHURCH-YARD.

ELEGY.

THE Curfew tolls the knell of parting day,
The lowing herd winds slowly o'er the lea,
The ploughman homeward plods his weary way,
And leaves the world to darkness and to me.

Now fades the glimmering landscape on the sight,
And all the air a solemn stillness holds,
Save where the beetle wheels his droning flight,
And drowsy tinklings lull the distant folds.

Save that, from yonder ivy-mantled tower,
The moping owl does to the moon complain
Of such as, wandering near her secret bower,
Molest her ancient solitary reign.

Beneath those rugged elms, that yew-tree's shade,
Where heaves the turf in many a mouldering heap,
Each in his narrow cell for ever laid,
The rude forefathers of the hamlet sleep.

LE CIMETIÈRE
DE CAMPAGNE.
ÉLÉGIE.

Le jour fuit; de l'airain les lugubres accens
Rappellent au bercail les troupeaux mugissans;
Le laboureur lassé regagne sa chaumière;
Du soleil expirant la tremblante lumière
Délaisse par degrés les monts silencieux;
Un calme solennel enveloppe les cieux;
Et sur un vieux donjon, que le lierre environne,
Les sinistres oiseaux, par un cri monotone,
Grondent le voyageur, dans sa route égaré,
Qui vient troubler l'empire à la nuit consacré.

Près de ces ifs noueux dont la verdure sombre
Sur les champs attristés répand le deuil et l'ombre,
Sous ces frêles gazons, parure du tombeau,
Dorment les villageois, ancêtres du hameau.

The breezy call of incense-breathing morn,
The swallow twittering from the straw-built shed,
The cock's shrill clarion, or the echoing horn,
No more shall rouse them from their lowly bed.

For them no more the blazing hearth shall burn,
Or busy housewife ply her evening care:
No children run to lisp their sire's return,
Or climb his knees the envied kiss to share.

Oft did the harvest to their sickle yield,
Their harrow oft the stubborn glebe has broke:
How jocund did they drive their team afield!
How bow'd the woods beneath their sturdy stroke!

Let not ambition mock their useful toil,
Their homely joys, and destiny obscure;
Nor grandeur hear with a disdainful smile
The short and simple annals of the poor.

The boast of heraldry, the pomp of power,
And all that beauty, all that wealth e'er gave,
Await alike the', inevitable hour,
The paths of glory lead but to the grave.

Nor you, ye Proud, impute to these the fault,
If Memory o'er their tomb no trophies raise,
Where through the long-drawn aisle and fretted vault
The pealing anthem swells the notes of praise.

Rien ne peut les troubler dans leur couche dernière:
Ni le clairon du coq annonçant la lumière;
Ni du cor matinal l'appel accoutumé;
Ni la voix du printems au souffle parfumé.
Des enfans, réunis dans les bras de leur mère,
Ne partageront plus sur les genoux d'un père
Le baiser du retour, objet de leur désir;
Et le soir, au banquet, la coupe du plaisir
N'ira plus à la ronde égayer la famille.

Que de fois la moisson fatigua leur faucille!
Que de sillons traça leur soc laborieux!
Comme au sein des travaux leurs chants étaient joyeux,
Quand la forêt tombait sous les lourdes cognées!
Que leurs tombes du moins ne soient pas dédaignées;
Que l'heureux fils du sort, déposant sa grandeur,
Des simples villageois respecte la candeur;
Que le sourire altier sur ses lèvres expire.
Biens, dignités, crédit, beauté, valeur, empire :
Tout vient dans le lieu sombre abymer son orgueil.
O gloire! ton sentier ne conduit qu'au cercueil!

Ils n'obtinrent jamais, sous les voûtes sacrées,
Des éloges menteurs, des larmes figurées;
Les ministres du Ciel ne leur vendirent pas
Le faste du néant, les hymnes du trépas;

Can storied urn, or animated bust,
Back to its mansion call the fleeting breath?
Can Honour's voice provoke the silent dust,
Or Flattery soothe the dull cold ear of Death?

Perhaps in this neglected spot is laid
Some heart once pregnant with celestial fire;
Hands, that the rod of empire might have sway'd,
Or waked to ecstasy the living lyre:

But Knowledge to their eyes her ample page
Rich with the spoils of Time did ne'er unroll;
Chill Penury repress'd their noble rage,
And froze the genial current of the soul.

Full many a gem of purest ray serene
The dark unfathom'd caves of ocean bear:
Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its sweetness on the desert air.

Some village Hampden, that, with dauntless breast,
The little tyrant of his fields withstood;
Some mute inglorious Milton here may rest,
Some Cromwell guiltless of his country's blood.

The' applause of list'ning senates to command,
The threats of pain and ruin to despise,
To scatter plenty o'er a smiling land,
And read their history in a nation's eyes.

Mais, perçant du tombeau l'éternelle retraite,
Des chants raniment-ils la poussière muette?
La flatterie impure, offrant de vains honneurs,
Fait-elle entendre aux morts ses accens suborneurs?

Des esprits enflammés d'un céleste délire,
Des mains dignes du sceptre, ou dignes de la lyre,
Languissent dans ce lieu par la mort habité.
Grands hommes inconnus! La froide pauvreté
Dans vos âmes glaça le torrent du génie;
Des dépouilles du tems la science enrichie
A vos yeux étonnés ne déroula jamais
Le livre où la nature imprima ses secrets;
Mais l'avare Océan recèle dans son onde
Des diamans, l'orgueil des mines de Golconde;
Des plus brillantes fleurs le calice entr'ouvert
Décore un précipice ou parfume un désert:
Là peut-être sommeille un Hampden de village [1],
Qui brava le tyran de son humble héritage;
Quelque Milton sans gloire; un Cromwel ignoré,
Qu'un pouvoir criminel n'a point déshonoré.

---

1. Jean Hampden, sous le règne de Charles Ier, refusa de payer l'impôt arbitraire du *ship-money*, alors perçu pour la construction des vaisseaux; refus qui lui attira de longues et cruelles persécutions. Il déploya, dans cette occasion, des vertus et un courage dont les anciens Romains se fussent honorés: son nom est, en Angleterre, l'objet de la plus haute vénération. Jean

Their lot forbade: nor circumscrib'd alone
Their growing virtues, but their crimes confin'd;
Forbade to wade through slaughter to a throne,
And shut the gates of mercy on mankind.

The struggling pangs of conscious Truth to hide,
To quench the blushes of ingenuous Shame,
Or heap the shrine of Luxury and Pride
With incense kindled at the Muse's flame.

Far from the madding crowd's ignoble strife,
Their sober wishes never learn'd to stray;
Along the cool, sequester'd vale of life
They kept the noiseless tenor of their way.

Yet e'en these bones from insult to protect,
Some frail memorial still erected nigh,
With uncouth rhymes and shapeless sculpture deck'd
Implores the passing tribute of a sigh.

Their name, their years, spelt by the 'unletter'd Muse
The place of fame and elegy supply:
And many a holy text around she strews,
That teach the rustic moralist to die.

For who, to dumb forgetfulness a prey,
This pleasing anxious being e'er resign'd,
Left the warm precincts of the cheerful day,
Nor cast one longing lingering look behind?

S'ils n'ont pas des destins affronté la menace,
Fait tonner au Sénat leur éloquente audace,
D'un hameau dévasté relevé les débris,
Et recueilli l'éloge en des yeux attendris,
Le sort, qui les priva de ces plaisirs sublimes,
Ainsi que les vertus borna pour eux les crimes:
On n'a point vu l'épée, ivre de sang humain,
Leur frayer jusqu'au trône un horrible chemin;
Ils n'ont pas étouffé dans leur âme flétrie
Et la pitié qui pleure, et le remords qui crie;
Jamais leur main servile aux coupables puissans
N'a des pudiques sœurs prostitué l'encens;
Et leurs modestes jours, ignorés de l'envie,
Coulèrent sans orage au vallon de la vie.

Quelques rimes sans art, d'incultes ornemens,
Recommandent aux yeux ces obscurs monumens;
Une pierre attestant le nom, le sexe et l'âge,
Une informe élégie, où le rustique sage
Par des textes sacrés nous enseigne à mourir,
Implorent du passant le tribut d'un soupir.
Et quelle âme intrépide, en quittant le rivage,
Peut au muet oubli résigner son courage?

Hampden fut tué, le 24 juin 1643, à Chalgrovefield, du comté d'Oxford, dans une bataille donnée contre les partisans de Charles Ier.

On some fond breast the parting soul relies,
Some pious drops the closing eye requires;
Ev'n from the tomb the voice of Nature cries,
Ev'n in our ashes live their wonted fires.

For thee, who, mindful of the' unhonour'd dead,
Dost in these lines their artless tale relate;
If chance, by lonely Contemplation led,
Some kindred spirit shall inquire thy fate:

Haply some hoary-headed swain may say,
« Oft have we seen him at the peep of dawn
« Brushing with hasty steps the dews away,
« To meet the sun upon the upland lawn.

« There, at the foot of yonder nodding beech,
« That wreathes its old fantastic roots so high,
« His listless length at noon-tide would he stretch,
« And pore upon the brook that babbles by.

« Hard by yon wood, now smiling as in scorn,
« Muttering his wayward fancies, he would rove;
« Now drooping, woeful-wan, like one forlorn,
« Or craz'd with care, or cross'd in hopeless love.

« One morn I miss'd him on the custom'd hill,
« Along the heath, and near his favourite tree;
« Another came; nor yet beside the rill,
« Nor up the lawn, nor at the wood was he;

Quel œil, apercevant le ténébreux séjour,
Ne jette un long regard vers l'enceinte du jour?
Nature, chez les morts ta voix se fait entendre;
Ta flamme dans la tombe anime notre cendre:
Aux portes du néant respirant l'avenir,
Nous voulons nous survivre en un doux souvenir.

« Et toi, qui, pour venger la probité sans gloire,
« Du pauvre dans tes vers chantas la simple histoire,
« Si, visitant ces lieux, domaine de la mort,
« Un cœur parent du tien veut apprendre ton sort,
« Sans doute un villageois, à la tète blanchie,
« Lui dira: Traversant la plaine rafraîchie,
« Souvent sur la colline il devançait le jour;
« Quand au sommet des cieux le midi de retour
« Dévorait les coteaux de sa brûlante haleine,
« Seul, et goûtant le frais à l'ombre d'un vieux chêne,
« Couché nonchalamment, les yeux fixés sur l'eau,
« Il aimait à rêver au doux bruit du ruisseau;
« Le soir, dans la forêt, loin des routes tracées,
« Il égarait ses pas et ses tristes pensées;
« Quelquefois, en quittant ces bois religieux,
« Des pleurs mal essuyés mouillaient encor ses yeux;
« Un jour, près d'un ruisseau, sur le mont solitaire,
« Sous l'arbre favori, le long de la bruyère,
« Je cherchai, mais en vain, la trace de ses pas;
« Je vins le jour suivant, je ne le trouvai pas;

« The next with dirges due in sad array
« Slow thro the church-way path we saw him borne:
« Approach and read (for thou canst read) the lay,
« Grav'd on the stone beneath yon aged thorn. »

THE EPITAPH.

Here rests his head upon the lap of Earth
A Youth, to Fortune and to Fame unknown:
Fair Science frown'd not on his humble birth,
And Melancholy mark'd him for her own.

Large was his bounty, and his soul sincere;
Heav'n did a recompence as largely send;
He gave to Misery (all he had) a tear,
He gain'd from Heav'd ('twas all he wish'd) a friend.

No farther seek his merits to disclose,
Or draw his frailties from their dread abode,
(There they alike in trembling hope repose,)
The bosom of his Father and his God.



« Le lendemain, vers l'heure où naissent les ténèbres,
« J'aperçus un cercueil et des flambeaux funèbres;
« A pas lents vers l'église on portait ses débris:
« Sa tombe est près de nous; regarde, approche, et lis: »

ÉPITAPHE.

Sous ce froid monument sont les jeunes reliques
D'un homme à la fortune, à la gloire inconnu;
La tristesse voilait ses traits mélancoliques;
Il eut peu de savoir, mais un cœur ingénu.

Les pauvres ont béni sa pieuse jeunesse,
Dont la bonté du ciel a daigné prendre soin;
Il sut donner des pleurs, son unique richesse;
Il obtint un ami, son unique besoin.

Ne mets point ses vertus, ses défauts en balance,
Homme! tu n'es plus juge en ce funèbre lieu.
Dans un espoir tremblant, il repose en silence
Entre les bras d'un père et sous la loi d'un Dieu.



LA RETRAITE.

ÉLÉGIE.

1809.

Un roi, je dirai plus, un sage,
Écrit que tout est vanité,
Tout, y compris la majesté,
Même l'amour, et c'est dommage.
Nombre de gens ont souhaité
D'éterniser dans la mémoire
Un nom d'âge en âge escorté
Par les fanfares de la gloire.
Ce rêve est sans doute fort beau;
Mais, lorsque de nos jours plus sombres
Pâlit et s'éteint le flambeau,
Le bruit qu'on fait sur un tombeau
Ne va point réjouir les ombres.
Heureux qui, du monde oublié,
Cultive sans inquiétude
Et les beaux-arts et l'amitié!
Heureux qui dans la solitude,

De la vérité seule épris,
Cherche en des livres favoris
Le plaisir, et non plus l'étude!
Dans la jeunesse, où l'avenir
Nous découvre une mer immense,
L'homme entend la voix du zéphir,
Et s'embarque avec l'espérance;
Mais bientòt l'imprudent nocher
Est froissé par un long orage;
Contre les pointes d'un rocher
Son vaisseau heurte et fait naufrage.
Lui-même il se sauve à la nage;
Il vient sécher ses vêtemens;
Les dieux reçoivent ses sermens
De ne plus quitter le rivage.
Vainement le zéphir trompeur
Lui renouvelle ses caresses:
Il fuit la mer et ses promesses;
Les fleuves même lui font peur.
Il n'ira pas au sein des villes,
Portant des yeux désenchantés,
Abjurer ses plaisirs tranquilles
Pour de bruyantes voluptés;
Moins passionné, plus sensible,
Il ne veut que l'ombre et le frais,
Que le silence des forêts,
Que le bruit d'un ruisseau paisible.
Là, quand de ses derniers rayons

Le soleil a rougi les monts,
Sous les saules de la prairie
Il voit les danses du hameau;
Les sons lointains du chalumeau
Bercent sa douce rêverie;
Et, comme l'onde du ruisseau,
Il regarde couler sa vie.



RÉPONSE A CHÉNIER,

CONTRE L'AMOUR DE LA RETRAITE;

PAR M. NÉPOMUCÈNE L. LEMERCIER.

1809.

LAISSE aux rimeurs vanter la solitude;
Moi, trop pensif, je la crains et la fuis:
Son calme ajoute à mon inquiétude;
Et la retraite irrite mes ennuis.
Vous qui toujours vous plaignez des vains bruits,
Vous qui toujours chantez l'ombre des nuits,
La paix des bois et des sombres réduits,
De votre muse est-ce vieille habitude?

Qui voit-on seuls? des amants dépités;
Des courtisans que la cour a quittés;
D'altiers pédans que le public repousse;
Des fats honteux de n'être plus cités,
Et dont l'orgueil, maudissant les cités,
Exhale aux champs l'humeur qui les courrouce
Contre des ris qui les ont attristés?
Souvent, hélas! les demeures lointaines
Sont les abris des disgrâces mondaines,

Ou le séjour de nos caducités.
Là, tel fâcheux, qui déplaît et qui s'aime,
Se targue au moins de jouir de soi-même.
Rien n'y dément ses sottes vanités:
Palès devient sa déité suprême,
Et le fait roi des lieux inhabités.
Là, tel ministre en un champêtre asile
Va s'exiler de peur qu'on ne l'exile,
Feignant d'avoir le goût des dignités
Moins qu'amour pur des simples voluptés.
Château lointain est un rempart utile,
D'où maint orgueil fait encor ses traités.

Que si pourtant un sage, un vrai poète,
Jurent tous deux qu'ils aiment la retraite,
Je les croirai: leur cœur en est épris.
De la nature, amour des grands esprits,
L'un est l'époux, et l'autre est l'interprète;
De ses faveurs ils connaissent le prix.

L'un sur le char du dieu de la lumière
Plane avec elle aux célestes lambris;
L'autre, plus libre en sa docte carrière,
Révèle mieux ses mystères surpris;
Mais sont-ils seuls? non, ils sont avec elle:
Nés pour l'entendre, et dignes de la voir,
Rendant chacun leur pensée immortelle,
Et d'elle-même empruntant ce pouvoir.

Mille importuns, s'ils quittaient leur manoir,
Leur rediraient ce que d'autres leur dirent;
Et, n'écoutant que ce qu'ils entendirent,
D'en rien apprendre ils ont perdu l'espoir.

Celui qui n'a ni talent, ni science,
Jouirait-il de leur recueillement?
Quel est le fruit de son isolement?
Le noir chagrin, s'il est homme, et s'il pense.
Oui, le concours de ses afflictions,
Dès qu'il médite, et l'assiége et le blesse;
Des temps passés la mémoire l'oppresse;
Et le futur noircit ses visions.

Des droits humains la puissance envahie;
Nos libertés qu'enchaînent les pervers;
Les factions consternant l'univers;
Les crimes rois, les vertus dans les fers;
L'hymen perfide, et l'amitié trahie;
La mort coupant nos liens les plus chers:
Tout l'abreuva de sentiments amers:
Il voit dans tout les néants de la vie.
Homme souffrant! ah! quitte les déserts,
Où la raison nous est trop trop ravie!

De Michel-Ange admire ce tableau :
Quelle Méduse enfanta son pinceau?
La solitude. Au fond d'épais ombrages,

Le deuil, tendant un nocturne rideau,
Cache à ses yeux le ciel, la terre et l'eau,
Et l'épouvante au seul bruit des feuillages.
Fils de la peur, monstres de son cerveau,
Mille griffons, lui soufflant leurs présages,
Multipliant leurs hideux assemblages,
Mordent ses flancs, serpentent à ses pieds,
Volent sur elle, et, groupant leurs images
En noirs essaims qu'emportent les orages,
Font tressaillir ses membres effrayés
Aux mouvemens de leurs bruyans passages.

Toi, malheureux! témoin de sa terreur,
Regarde la, pour guérir ta manie:
Cette leçon, que traça le génie,
T'apprend à fuir des rêves pleins d'horreur.
Crois-en l'esprit de ce peintre sublime:
L'homme est en soi pour l'homme un vaste abîme,
Que la raison ne doit pas trop sonder.
Sors de toi-même, et laisse-toi guider
Vers les plaisirs dont le charme t'anime.
En libre oiseau, respire, prends l'essor,
Gaîment voltige où l'instinct te réclame:
Il est un monde au-dedans de notre ame;
Au-dehors d'elle, il est un monde encor.
C'est celui-là qui nous nourrit sans cesse;
En l'habitant j'ai trompé ma tristesse.
Jette sur lui de curieux regards;

Et le miroir de ton intelligence
Réfléchira ses mobiles hasards.

Vois l'industrie y verser l'abondance;
Vois-y régner nos Poussins, nos Mansards;
Suis au barreau, suis aux bancs du théâtre
Un peuple entier des talens idolâtre;
Vois se former les jardins, les remparts,
Où brilleront les modes et les arts :
Ce monde-là, spectacle pour le sage,
Moins criminel, moins trompeur que volage,
Pourra t'offrir quelques amis constans,
Peut-être encor l'aspect d'un bon ménage.
C'en est assez : ses défauts sont du temps.
S'il n'est parfait, toi, l'es-tu davantage?
Pardonne-lui; prends part à ses plaisirs;
Et si, plus tard, gagnant ton ermitage,
Tu rentres seul rêver en tes loisirs,
Les doux pensers berceront ton vieil âge.

De mes chagrins soigneux de me guérir,
J'en use ainsi : le monde m'intéresse;
La langueur pèse à qui fuit son ivresse.
Je suis sa pente afin de moins souffrir;
Je m'y complais; j'y cherche une allégresse
Dont l'erreur flatte et ravisse mes sens.
Les chants, les ris, les mots divertissans,
Un chien qui jappe, un cercle qui babille,

Le jeu coquet des belles, et les tours
De ces enfans que l'on appelle amours,
Un roi qui passe, un charlatan qui brille,
Je m'en amuse; oui, la moindre vétille,
Les vains tréteaux, la gloire et les tambours:
Tout me distrait; et, ma mélancolie
De cent jouets empruntant le secours,
Pour mon repos je m'évite, et m'oublie.

Combats, Chénier, dans la foule où je cours,
Les souvenirs dont l'ame est assaillie;
C'est un tourment de méditer toujours;
Pour vivre en paix, vivre seul est folie.



CONTES.

CONTES.

LE MAITRE ITALIEN.

NOUVELLE.

1802.

Aux environs des mers de Germanie,
Tout près de l'Elbe, et non loin de Hambourg,
Se trouve un lieu qu'on nomme Lunébourg,
Cité fameuse, et berceau du génie.
C'était le tems où nos preux chevaliers
Couraient cherchant des murs hospitaliers
Loin de la France et loin de leur famille,
Depuis le jour, à jamais détesté,
Qui détruisit la saine liberté,
En renversant les murs de la Bastille.
Comme il faut vivre, aucuns étaient lecteurs,
Instituteurs, auteurs, prédicateurs;
Aucuns montraient le chant à quelque belle,
Aucuns la danse, aucuns Polichinelle.

M'est-il permis, entre tant de héros,
D'en choisir un, dont je dirai deux mots?

Nérac était le lieu de sa naissance;
Il avait nom le vicomte de Crac,
Homme à son gré de très-haute importance,
Cousin-germain des barons d'Albicrac;
Sot, paresseux, ignorant comme un moine,
Ne sachant rien que le patois gascon,
Ne possédant de trésor que son nom;
Mais l'impudence était son patrimoine.
Dans l'Allemagne il apprit en chemin,
Grâce au besoin, ce grand maître de langue,
Quelques lambeaux du langage germain.
Lui-même un jour se fit telle harangue
En son patois: « Eh donc! que deviens-tu?
« Sujet loyal, banni par ta vertu,
« Mourant de faim, tu vis dans l'espérance!
« Ne dois-tu pas un Dunois à la France?
« Il faut songer à conserver Dunois.
« Si tu voulais enseigner ton patois?
« L'enseigner, bon; la grande peine à prendre
« Est de trouver gens qui veuillent l'apprendre.
« Pour en sentir les charmantes douceurs,
« Ces Allemands sont trop peu connaisseurs;
« Mais l'Italie en ces lieux intéresse;
« Car les Français, enragés roturiers,
« Dans ce pays font la guerre en courriers,
« Et des Germains vont battant la noblesse.
« De l'Italie on parle tout le jour:
« C'est Mondovi, c'est Dégo, c'est Plaisance,

« Lodi, Turin, Gênes, Milan, Florence,
« Rome!... et Nérac n'a jamais eu son tour.
« Tous ces barons, dans la ville ébahie,
« Voudraient savoir la langue d'Italie.
« De ce jargon tu n'entends pas un mot;
« Mais eux non plus; et tu n'es pas un sot.
« On va cherchant la langue originelle,
« La langue mère, unique, universelle;
« Plusieurs savans sont pour le bas-breton;
« Non, cadédis, c'est le patois gascon.
« Puisqu'il le faut, qu'il déroge, et devienne
« Pour un moment la langue italienne.
« En te berçant, ta nourrice t'apprit
« Le gascon pur; eh donc! l'affaire est bonne:
« Tu fonderas une cité gasconne.
« Que c'est pourtant d'avoir un grand esprit! »

Dès le soir même, affiches dans la ville.
A LA NOBLESSE. *Un seigneur milanais,*
Forcé de fuir les jacobins français,
Et dans ces murs fixant son domicile,
Veut enseigner langage qu'il sait bien:
Il a pour ce méthodes singulières;
En quatre mois, écoliers, écolières
Autant que lui sauront l'italien.

Notre héros tourne toutes les têtes:
On se l'arrache aux soupers, dans les fêtes;

C'est une vogue, un bruit, un engoûment,
Une folie, une fureur si grande
Qu'au bout d'un an cette ville allemande
Plus ne savait un seul mot d'allemand.
Chacun de rire aux folles incartades
Que prodiguait le comique héros;
Lui-même aussi publiait ses boutades,
Lettres, billets, chansons, menus propos,
Discours pieux, virulens, emphatiques,
Assaisonnés d'injures scolastiques;
Partout l'injure est style de dévots.
Plus, écrivit certain cours de lycée:
Douze in-quarto resserraient sa pensée;
Grands écrivains sont avares de mots.
Il régentait la bonne compagnie
En toute chose; il enseignait surtout
L'art d'acquérir esprit, talent et goût,
Et des secrets pour avoir du génie.
Voire on prétend qu'aimant fort les secrets
Mainte beauté, qui n'en fit rien connaître,
Prenait encor d'autres leçons du maître;
Tant le mérite a de puissans attraits!

Quand de la sorte on fêtait le grand homme,
Près de ces lieux certain banquier de Rome
Vint à descendre; il quittait ses foyers,
Craignant de Paul la royale folie.
Couvert du sang des Sarmates altiers,

Le Moscovite aux vallons d'Italie
Portait le fer, la flamme, le trépas.
Son général, monsieur saint Nicolas,
S'était adjoint Suwarow, grand apôtre,
Tueur de gens, et saint tout comme un autre;
Lequel, suivi de ces nombreux guerriers,
Vainquit d'abord nos débris héroïques;
Mais qui, depuis, dans les champs helvétiques,
Par Masséna vit flétrir ses lauriers.
Or, noterez que dans ces tems critiques,
Où le pouvoir luttait contre les droits,
Si des sujets fuyaient les Républiques,
Des citoyens émigraient loin des rois.
Le voyageur détestait ces pontifes,
Tyrans cagots, plus rois que les Césars;
Il méprisait leurs dogmes apocriphes;
Lettré d'ailleurs, et grand ami des arts,
Fier ennemi du pouvoir arbitraire,
Toujours fidèle et cher à son parti,
Estimé, craint dans le parti contraire:
On l'appelait signor Aliberti.

Pour lui, bon Dieu, quelle route importune!
Hambourg l'appelle, à son regret cuisant;
Triste climat, séjour peu séduisant,
Mais le dépôt de toute sa fortune.
Il cheminait, le cœur sombre et dolent,
L'esprit rêveur, et souvent l'œil humide;

Lisant, chantant, ou les plaintes d'Armide,
Ou les fureurs du paladin Roland.
De son pays regrettant les merveilles,
Les lourds châteaux des lourds barons germains
Ne brillaient pas devant ses yeux romains;
Et l'allemand charmait peu ses oreilles.
Dans un village en passant arrêté,
Le voyageur allait dîner; son hôte,
Joignant babil à curiosité,
Par le valet avait appris, sans faute,
D'Aliberti le nom, l'état, le bien
Et le pays. « Monsieur, soyez tranquille,
« Dit le Germain : nous avons une ville
« Qui ne sait plus parler qu'italien.
« — De ces côtés? — Sur la route, à sept mille.
« C'est Lunébourg. — Partons vite; un courrier.
« — Dînez d'abord. — Non, mais je vais payer.
« — Soit. — Un courrier! des chevaux! ma voiture!
« Je n'ai plus faim : j'attendrai jusqu'au soir. »
Pendant la route, il semblait que l'espoir
Eût à ses yeux embelli la nature,
Au point qu'il fit l'éloge d'un coteau;
Fermant les yeux, lorsque par aventure
Il se trouvait près de quelque château.

« Rome, Florence, et Venise, et Ferrare,
S'écriait-il, « la gloire en est à vous!
« Les astres purs qui brillèrent pour nous

« Ont enfin lui sur ce climat barbare.
« Gloire immortelle à nos chantres heureux!
« Alighiéri, leur père et leur modèle;
« Amant de Laure, et chantre digne d'elle,
« Vraiment poète et vraiment amoureux;
« Grand Torquato, l'émule de Virgile;
« Ludovico, plus riche, plus habile,
« Plus grand peut-être, et dont l'art enchanteur
« Sait réunir la grâce et la vigueur,
« La raison saine et l'aimable délire;
« Rivaux d'Horace, et maîtres de la lyre,
« Chiabréra, Filicaia, Testi;
« Noble Guidi, dont les strophes divines
« Depuis cent ans charment nos sept collines;
« Fier Varano, brillant Algarotti;
« Et toi! l'honneur de nos tendres musettes,
« Charmant Rolli, qui de tes chansonnettes
« Fis retentir les échos de Windsor;
« Et vous! qu'aima la muse au sceptre d'or,
« Touchant Maffei, élégant Métastase;
« Sur les hauteurs des deux sommets sacrés,
« Buvez l'encens, partagez mon extase,
« Unis aux Dieux qui vous ont inspirés!
« Au bout du monde on peut encore entendre
« Votre langage harmonieux et tendre!
« J'avais besoin d'un plaisir aussi grand :
« Je suis à jeun, bien las et bien souffrant.
« Ne plus vous voir, ô chef-d'œuvres antiques!

« Ne rencontrer que des cités gothiques!
« Que Botzembourg! Lunébourg! Rotembourg!
« Et tout cela pour aller à Hambourg!
« Mais Lunébourg mérite au moins sa grâce :
« C'est un nom sec; il n'est point dans le Tasse;
« Le conserver serait un grand défaut:
« Lunopoli, c'est le nom qu'il lui faut.

Il arrivait, comme à la promenade
Tous les oisifs couraient se réunir;
Gens du beau monde ont vu de loin venir
Le postillon, chargé d'une ambassade.
On cherche, on trouve assez mal-aisément
Vieux érudit qui savait l'allemand.
Plein du renom d'une cité polie,
Dit l'interpète, et brûlant de la voir,
Un habitant de la belle Italie
Arrive exprès pour remplir un devoir.
Chacun s'écrie : Italien! qu'il vienne.
Vive, sandis, la langue italienne!
Le cher vicomte, en un si mauvais pas,
Écoute, approuve, et ne se trouble pas:
Il est sans peur, s'il n'est pas sans reproche.
Aliberti modestement s'approche,
Fait compliment au bon peuple Germain.
C'était partout des voyelles sonnantes,
Des mots choisis, des phrases élégantes,
Du pur toscan que parlait un Romain.

Des auditeurs l'étonnement extrême,
Quand il eut dit, l'étonnait fort lui-même :
Sans lui répondre, ils examinaient tous
Ses grands yeux noirs, sa noire chevelure,
Son nez romain, sa taille, son allure;
Puis se disaient : Qu'est-ce? l'entendez-vous?
Quel monotone et singulier langage!
Italien? Comment! cet homme-ci?
On s'est trompé. Què vient-il faire ici?
Son idiome est celui d'un sauvage.
Bientôt le bruit, d'abord faible et confus,
Gagne, s'étend, s'accroît de plus en plus.
Le maître parle, et soudain grand silence:
« Cet étranger n'a pas le regard bon;
« Vous le prenez pour un sauvage? Non,
« Non; c'est plutôt un jacobin, je pense :
« Il est venu par la route de France;
« Et je crois bien qu'il a parlé gascon. »
Gascon! La foudre, en perçant les nuées,
La foudre même eût fait moins de fracas:
Figurez-vous les cris, les brouhahas,
Les quolibets, les ris à grands éclats;
Sifflets aigus, effrayantes huées :
On se croyait aux pièces de Nisas.
Gascon, sandis! gascon! le misérable!
Fuis, jacobin, carmagnole exécrable;
Eh! cadédis; nous crois-tu des Gascons?
Vieillards, enfans, baronnets et barons.

Tout s'en mêlait, voire aussi les baronnes.
Au long assaut des injures gasconnes
Avec pitié le Romain répliqua :
Oh! che bruti! che razza tedesca!

Vite arrivé, parti plus vite encore,
Aliberti plaignait ces pauvres gens;
Il s'écriait : quels pays indigens!
Ils ont des fous et n'ont pas d'ellébore.
A Lunebourg le vicomte enchanté
Reste vainqueur et toujours plus fêté;
Mais en Gascogne il avait lu l'histoire :
Que de héros, flattés par la victoire,
Furent vaincus dans un dernier combat!
Quand ma planète est dans tout son éclat,
Craignons, dit-il, une éclipse importune;
Il ne faut point fatiguer sa fortune.
D'un sort plus beau mes yeux sont éblouis :
D'être Dunois j'ai la noble espérance;
On a r'ouvert les portes de la France;
Dunois peut donc rentrer dans son pays.

Il va partir, et la ville est troublée.
Nombreux concours. Le héros, en grand deuil,
Se présentant à l'auguste assemblée,
L'œil attristé, mais plein d'un noble orgueil,
Dit, sur le ton d'une oraison funèbre :
« Écoutez-moi, mes hôtes, mes patrons,

« Mes bienfaiteurs, baronnes et barons,
« Dignes soutiens d'une cité célèbre.
« J'aurais dû vivre et mourir parmi vous;
« Je le voulais; mais le destin jaloux
« Veut le contraire; et ce destin l'emporte.
« Longtemps banni, nouveau Coriolan,
« Je dois me rendre aux désirs de Milan :
« On a besoin d'une tête un peu forte,
« D'un homme grave, et point aventurier,
« Monsieur Melzi [1] me dépêche un courrier.
« C'est en pleurant que je vous abandonne;
« De mon pays vous connaissez les torts :
« Il fut ingrat; mais il a des remords;
« Coriolan pardonna, je pardonne.

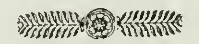
Un cri s'élève : « Éternelles douleurs!
Voyez les yeux des baronnes en pleurs;
Pour vous, cruel, ces yeux n'ont plus de charmes!
Vous nous quittez! » — « Ah! cachez-moi vos larmes;
« Il faut remplir un austère devoir.
« Vous n'avez plus besoin de mon savoir;
« Même à Florence il n'est point d'homme habile
« Qui se flattât de montrer dans la ville
« L'italien tel qu'on le parle ici.
« Vous l'enseigner serait vous faire injure :

---

1. Melzi (Louis), chevalier de Malte, aussi célèbre dans les armes que par ses talens littéraires, naquit à Milan.

« Vous savez tous ma langue, Dieu merci!
« Comme moi-même; et du moins, je le jure,
« L'italien jamais vous n'oublîrez.
A son serment tous les sermens s'unissent.
On en fait trop; ceux-là seront sacrés.
A son grand cœur tous les cœurs applaudissent;
Avec respect la foule suit ses pas;
On l'accompagne aux portes, sur la route;
Il rit, on pleure; il se tait, l'on écoute;
Un dernier mot s'échappe... « Adiousias. »
Il dit, s'éloigne, et regarde, et soupire;
Et ce héros, rêvant d'autres succès,
En attendant qu'il redonne un empire,
Vient à Paris enseigner le français.

Mais, loin de lui, sa gloire n'est absente
A Lunébourg, ville reconnaissante:
Des beaux esprits il y fait l'entretien;
D'une statue il y reçoit l'hommage;
Et dans la place, aux pieds de cette image,
On lit trois mots : Au maître italien.
Là, chaque soir une cité ravie
Vient admirer le vicomte de Crac,
Et parle encore, en dépit de l'envie,
L'italien... que l'on parle à Nérac.



NOTES

SUR LA NOUVELLE : LE MAITRE ITALIEN.

Page 221, vers 8 et suivans.

Depuis le jour, à jamais détesté,
Qui détruisit la saine liberté,
En renversant les murs de la Bastille.

Il ne s'agit point ici, comme on voit, des hommes qui, après avoir rendu de véritables services à la liberté dans l'assemblée constituante ou ailleurs, ont quitté la France aux époques les plus orageuses de la révolution. Mon héros est irréprochable : il est parti le quatorze juillet, si ce n'est la veille.

Page 225, vers 8 et 9.

Mais qui, depuis, dans les champs helvétiques,
Par Masséna vit flétrir ses lauriers.

L'Europe connaît l'admirable campagne d'Helvétie : le plus beau titre de gloire du général Masséna. Tout le monde sait qu'elle rétablit, à la fin de l'an six, les affaires et la splendeur de la république française.

Page 226, vers 27 et suivans.

Les astres purs qui brillèrent pour nous
Ont enfin lui sur ce climat barbare.
Gloire immortelle à nos chantres heureux!

Ce passage a besoin de quelques éclaircissemens. Le voyageur parle avec enthousiasme de sa patrie, selon la coutume des Italiens, et surtout des Romains. Cet enthousiasme est assurément bien fondé: aucun peuple en Europe n'a le droit d'oublier sans ingratitude que l'Italie lui enseigna les sciences, la littérature et les arts; que, même avant la découverte de l'imprimerie et la chute de l'empire d'Orient, véritable époque de la renaissance des lettres, les Italiens, durant deux siècles, parlaient une langue harmonieuse et déja honorée par des chefs-d'œuvre, quand toutes les autres nations modernes ne connaissaient que des jargons barbares.

C'est l'Italie qui a donné à l'histoire un Guichardin; à la politique, un Machiavel; aux sciences, Christophe Colomb, Galilée, Toricelli, Viviani, Cassini, Guglielmini, Maraldi, Rédi, Malpigi, Morgagni, Spalanzani, Fontana, Volta; aux arts du dessin, Michel-Ange, Raphaël, Bramante, Jules Romain, Corrège, Titien, Palladio, Paul Véronèse, les trois Carache, Guerchin, le Guide, le Dominiquin, Canova; à l'art musical, David Riccio, Corelli, Lulli, Palestrina, Pergolèse, Leo, Vinci, Duranté, Galuppi, Téradéglias, Jomelli, Maio, Piccini, Traetta, Sacchini, Sarti, Paësiello, Cimarosa.

La poésie italienne n'a pas eu moins d'éclat. Dante Alighieri la fonda dès la fin du treizième siècle, ainsi que la langue toscane. Pétrarque, amant et chantre de Laure, se rendit célèbre après lui, surtout par de nombreux sonnets, entre lesquels on en trouve d'admirables. Torquato Tasso et Ludovico Ariosto sont trop fameux pour qu'il faille rien ajouter dans cette note aux éloges très-légitimes que mon Romain

leur prodigue. Les poètes lyriques italiens sont presque ignorés en France; ils sont dignes toutefois de la haute réputation dont ils jouissent dans leur patrie. Les belles odes de Chiabrera et de Testi ne le cèdent en rien aux plus belles de Malherbe et de J. B. Rousseau. Filicaia mérite les mêmes louanges. L'ode qu'il a composée sur la délivrance de Vienne par Sobieski est aussi remarquable que son beau sonnet sur l'Italie. Celle de Guidi, ayant pour titre *la Fortune*, le place au niveau de ces grands poètes. Varano n'a pas déployé moins d'enthousiasme en imitant quelques morceaux des livres juifs; livres qui ne sont point sacrés, même dans le sens des cantiques de Pompignan, mais qui sont des monumens immortels d'une poésie sublime. Des expressions ingénieuses et brillantes distinguent les vers et la prose d'Algarotti. Rolli, qui séjourna long-tems à Londres, est estimé pour ses élégies, pour ses endécasyllabes, et surtout pour ses chansonnettes, genre aimable et poétique, qui n'est pas la chanson française, et dans lequel il s'est montré supérieur à Métastase lui-même. Scipion Maffei, auteur de la simple et touchante *Mérope*, fut, au milieu du dix-huitième siècle, le restaurateur de la tragédie antique en Italie. Métastase triompha d'une partie des entraves que lui imposait la musique. *Artaxerce* et la *Clémence de Titus*, au défaut près des amours épisodiques, sont de véritables et d'excellentes tragédies. L'*Olympiade*, *Didon*, *Thémistocle*, *Nitétis*, *Régulus*, *Achille à Scyros*, offrent des scènes d'une grande beauté. A ces poètes illustres on pourrait ajouter quelques autres : Alamanni, par exemple, le premier qui, chez les modernes, ait dignement chanté l'agriculture, et que l'on trouve oublié mal-à-propos dans la préface de l'*Homme des Champs;* Marchetti et Caro, estimables traducteurs de Lucrèce et de Virgile; Tassoni, versificateur un peu monotone, mais correct et sage, et que notre judicieux Despréaux a honoré de quelques louanges; Fortiguerra, qui, avec moins de sagesse que Tassoni, a plus de chaleur et d'imagination; Zéno, souvent tragique, et précur-

seur de Métastase; Frugoni, remarquable par sa fécondité et par l'élégante pureté de sa diction; Parini enfin, que l'Italie vient de perdre, et qui a produit un joli poëme sur les trois parties du jour.

Plusieurs soutiennent encore aujourd'hui la gloire de cette riche littérature poétique. On distingue daus ce nombre Césarotti, dès long-tems célèbre par ses belles traductions d'Homère, d'Ossian, et de deux chefs-d'œuvre tragiques de Voltaire: *Mahomet* et la *Mort de César;* Monti, dont les poëmes, les odes et les tragédies, offrent partout un excellent style; Casti, avantageusement connu par des nouvelles charmantes, illustré par le poëme des *Animaux parlans,* ouvrage qui, sous plus d'un rapport, fait honneur à l'Italie moderne, monument de poésie naturelle, de plaisanterie piquante, d'esprit philosophique et indépendant; Vittorio Alfiéri, cité en Europe pour la force de ses idées, pour la nerveuse précision de son style, et pour la sévère simplicité de ses compositions tragiques.

Je ne puis terminer cette longue note sans faire une observation importante, relative à Vittorio Alfiéri. Le C. Petitot, qui vient de donner une version française des tragédies de cet auteur, le félicite d'avoir abjuré ses principes républicains. D'abord le traducteur Petitot ne sait ni assez d'italien ni assez de français pour interpréter fidèlement un écrivain tel qu'Alfiéri; en second lieu, le traducteur Petitot est beaucoup trop étranger à toute idée politique pour concevoir nettement quel est le système républicain adopté par Alfiéri. J'ai un peu connu cet écrivain lorsqu'il était à Paris, il y a treize ou quatorze ans; depuis cette époque, il n'a pas publié une seule ligne qui ne soit conforme aux principes qu'il professait alors. C'est donc bien gratuitement que le tradncteur Petitot le loue d'une apostasie honteuse; il aurait dû réserver cet éloge pour de vieux littérateurs français qui l'ont beaucoup mieux mérité. Intérêt et sotte vanité: voilà tout le secret de leurs conversions miraculeuses. Du reste, il ne faut pas s'étonner si des hommes qui furent autrefois des hypocrites de philosophie sont au-

jourd'hui des hypocrites de religion : c'est toujours un bal masqué; ils n'ont fait que changer de domino.

Page 229, vers 19 et 20.

Sifflets aigus, effrayantes huées:
On se croyait aux pièces de Nisas.

Le C. Carion de Nisas est jusqu'ici le seul grand poète que Pézenas ait donné à la France. Il a fait représenter, il y a deux ans, une tragédie intitulée: *Montmorenci*. On y voit le cardinal de Richelieu, qui, tout occupé des affaires de l'Europe, commence par observer qu'il a fait une grande pluie la nuit dernière. Il déclare ensuite à la reine qu'il est amoureux d'elle; que son mari, Louis XIII, ayant déja trente et un ans, ne peut manquer de mourir bientôt, et qu'alors il voudra bien épouser la veuve du roi, lui cardinal, qui n'a pas encore quarante-huit ans. Cette déclaration raisonnable est écoutée avec un grand calme; et la reine, quoique de la maison d'Autriche, Castillane, fille de Philippe III, belle-fille de Henri IV, femme de Louis XIII, et depuis mère de Louis XIV, a la politesse de ne pas faire jeter le cardinal par les fenêtres. Dans une autre scène, la reine et la princesse de Condé, toutes deux en puissance de mari, se content leurs petites aventures : l'une avoue sans bégueulisme son amour pour le duc de Montmorenci ; l'autre répond avec naïveté qu'elle aimait beaucoup le feu roi Henri IV. Elles font toutes deux en faveur du duc une tentative auprès de Louis XIII. Le monarque, un peu embarrassé, prend le parti d'aller à la messe, pour implorer les lumières d'en-haut; mais il n'en est pas quitte à si bon marché. Le vieux duc d'Épernon ayant fait une battue dans les châteaux, dans les castels, dans les gentilhommières, arrive à la fin du cinquième acte. Il amène avec lui le ban et l'arrière-ban, les grands seigneurs, les hobereaux,

sans en excepter Cariou, le trisaïeul de l'auteur. Tous viennent demander la grâce du gouverneur de la province. D'Épernon n'a pas encore parlé durant la pièce; aussi s'en donne-t-il à cœur joie. Le roi ne trouve d'autre moyen de terminer ce long bavardage que d'accorder ce qu'on lui demande; sur quoi le cardinal de Richelieu survient. Il conte succinctement comme quoi, n'ayant rien à faire dans son après-dînée, il s'est amusé à faire couper la tête de Montmorenci, en attendant de nouveaux ordres. Le roi comprend fort bien que c'est tout comme s'il n'avait rien accordé; et la toile se baisse, au grand contentement des spectateurs. Le style est constamment de la force de cette belle composition : ce qui n'est pas une médiocre difficulté vaincue. Le public a sifflé outrageusement cette facétieuse tragédie; mais il a eu la patience méritoire de la siffler jusqu'à la fin.



LES MIRACLES.

CONTE.

1802.

LETTRE

DE M. L'ABBÉ MAUDUIT

A L'ÉDITEUR.

Bergerac, le premier juin, l'an de grâce 1802.

Vous habitez toujours la capitale, mon cher ami; veuillez y publier, je vous prie, un conte dévot que j'ai composé pour réjouir les fidèles, et convertir les philosophes. Nous n'avons pas un bon imprimeur à Bergerac; il s'en faut bien d'ailleurs qu'il y ait autant de philosophes qu'à Paris. J'avais quelque droit à m'exercer dans le genre des pieuses narrations: vous n'avez pas oublié que je descends en ligne directe de l'abbé de Choisy, célèbre par ses histoires édifiantes, et par l'habitude moins édifiante de s'habiller en femme. On

prétend que ce vêtement peu sacerdotal le brouilla avec les jésuites: calomnie pure, et calomnie maladroite. Les jésuites n'étaient pas dupes; ils se méfiaient des apparences, et ne jugeaient pas des hommes sur l'habit.

Cette prétendue brouillerie est si fausse que l'abbé de Choisy, sous-ambassadeur, fit un long voyage avec les jésuites, pour aller convertir le roi de Siam, au nom de Louis XIV. Il a écrit le journal de ce voyage. Il y rend justice, non-seulement au zèle ardent de M. Basset et de M. Vachet, missionnaires, mais encore à l'éloquence du P. Lecomte et à l'esprit du P. Gerbillon, tous les deux jésuites. Il pardonna même au P. Gerbillon de lui avoir gagné une partie d'échecs. Le roi de Siam ne se convertit pas; mais il chargea l'abbé de Choisy, qui repartait pour l'Europe, de faire ses complimens au pape et au cardinal de Bouillon. Malheureusement le cardinal de Bouillon, qui n'était pas disgracié à la cour de Siam, l'était alors à celle de Versailles; et le roi de Siam, qui n'en savait rien, jouait un tour cruel au sous-ambassadeur. Quelques jours avant de se rembarquer, l'abbé, ne sachant que faire à Siam, songea qu'ayant possédé toute sa vie de riches bénéfices il ne ferait peut-être pas mal de recevoir les ordres sacrés. Il avait alors quarante-deux ans. Il reçut les quatre mineurs le 7 décembre au

matin ; il se dépêcha de recevoir les trois majeurs, et n'eut pas plus tôt le bonheur d'être prêtre, qu'il voulut se donner le plaisir de dire la messe, et même de prêcher. Il prêcha donc en pleine mer, comme il eût prêché pour son ami l'abbé de Dangeau, en beau français académique, à la grande satisfaction des matelots, qui n'entendaient que le bas-breton.

Votre amitié voudra bien excuser tous ces détails : on aime à parler de ses ancêtres. Je n'ajoute qu'un mot sur l'abbé de Choisy. Ce fut avant, après, ou durant son voyage à Siam, qu'il écrivit ses histoires édifiantes. Il n'aurait tenu qu'à lui de les appeler contes ; car elles ne sont appuyées d'aucune autorité, d'aucun témoignage historique. Il n'en est pas ainsi du conte dévot que je vous envoie : j'aurais eu le droit de l'appeler histoire. Il est connu sous le nom des *Gabs* [1], vieux mot français qui veut dire gageures ; on le trouvera dans les aventures authentiques de Guérin de Montglave et de Galien le restauré. Bernard de la Monnaie, dans la troisième partie du *Ménagiana*, raconte ces miracles, en les gâtant un peu.

---

1. *Voyez* ce que Chénier dit au sujet du mot *Gabs* dans sa *Leçon sur les romans français, depuis le règne de Louis VII jusqu'au règne de François* Ier, tom. IV, Œuvres anciennes.

Au reste, les jurés éplucheurs, nommés censeurs royaux, malgré leur rigueur janséniste pour le *Ménagiana*, laissèrent passer l'anecdote. Il s'agissait de miracles aussi bien attestés que ceux du diacre Pâris. On n'a pas été plus sévère pour Tressan qui les a rapportés depuis dans les extraits de nos anciens romans. J'ai suivi le récit original, en l'ornant avec discrétion, sachant le respect qu'on doit aux textes sacrés.

Dans mon religieux préambule, j'ai fait commémoration de trois de nos patrons les plus signalés : M. l'abbé Geoffroi, François-Auguste de Châteaubriant, et madame de Genlis. Je n'ai point parlé de plusieurs autres: c'est peut-être un injuste oubli ; mais vous savez qu'on ne peut pas tout dire.

Pour M. l'abbé Geoffroi, je vous prie de lui recommander et l'auteur et l'ouvrage. Mais ne vous y trompez pas : s'il en dit du bien, je suis infailliblement sauvé dans l'autre monde, mais je suis perdu dans celui-ci. Qu'il déchire l'ouvrage et l'auteur, il rend mon succès infaillible; et, de cette manière, son avis est d'un grand poids. Ce que je vous écris est confidentiel; quant à moi, je ne partage pas sur ce point l'opinion générale. J'ai foi complète en ce digne homme : je lis tous les matins son feuilleton ; et tous les matins, après cette lecture, je dis avec le grand saint Augustin :

JE CROIS PARCE QUE CELA EST ABSURDE. Vous voyez que je me souviens des Pères de l'église. J'aime à voir avec quelles injures édifiantes, avec quelle sainte brutalité, l'intrépide Geoffroi combat chaque jour la damnée philosophie du dix-huitième siècle. Sans doute il est payé, comme cela est juste, en raison de l'absurdité. Il doit posséder une grande fortune: s'il n'est pas millionnaire, il est volé.

Dites à François-Auguste de Châteaubriant que, dans mes fonctions sacerdotales, je ne cesse de le recommander au GRAND CÉLIBATAIRE. Dieu est le mot de cette énigme. Si elle eût été proposée à Thèbes, Œdipe, au lieu d'épouser sa mère, aurait été mangé par le Sphinx. En général, la langue de Châteaubriant n'est qu'à lui; et même, en dépit de Condillac, il a créé une nouvelle logique. Elle sera long-tems nouvelle. J'ai lu avec transport, ou pour mieux dire, dans une continuelle extase, sa brochure en cinq volumes seulement, sur les *beautés poétiques du christianisme.* Je prépare moi-même deux petits in-folio sur les beautés musicales de notre sainte religion. Cette idée m'est venue lorsque j'ai entendu le *son tant regretté des cloches du pays.* A propos de cloches, il existe deux partis dans Bergerac. Ne vous effrayez pas: il s'agit d'une question fort innocente. La voici : Lequel fait le plus de bruit : le gros

bourdon de la cathédrale de Paris, ou le gros bourdon de la cathédrale de Rouen? Les gageures sont nombreuses et considérables. Je suis forcé de vous avouer ingénument que j'ai parié pour George-d'Amboise. Comme ancien marguillier de Saint-Pierre-aux-bœufs, dans la cité, vous êtes attaché à Notre-Dame de Paris et à son gros bourdon; je le sais, mon ami; mais je connais aussi votre esprit de justice, et je m'en rapporte entièrement à vous. Ne vous en fiez pas aux sonneurs des deux cathédrales : l'orgueil et l'ambition pourraient dicter leur avis; mais n'oubliez pas de consulter Camille Jordan. Sa paroisse est à Lyon; je le crois impartial, et plein d'érudition sur les cloches.

Remerciez cent fois, mille fois, madame de Genlis du dernier ouvrage qu'elle vient de publier. Elle appelle cela *la morale chrétienne.* Si M. Jourdain vient à dire encore : qu'est-ce qu'elle chante, cette morale? apprenez-lui qu'elle établit, d'une manière victorieuse, qu'il est bien plus agréable de séduire, tranchons le mot, d'avoir une dévote qu'une femme mondaine. J'ai choisi les plus beaux morceaux du chef-d'œuvre; j'en ai fait un sermon; je l'ai prêché. Il a été accueilli par la joie publique. J'avais pris pour texte : *Maria optimam partem elegit.* Marie a choisi la meilleure part : *Évangile selon saint Luc, cha-*

pitre X, verset 42. Modestie à part, l'effet du sermon ne peut se figurer : tout Bergerac le sait par cœur; les dévotes n'ont qu'à se bien tenir, leur vertu n'est pas en sûreté; mais réjouissez-vous: elles n'ont aucune crainte; elles n'ont jamais été si gaies. Elles appellent les persécutions, comme faisaient nos saints martyrs sous l'infâme Julien, qui ne persécutait pas, qui fut le modèle des vertus humaines, mais qui par cela même est infâme, chrétiennement parlant. Vous n'ignorez pas, mon ami, combien ce malheureux empereur fut corrompu par la philosophie du dix-huitième siècle.

Si la vigne du Seigneur fructifiait partout comme à Bergerac, je n'en serais pas réduit à m'écrier :

Les tems sont durs, et la foi périclite.

Depuis mon fameux sermon, nos pécheresses deviennent dévotes; nos jeunes impies se convertissent. Ils viennent tous me chercher à l'église; ils viennent me dire, l'un après l'autre : Mon père, madame de Genlis a raison. Je n'entends que cela.... où vous savez. Vive la morale chrétienne!

Pardon, mon cher ami, si j'abuse de votre complaisance; mais je vous prie instamment de m'envoyer un exemplaire de l'ouvrage posthume

où feu M. l'abbé Beurrier[1], prêtre eudiste, a si bien démontré les mystères par les miracles, les miracles par les mystères, l'existence d'une révélation par sa nécessité, et sa nécessité par son existence. On a toujours besoin de livres de cette force; et mes sermons s'en trouveront bien. Madame de Genlis me servira pour l'éloquence, l'abbé Geoffroi pour les injures, et l'abbé Beurrier pour le raisonnement. Abonnez-moi à la Gazette ecclésiastique, sitôt qu'elle reparaîtra. Tâchez aussi de me rendre quelque service. Vous connaissez mes petites affaires, et vous avez des amis. Je suis docile. J'ai fait tout ce qu'on a voulu; je ferai tout ce que l'on voudra. J'ai été prêtre, j'ai cessé de l'être, je le suis redevenu; je me suis marié, démarié; j'ai juré, abjuré, rejuré. Faut-il blasphémer? Qu'à cela ne tienne. Enfin, parlez pour moi. Je n'ai pas la conscience étroite. Je me sens capable d'être, tour à tour ou à la fois, catholique romain, catholique grec, unitaire, trinitaire, athanasien, arien, pélagien, sémi-pélagien, albigeois, hussite, luthérien, calviniste, anglican, presbytérien, anabaptiste, gomariste, arminien, socinien, janséniste, moliniste, molinosiste, quiétiste, et même déiste. Ne vous gênez pas : allez encore

---

1. Le *Traité des Sacremens*. On a encore de lui les *Analogies de l'Incarnation*.

plus loin. Je vous donne mes pleins pouvoirs, et, comme on dit, carte blanche, depuis la religion du grand inquisiteur saint Dominique jusqu'à celle de Spinosa inclusivement. Il y a des gens qui se glorifient d'avoir ce qu'ils appellent du caractère. Je crois plus convenable et plus sûr d'avoir un bon caractère. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.



LETTRE

DE M. L'ABBÉ MAUDUIT

A M. L'ABBÉ GEOFFROI.

Bergerac, le 24 juin, l'an de grâce 1802.

A QUOI pensez-vous, M. l'abbé? Je suis croyant tout comme vous, mais vous ne m'avez pas compris, et vous me faites sérieusement la guerre. Vous n'avez pas imité l'esprit et la grâce du léger Villeterque, dans le *Journal de Paris*. Cet ingénieux critique me trouve *bon homme;* il m'accorde une simplicité *bien simple;* il parle de certains personnages que je *vénère*, et prétend que ma *gaieté est morte née.* Je ne lui reprocherai pas d'être simple : autant vaudrait en accuser le marquis de Mascarille; mais on peut dédaigner la simplicité, quand on est plaisant, et quand on aime le beau français.

Pour vous, mon cher abbé, vous avez tort de prodiguer les accès d'une sainte colère, que le public ne partage pas. Il a pris la mauvaise habitude de rire à vos dépens; et soyez sûr que votre

indignation le fera rire davantage. Vous scandalisez les faibles, et vous prêtez le flanc aux nouvelles attaques des philosophes. Que parlez-vous de prodiges d'ivrognerie et de débauche? Pourquoi tant reprocher à Turpin le vin qu'il a bu? Passe encore si vous étiez sommelier du roi Hugon. Lisez la Bible : le patriarche Noé planta la vigne, et s'enivra; le patriarche Loth s'enivra : vous en savez les suites; le saint roi David s'enivra; le sage Salomon s'enivra; un jour de noces Jésus-Christ changea l'eau en vin; l'éloge du vin se trouve sans cesse dans les saintes Écritures; et vous-même, dans le feuilleton qui en est manifestement la suite, vous avez confessé, avec une douce ingénuité, que vous faisiez grand cas du bon vin. Pourquoi donc cette sévérité pour mon archevêque? En seriez-vous jaloux? Le seriez-vous aussi d'Olivier, qui vous paraît un libertin? Jacqueline et lui ne sont-ils pas mariés? Quel mal y a-t-il à se bien conduire la nuit de ses noces, surtout quand il s'agit tout à la fois de la conversion d'une femme chérie et de celle d'un grand empire? Par quelle malice, à quel propos, rappeler les cinquante exploits d'Hercule? Pourquoi tant rabaisser Olivier, et faire sentir l'immense supériorité des miracles du paganisme sur les miracles de la religion chrétienne? Seriez-vous païen? je ne vous dis pas : Seriez-vous phi-

losophe? l'insulte serait trop forte; et d'ailleurs vous avez fait vos preuves.

Mais quel est donc cet étrange malentendu? On publie un conte dévot; vous prenez le change: vous criez aux mauvaises mœurs, à l'impiété, à l'athéisme; tous les journalistes chrétiens sonnent l'alarme. Assurément vous ignorez beaucoup de choses, vous et vos religieux confrères; mais, sans vous citer des profanes tels que Bocace, l'Arioste, Fortiguerra, La Fontaine, Voltaire, faut-il donc vous apprendre que la reine de Navarre, sœur de François Ier, princesse très-pieuse, s'est permis des contes libres, où nous sommes un peu maltraités, nous autres gens d'église? Faut-il vous apprendre que Le Pogge, secrétaire d'un pape, n'a épargné, dans ses facéties licencieuses, ni les prêtres, ni les moines, ni les prélats, ni même les conciles. Prenez-vous le vieil auteur de Galien le restauré pour un philosophe du dix-huitième siècle? Soupçonnez-vous d'athéisme le bourguignon de La Monnoie? S'il a rapporté gaiement dans le *Ménagiana* les miracles des douze pairs de France, n'a-t-il pas chanté sérieusement les grandes choses faites par le roi Louis XIV, en faveur de la religion catholique? Son poëme n'a-t-il pas remporté le prix de l'académie française? Et pensez-vous que l'auteur d'un ouvrage aussi chré-

tien eût voulu dans un autre, suivant les expressions que vous empruntez de Boileau,

> Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux?

Vous citez Boileau, mon cher abbé! le croyez-vous un des nôtres! Pour Dieu! prenez-y garde: il était l'ami, le plus chaud partisan, l'admirateur des hérétiques condamnés par le pape Innocent X; il a chansonné notre père Escobar; il a médit des choses saintes; il s'est moqué des lutrins, des cloches, des crécelles, des chanoines, des chantres, des marguilliers et des porte-croix. Vous tonnez saintement contre un public indévot qui ose applaudir sans votre permission ce vers de la comédie des Précepteurs!

> Car il est sensuel comme un homme d'église.

Avez-vous oublié les vers suivans?

> La Discorde, en entrant, qui voit la nappe mise,
> Admire un si bel ordre, et reconnaît l'église.

Comment trouvez-vous ces deux-ci?

> Et, sans distinction, dans tout sein hérétique
> Avec joie enfoncer un poignard catholique.

En voici d'autres; faites-y attention:

> C'est alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adresse,
> Sans crime, un prêtre peut vendre trois fois sa messe.

Ils sont moins bons, j'en conviens, mais ils sont

encore plus dangereux : ils vont tout droit à faire tomber le commerce.

Au reste, Boileau sentait quels reproches on avait droit de lui faire. Pour vous en convaincre, lisez ce passage :

> J'entends déja d'ici tes docteurs frénétiques
> Hautement me compter au rang des hérétiques,
> M'appeler scélérat, traître, fourbe, imposteur,
> Froid plaisant, faux bouffon, vrai calomniateur.

C'est en effet ainsi qu'il était traité dans le saint journal de Trévoux. Le feuilleton n'a guère plus de politesse et d'éloquence. Mais que dites-vous de ce vers impie, de ce vers exécrable, et malheureusement devenu proverbe?

> Abîme tout plutôt : c'est l'esprit de l'église.

N'est-il pas une inspiration du diable? Ne le croirait-on pas écrit par Voltaire lui-même, par ce Voltaire que vous avez renversé, et que vous renversez encore chaque jour, comme si ce n'était pas une affaire faite?

Vous citez Boileau! vous avez tort. Je crains qu'il ne vous porte malheur. Et par exemple, vous croyez entrevoir qu'on se moque de vous dans une brochure où pourtant l'on vous rend justice. Quand vous appelez toutes les puissances au secours de votre vanité blessée; quand, par une sainte délation, profitant de l'isolement de

l'auteur et de toutes les circonstances environnantes, vous l'accusez à la fois d'athéisme et d'opposition aux principes du gouvernement, croyez-vous que vos lecteurs même les plus bénévoles ne se rappelleront pas sur-le-champ ces vers tant de fois cités, et que tout le monde sait par cœur?

Qui méprise Cotin, n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni dieu, ni foi, ni loi.

Vous citez Boileau! mais vous êtes en guerre ouverte avec lui. D'abord vous faites mentir un des vers les plus célèbres de son Art poétique: car vous n'avez pas un admirateur[1]. Ensuite vous avez eu le courage méritoire et naïf de vous élever contre la comédie du *Tartufe*. Vous avez défendu avec zèle les saints que Molière a joués. Or, Boileau fut l'intime ami de Molière. Boileau loua la comédie du *Tartufe*, et tourna en ridicule ceux qui s'élevaient contre elle:

L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu.

Des bigots! cette expression vous paraît-elle orthodoxe? Ah! mon cher abbé, laissons l'autorité de Boileau. Contentons-nous de la vôtre. Per-

---

1. Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.
(Art poétique, chant I.)

sistons à louer exclusivement les ouvrages composés dans nos principes. Plaçons *Adèle et Théodore* au-dessus d'*Émile*. Si nous entendons une comédie bien tiède, un plat sermon dramatique contre le divorce, ou contre les prétendues mœurs du jour, ou contre la philosophie, ne manquons pas de l'opposer à *Tartufe*. Plaignons sincèrement Louis XIV d'avoir laissé représenter *Tartufe*. Le président de Harlai voyait bien mieux : il ne voulait pas qu'on le jouât. Passe encore de laisser jouer *Philaminte* : celle de l'hôtel Rambouillet n'était pas dévote. Mais *Tartufe!* hélas! Le pieux monarque était encore bien jeune; il n'en était qu'aux maîtresses. Vingt ans après, quand il en fut aux directeurs, comment le révérend Père de la Chaise lui accorda-t-il l'absolution d'un si grand péché? N'accusons pas le saint jésuite : apparemment pour pénitence il lui ordonna les dragonnades.

Si vous êtes vainqueur de *Tartufe*, il vous sera bien facile de venir à bout des pièces nouvelles où la philosophie voudrait encore faire entendre sa voix. Vous avez bien fait, par exemple, de gourmander le citoyen Andrieux, sur sa comédie d'*Helvétius*. Je partage votre avis et celui de mon correspondant. C'est vraiment une chose criante d'aimer, de faire aimer Helvétius, qui n'était que bienfaisant, et qui n'a jamais fait une ligne pour

le *journal chrétien.* Par malheur on prétend que cette comédie est bien écrite et fort ingénieuse. Mais pourquoi seriez-vous embarrassé? faites-en une autre: ce n'est pas le talent qui vous manque. N'osant par modestie la composer pour l'abbé Geoffroi, composez-la pour Fréron; que Voltaire y soit écrasé à n'en plus revenir; et, pour mieux signaler votre triomphe, ne manquez pas de la faire jouer après l'*Écossaise.*

On vous fait l'honneur de vous nommer avec madame de Genlis et Châteaubriant, et vous vous plaignez d'être traité *comme le plus coupable!* C'est votre expression. Si vous aviez raison sur le fait, on aurait commis une grande injustice. Vous êtes sans contredit le plus innocent. Voulez-vous même que je vous parle avec pleine franchise? nous gâtons Châteaubriant par nos louanges. Il s'était beaucoup formé avec les sauvages qui sont fort dévots, Dieu merci! mais il est jeune; et je crains qu'il ne se pervertisse. En effet, sauf quelques expressions étranges qu'il a entendues sur les bords du Meschacebé [1], il a de l'esprit, du talent, de l'imagination. Nous sommes bien plus sûrs de vous.

---

1. *Voyez* l'Examen critique du roman d'*Atala: Tableau de la littérature*, page 212 et suivantes, troisième volume des OEuvres posthumes.

Vous dénoncez amèrement l'intolérance philosophique, le fanatisme des philosophes : il faut que le reproche soit bien fondé ; car assurément il n'est pas neuf. Dès le commencement du dix-septième siècle, les saints juges de Galilée accusaient l'intolérance de ce philosophe qui, malgré l'Ancien Testament, voulait faire tourner la terre et condamner le soleil à l'éternelle immobilité, tandis que Josué, par miracle, l'avait fixé seulement durant quelques heures. Tous les Pères de l'église qui ont écrit durant le dix-huitième siècle, et la nomenclature en serait immense, ont parlé avec indignation de l'intolérance philosophique. On ne lit, ou pour mieux dire on ne lisait autre chose dans leurs sermons, dans leurs mandemens, dans leurs réquisitoires, dans leurs journaux. Il est fâcheux que les écrits et les auteurs soient oubliés depuis long-tems. C'est en gémissant avec raison sur l'intolérance des philosophes que l'on persécutait Bayle, que l'on forçait Voltaire à quitter deux fois la France, et à rester trente ans au pied des Alpes; que l'on enfermait Fréret à la Bastille, Diderot à Vincennes; que l'on brûlait les *Lettres Philosophiques*, le *Dictionnaire philosophique*, l'*Histoire Philosophique*, le Livre de l'*Esprit*, l'*Émile;* que l'on condamnait Helvétius à l'abjuration; que l'on décrétait J. J. Rousseau de prise de corps. Pour surabondance de droit, en

Espagne, en Portugal, en Italie, les inquisiteurs, même les plus doux, sont irrités du fanatisme des philosophes qui réclament la tolérance, et ne savent pas tolérer le saint tribunal de l'inquisition.

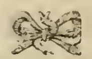
Vous prétendez que vous ne dites pas d'injures aux auteurs que vous croyez juger, mais seulement à leurs ouvrages : vous avez plus de zèle que vous ne pensez. Supposons toutefois qu'en ce point vous disiez la vérité sans conséquence; prenez bien garde qu'un lecteur malin ne vous rétorque l'argument : Voilà, pourrait-il vous dire, une distinction savante et judicieuse; mais n'ayez pas deux poids et deux mesures; devenez bon logicien. Laissez faire à votre égard la même distinction; et, comme il faut être juste à la fois envers vous et envers vos ouvrages, permettez que chacun s'exprime ainsi : M. l'abbé Geoffroi est un homme fort raisonnable, qui n'écrit que des choses absurdes.

Mais quel ton dolent prenez-vous au milieu de votre colère? On dirait à vous entendre que tout le monde vous persécute. Si vous entendez par-là que tout le monde se moque de vous, vous pourriez avoir raison : je vous vois battu sur *Mérope*, sur *Tancrède*, sur *Mahomet*, sur *Zaïre*, sur l'*histoire de l'empereur Adrien*, sur la musique de l'*Irato;* battu en prose, en vers, en couplets, en musique. Est-il question d'un ennemi des ta-

lens, de la philosophie? c'est vous que le public désigne, tout comme si vous étiez le seul. On va jusqu'à déterrer vos ouvrages, ce qui n'est pas très-facile. On vous impute ce vers blasphémateur:

Le ministre SACRÉ NON D'UN DIEU, mais d'un homme.

Néanmoins, vous n'êtes pas persécuté; vous êtes honni. Ce ne sont termes synonymes. Quel remède à cela, mon cher abbé? une entière résignation. Lisez *la Journée du Chrétien :* vous y trouverez, le fait est sûr, une prière pour demander à Dieu la patience. Cette pièce est éloquente et familière à vos lecteurs : c'est leur prière du matin.



LES MIRACLES.

CONTE.

1802.

Les tems sont durs, et la foi périclite.
Saints, à vos rangs! un généreux effort:
Si quelqu'un rit, criez à l'esprit fort;
Jadis Molière, en sa verve maudite,
Calomnia méchamment l'hypocrite;
Geoffroi convient que Molière eut grand tort.
Du feuilleton respectant les oracles,
J'ai résolu, pour affermir la foi,
De vous conter d'assez brillans miracles.
Ne sont incrits aux livres de la loi,
Mais consacrés dans nos vieilles chroniques;
Prônez un peu mes rimes catholiques.
Puisse un récit, doux, simple, édifiant,
Dans ses loisirs charmer Châteaubriant!
Daigne surtout protéger cet ouvrage,
Sainte Genlis! Philaminte des cieux:
Ma récompense est ton dévot suffrage.
Mais il suffit que mes vers soient pieux;

N'y verse pas cet ennui salutaire
Qui, trop souvent, remplace en tes écrits
Plaisir mondain que prodiguait Voltaire;
J'y tiens encor : le plaisir a son prix.
Vous le savez, jeune élite des belles,
Vous, dont les cœurs à l'amour attachés
Du Paradis sont faiblement touchés;
Qui croyez peu, de peur d'être cruelles.
Mal à propos ne vous effarouchez :
Cruelles, vous! dévotes le sont-elles?
Sans renoncer à vos jolis péchés,
A notre cause au moins restez fidelles.
Que vos amans soient, comme les Hébreux,
Dignes d'entrer dans la terre promise;
Montez au Ciel en péchant pour l'Église;
Faites des saints en faisant des heureux.

Or, écoutez. Quand le preux Charlemagne,
Sous l'ascendant de ses fiers étendards
Eut fait ployer les Sarrazins d'Espagne,
Et les Saxons, et le roi des Lombards,
Il fut suivi des douze pairs de France,
Qui sur ses pas voyageaient en maint lieu,
Pour exercer leur commune vaillance,
Et pour gagner des serviteurs à Dieu.
Ils arrivaient en Mésopotamie,
Dans les états gouvernés par Hugon,

Roi musulman, mais plein de prud'hommie,
Tel qu'il n'en fut depuis feu Salomon,
Ce fameux Juif, ce dévot personnage;
De mille objets amant très-peu volage,
Qui, de plaisirs entourant la raison,
Dans un sérail fit les écrits d'un sage.

Errant à jeun depuis un jour entier,
Portant le poids des gémeaux en furie,
Les paladins regrettaient leur patrie,
Et quelque peu maudissaient leur métier;
Mais, tout-à-coup, d'une superbe ville
On voit les tours; et, dans un champ fertile,
Quand le soleil, aux approches du soir,
Va de Thétis regagner le boudoir,
Hugon paraît. Ami de la nature,
Il cultivait de ses augustes mains
L'art fortuné qui nourrit les humains,
Ce premier art qu'on nomme Agriculture.
Si je voulais divaguer un moment,
Je pourrais là débiter gravement
Quelques lambeaux de morale admirable,
Texte sublime et glose incomparable;
Mais vous aurez moins de mal que de peur,
Mes chers amis : je laisse de bon cœur
L'ennuyeux texte et l'insipide glose
Aux grands faiseurs des poëmes en prose.

Tout du plus loin que les preux chevaliers
Du bon monarque eurent frappé la vue,
Hugon quitta sa royale charrue:
Les Musulmans sont gens hospitaliers.
Il s'avança, répondit aux harangues
Sans interprète: il savait bien les langues.
Rois et guerriers furent très-satisfaits.
En devisant d'une façon civile,
On se trouva dans les murs de la ville;
Et de la ville on parvint au palais.

En arrivant, Hugon présente aux dames
Les douze Pairs et le grand Empereur:
Nouveaux venus, s'ils ont de la valeur,
En tout pays sont accueillis des femmes.
On célébrait du potentat chrétien
Les traits, le port, et ce royal maintien
Qu'embellissaient la puissance et la gloire,
Sans oublier, comme vous pouvez croire,
Du bon Turpin le ventre de prélat,
Son teint fleuri, son regard de béat.
Trente beautés vantaient avec ivresse
L'œil de Renaud, la stature d'Ogier,
Du fier Roland la force et la noblesse;
Toutes vantaient les grâces d'Olivier.
Ses yeux pourtant, fixés sur une belle,
Dans le palais déja ne voyaient qu'elle:

Trésor d'amour, fille unique d'Hugon,
L'aimable objet Jacqueline avait nom.
Fleur de quinze ans brillait sur son visage;
Figurez-vous gorge faite à plaisir,
Deux grands yeux noirs mouillés par le désir,
Un pied furtif, un élégant corsage,
Maintien timide et gracieux souris.
De ses attraits la Syrie était fière;
Et Jacqueline eût été la première
Dans le troupeau des célestes houris.
De mille amans qui lui rendaient hommage
Aucun n'avait rendu son cœur épris;
Olivier seul la trouva moins sauvage.
Sans se parler ils s'étaient entendus:
Muets sermens, regards doux et perdus,
Tendres soupirs partis du fond de l'âme,
Du beau guerrier déclarèrent la flamme;
De Jacqueline il reçut à son tour
Les doux regards, les soupirs et l'amour.

On a conduit le cortége héroïque
Dans une salle immense et magnifique,
Où le porphyre, et l'or, et le tabis,
Festin, musique, et mille odeurs divines,
Parlaient en foule à tous les sens ravis.
Dans cette salle étaient rangés des lits,
Qu'enrichissaient d'élégantes courtines.

Qui n'eût compté sur un sommeil divin?
Ces lits brillans et de pourpre et d'ivoire
Le promettaient; mais, quand on a grand faim,
Avant dormir il faut manger et boire.
Tous les pays conquis par le turban
Ont du festin combiné l'industrie:
Poisson des mers, les fleuves de Syrie,
Oiseaux du Phase et gibier du Liban.
De l'Yemen la fève parfumée
Répand dans l'or sa vapeur embaumée,
Et sa liqueur, si chère aux Musulmans.
Dans le cristal tombe à flots écumans
Autre liqueur, des sens plus souveraine,
Fruit des raisins que, sous les lois d'Irène,
Ont vu mûrir et Chypre et Ténédos,
Tous ces côteaux de la Grèce féconde,
Tous ces vallons renommés dans le monde
Pour les bons vins, les chantres, les héros.

Lorsqu'à la ronde on eut bu dix rasades,
Vinrent chansons, devis, contes joyeux,
Récits galans, bouffons, guerriers, pieux,
Peu de bons mots, mais force gasconnades.
Par saint Michel, dit le terrible Ogier,
J'ai le poignet d'une vigueur extrême:
En saisissant cet énorme pilier,
J'ébranlerais ce palais tout entier;

Je veux demain le dire au roi lui-même.
Moi, dit Roland, par les sons de mon cor
Je suis certain de renverser la ville.
Sur ce pari moi j'enchéris encor:
Le Roi, notre hôte, est d'humeur fort civile,
Dit l'Empereur; mais, quant à ses héros,
Dès qu'ils voudront, je prétends, en champ clos,
D'un coup de lance en terrasser dix mille.
Pour moi, messieurs, je fus sauteur habile,
Dit le vieux Nayme, au moins en mon printemps;
J'espère encor, qu'il ne vous en déplaise,
De haut en bas sauter tout à mon aise
Cinquante pieds, malgré mes soixante ans.
Moi, par Bacchus et la Vierge Marie,
Dit en buvant l'archevêque Turpin,
Si le Roi veut, de bon cœur je parie
Que d'un seul coup je boirai tout son vin.
Moi, par l'amour, dit Olivier, je gage,
Si du bon Roi la fille au gent corsage
Toute une nuit s'offrait à mon désir,
Que seize fois, sur le sein de ma belle,
Amant heureux, je mourrais de plaisir;
Que seize fois je renaîtrais pour elle.

Les chevaliers, ivres de vin grégeois,
Contaient aux murs cent sottises pareilles;
Mais quelquefois les murs ont des oreilles:

C'est vrai, surtout dans le palais des rois.
Faute d'avis, on peut s'y laisser prendre.
Hugon jadis avait fait tout exprès
Creuser les flancs d'un pilier du palais;
Et là s'était caché, pour bien entendre,
Un certain Grec, qui savait le français,
Grand écouteur des entretiens secrets.
Au Roi son maître il alla tout redire.
A ce récit, le bon monarque eut peur;
Il se fâcha : la peur ne fait pas rire;
Ses courtisans partagent sa frayeur.
On se rassemble, on s'arme en diligence:
C'en était fait des paladins de France,
Sans un transfuge, assez homme de bien,
Encor Français, s'il n'était plus chrétien.
Ce renégat, dans ses jeunes années,
Avait suivi Roland, comte d'Angers,
Faisant la guerre au sein des Pyrénées:
Il va soudain lui conter les dangers
Qui menaçaient cette élite aguerrie,
Fleur d'héroïsme et de chevalerie.

Oyant cela, les preux aventuriers
Ont déja pris leurs écus, leurs cimiers,
Leurs beaux cuissards, ces lances, ces épées,
Que le sang maure a si souvent trempées.
Le bon Turpin, très-belliqueux prélat,
Prend son rosaire et sa masse bénite:

Touché par elle au milieu d'un combat,
Tout mécréant périt de mort subite.
Chacun des Pairs, montant son palefroi,
Suit l'Empereur; et du palais du Roi,
D'un seul fendant, Roland brise les portes.
Avec Hugon de nombreuses cohortes,
Précipitant le galop des coursiers,
Déja fondaient sur les treize guerriers.
Tels que des rocs, au milieu des tempêtes,
Unis, serrés, sans reculer d'un pas,
Les paladins faisaient voler des têtes,
Chassaient loin d'eux et donnaient le trépas.
Oh! c'est alors que Roland l'invincible
Gorgea de sang sa durandal terrible.
Charles, son oncle, et Renaud, son cousin,
Mettaient à mal maint soldat sarrasin;
Et, déployant sa gigantesque taille,
Ogier partout échauffait la bataille.
Né pour l'amour, mais nourri dans les camps,
Aimant la gloire autant que sa maîtresse,
Notre Olivier, par son heureuse adresse,
Déconcertait les Sarrazins tremblans.
Turpin, levant son effrayante masse,
Les assommait avec dévotion;
Puis à Jésus il demandait leur grâce:
Nul n'expira sans absolution.

De tous les coins de la ville alarmée,

Malgré sa peur, le peuple curieux
Vient admirer, en ouvrant de grands yeux,
Treize guerriers combattant une armée.
Au haut des tours on voit aussi briller
Maint doux objet, mainte beauté divine;
Car toute belle aime à voir ferrailler.
D'un œil en pleurs, la douce Jacqueline
Lorgnait, suivait, défendait Olivier
Bravant les coups de l'homicide acier.
Elle tremblait pour lui, pour elle-même;
Elle éprouvait ce langoureux émoi
Mal-à-propos nommé je ne sais quoi:
Fille d'esprit sait très-bien quand elle aime.

Hugon, lassé d'avoir tant combattu
Sans rien gagner, voulut avec prudence
Parler de paix : on peut sans conséquence
Bien raisonner quand on s'est bien battu.
Français, dit-il, venez-vous à Solyme
Pour insulter un roi qui vous estime?
Lors il conta les paris singuliers
Que le plaisir et les vins de la Grèce
Avaient dictés aux vaillans chevaliers,
Durant le cours d'une héroïque ivresse.
Charles le grand, Roland le très-sensé,
A ce discours ne savaient que répondre;
Mais, du propos se croyant offensé,
Olivier dit : Pensez-vous nous confondre?

Vous auriez tort. Les chevaliers chrétiens
N'ont jamais su retirer leur parole:
Dans notre bouche aucun mot n'est frivole;
Et, quant à moi, ce que j'ai dit, j'y tiens:
J'accomplirai ma promesse sacrée,
Puisque ma bouche et mon cœur l'ont jurée.
Disant cela, Jacqueline il voyait,
Et lui lançait un regard vif et tendre:
Du haut des tours Jacqueline l'oyait:
Amans, de loin, se font très-bien entendre.

Hugon reprit: « Voilà parler au mieux.
Chevaliers francs, restez en ma demeure;
Vous, Olivier, dès que la dixième heure
D'un noir manteau rembrunira les cieux,
Avec Turpin chez moi venez sans faute;
Auprès de moi ma fille trouverez.
Je vous la donne, et son époux serez;
Mais, avant tout, il vous faut, à voix haute,
Jurer tous deux sur vos livres sacrés
Que vérité tous deux dévoilerez:
Et cette nuit fera, quoi qu'il advienne,
Vous musulman, ou ma fille chrétienne:
C'est à ce prix que je veux vous unir.
Vous tous Français, dont j'admire l'audace,
A midi juste, ayez soin de venir:
Le rendez-vous est ici, dans la place.

De Mahomet vous subirez la loi,
S'il vous advient quelques mésaventures;
De Jésus-Christ nous adoptons la foi,
Si vous gagnez vos modestes gageures. »

— Bon! s'écria Turpin le chroniqueur,
C'est marché fait: j'accepte de grand cœur;
Je crois, j'espère, et Dieu fera le reste.
Mais permettez que j'embrasse Olivier;
Car son discours vient de m'édifier;
Dieu l'a rempli de sa grâce céleste.
La Jacqueline est en très-bonnes mains;
Moi, je saurai faire honneur à vos vins;
Je boirai tout, j'en jure, j'en atteste,
Et mon ampoule et mes vignes de Rheims. »

Les beaux discours donnent la confiance:
Charles céda; chacun des pairs de France
Au saint traité souscrivit à l'instant;
Et tout chacun se retira content.
Hugon riait dans sa barbe touffue,
Et répétait tout bas : Ces braves gens
Seront demain de fort bons musulmans.
Turpin disait : Cette affaire conclue,
Dieu rognera les griffes du démon;
Le roi demain recevra le baptême;

Il entendra ma messe et mon sermon;
Et je prétends le confesser moi-même.

Avec Turpin, avant l'heure chérie,
Notre Olivier se rend à son devoir.
Cette beauté, qu'adore la Syrie,
Tremble et rougit du plaisir de le voir.
Avec candeur Jacqueline, à son père,
Sur l'alcoran jura d'être sincère.
Turpin s'avance avec solennité,
Ouvre un cahier lu, relu, médité,
Qui contenait, au lieu des litanies,
De beaux détails sur les vins généreux,
Sur les raisins, les muscats savoureux,
Que produisaient ses quatorze abbayes.
Or ça, dit-il, baise les livres saints;
Baise, mon fils, jure sur l'évangile
Que tu seras sincère autant qu'habile.
Sire, bon soir : demain gare à vos vins;
La sainte église abhorre le parjure.
Avec respect Olivier baise et jure;
Et Turpin sort, n'ayant que faire là.
Turpin sorti, le père aussi s'en va;
Olivier reste, et quelque tems soupire:
Il est chargé du salut d'un empire.

Pour l'empêcher d'arriver à son but

En beau chat blanc, le malin Belzébut
S'était bloti sur la couche douillette,
Et riait fort aux dépens d'Olivier,
Car il comptait lui nouer l'aiguillette;
Mais rira bien qui rira le dernier.
Par un usage et saint et méritoire,
Pour pénitence, alors qu'il se couchait,
Entre ses dents Olivier dépêchait
Une oraison courte et jaculatoire.
De foi, d'espoir, et d'amour transporté,
En caressant la gentille beauté,
D'un ton pieux, il dit : *Ave*, Marie.
A ce saint nom, des diables redouté,
Le Belzébut miaule avec furie,
Et dans l'enfer s'enfuit épouvanté.

Or, maintenant, vous croyez bien, mesdames,
Que mes tableaux vont échauffer vos ames;
Que je peindrai ce mutuel transport,
Ces plaisirs vifs, cette ivresse touchante,
D'un couple heureux que son amour enchante;
Vous le croyez? Eh bien, vous avez tort :
Nos deux amans ont besoin de mystère;
Allons-nous-en; faisons comme le père.
Vous insistez! vous désirez savoir
Si vous devez conserver quelque espoir!
Je vous entends : la beauté s'intéresse

Aux grands exploits, à la pure tendresse
D'un chevalier plein d'amour et d'honneur;
Un accident peut trahir sa valeur.
De son pari je connais l'imprudence;
Mais comptez-vous pour rien la Providence?

Dieu, qui créa les mondes et les cieux,
Et dont la nuit ne ferme point les yeux,
Veille au sommet de la sphère divine;
Veille Olivier comme aussi Jacqueline;
Veillent encor les chevaliers français.
Au milieu d'eux le seul Turpin sommeille,
Plein d'espérance et du vin de la veille,
Et plus qu'eux tous convaincu du succès.
Ouvrant les yeux quand l'aube va paraître,
Il voit soudain entrer par la fenêtre
Feu saint Remi, bien crossé, bien mitré,
Ayant le chef de rayons décoré.

— Enfans, dit-il, n'ayez frayeur aucune:
Vous connaissez mon nom et ma fortune;
De mon vivant, j'étais comme Turpin,
Grand archevêque, et grand ami du vin.
Si j'abhorrais la Champagne Pouilleuse,
Par moi de Reims les coteaux sont bénis;
Fort à propos, pour huiler saint Clovis,
Dieu m'envoya l'ampoule merveilleuse.

Je viens d'en-haut, au nom de monseigneur:
De votre affaire il a ri de bon cœur;
Il est bon homme, et, de plus, il vous aime;
Mais, n'osant pas s'en fier à lui-même,
Craignant l'abus sur un sujet pareil,
Il a voulu rassembler son conseil.
Comme ici-bas, chez nous on vous estime;
On a trouvé maint pari peu discret;
Malgré cela, l'avis est unanime.
On a senti quel scandale adviendrait
Si des démons Hugon restait l'esclave,
Et si son vin demeurait dans sa cave.
Miracle il faut, miracle se fera:
D'un saint mitré croyez-en les oracles;
Selon vos vœux tout se terminera.
Notre Olivier fait déja des miracles:
Il a chez nous un très-puissant appui;
Car Notre-Dame intercède pour lui.
Voilà que c'est, quand on fait œuvre pie,
D'être dévot à la Vierge Marie!
Il est marqué du cachet des élus:
De Belzébut bravant les tours magiques,
Olivier pousse en faveur de Jésus
Seize argumens forts et théologiques.
Vous direz tous un *pater* au bon Dieu;
A tous les saints vous offrirez des cierges;
N'oubliez pas les onze mille vierges:
Tout vrai croyant doit les fêter. Adieu. —

Il dit, s'envole, et les laisse en prière.
L'astre éclatant qui mesure les jours
Avait atteint le milieu de son cours,
En dispensant et chaleur et lumière;
On vit soudain descendre du palais
Hugon, sa cour, les chevaliers français.
Un peuple immense, avide de spectacles,
Se trouvait là dans l'espoir insolent
De bien berner les faiseurs de miracles:
Berner les saints est toujours consolant.

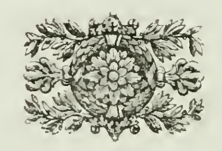
Hugon s'avance. Approchez-vous, bonhomme;
C'est sur ce ton qu'à Nayme il s'adressa:
Pour grand sauteur partout on vous renomme;
Qu'en dites-vous? Hier on m'annonça
Que par serment, que par gageure expresse,
Cinquante pieds, malgré votre vieillesse,
De haut en bas, vous prétendiez sauter.
A cette tour vous plaît-il de monter?
On aime ici les voltigeurs ingambes.
Cinquante pieds font juste sa hauteur:
En descendant prenez garde à vos jambes.
A ce discours, le confiant sauteur
Monte à la tour, et, franchissant l'espace,
Sans accident se retrouve en la place
Auprès d'Hugon; lequel dit : C'est beaucoup:
J'étais fort loin de vous croire aussi leste;
Vous sautez bien : passons à ce qui reste.

Turpin boira tout mon vin d'un seul coup:
Voyons. Il dit : dans une immense tonne
Les sommeliers versent cent muids de vin;
Chacun murmure et longuement s'étonne;
D'un air béat et son rosaire en main,
Le chroniqueur, certain de la victoire,
Boit d'un seul trait, et dit : Versez à boire.
Quand tout le peuple applaudissait encor,
Roland saisit le redoutable cor;
Hugon s'élance; il crie : Eh! laissez vite,
Laissez ce cor; de tout je vous tiens quitte,
Brave Roland; mais ce jeune vaurien,
Ce beau Français qui ne doutait de rien,
A-t-il chanté seize fois son antienne?
Où donc est-il? Alors doublant le pas,
Olivier prend sa femme entre ses bras,
L'élève en l'air, et dit : elle est chrétienne.
Quoi! tout-à-fait? lui repartit Hugon;
Mon cher monsieur, n'êtes-vous pas Gascon?
Ce pari-là peut se perdre sans honte.
Répondez-moi, ma fille : voulez-vous
Que l'on s'en fie à monsieur votre époux?
Ne s'est-il pas glissé quelque mécompte?

La Jacqueline avec simplicité,
Les yeux baissés, répondit : Je vous jure
Qu'à tous les deux vous nous faites injure;
Je suis garant qu'il a très-bien compté.

Hugon la crut. Fille honnête et sincère
En cas pareil ne peut tromper son père.
Dans l'aventure il vit le doigt de Dieu:
Tant ce monarque était un grand génie!
Oh! oh! dit-il, Jacqueline, ma mie,
Je suis chrétien; ceci n'est pas un jeu;
Ce ne sont là visions, ni prestiges;
Croyons au Dieu qui fait de tels prodiges.
Le jour d'après, l'archevêque Turpin,
Encore à jeun, c'était de grand matin,
Dévotement célébra la grand'messe
Dans un vieux temple en église érigé,
Et d'eau bénite amplement aspergé.
Le Roi, sa cour, le peuple, la noblesse,
Tout s'y trouva; tout y fut baptisé.
Le bon Turpin débita dans la chaire
Un beau sermon en trois points divisé,
Payé par lui, fait par son grand-vicaire.
Il commençait, et chacun sommeilla;
Quand il finit, chacun se réveilla.
Lors Olivier, sa douce Jacqueline,
Furent unis avec dévotion.
Turpin leur fit une exhortation
Sur les effets de la grâce divine,
Qui, des chrétiens fidèles et fervens,
Quand on l'appelle est toujours entendue,
Mais qui toujours est sourde aux mécréans.
Si bien parla que Jacqueline émue

Dit à voix basse : Olivier, mon seul bien,
Fais ton salut; sois toujours bon chrétien.
Les chevaliers convertirent les belles;
La foi toucha ces cœurs long-temps rebelles;
Et, pour finir dignement ce beau jour,
D'un grand festin l'élégante abondance
Couronna tout. On but, on fit l'amour :
C'est à peu près comme on finit en France.



VARIANTES

DU CONTE : LES MIRACLES[1].

Page 261, vers 7.

« Errant à jeun depuis un jour entier,
Etc., etc.

Dans toutes les éditions publiées jusqu'ici ce vers est précédé des trois suivans :

« Chaque héros presse son destrier,
« Dont chaque instant rend la marche plus lente ;
« Tout succombait sous la chaleur brûlante.
« Errant à jeun, etc., etc.

Page 261, vers 11.
Au lieu de

« Mais, tout à coup, etc.,

on lit dans les éditions précédentes :

« Quand tout à coup, etc.

---

1. Nous avons trouvé parmi les manuscrits de Chénier un exemplaire imprimé de ce conte, en marge duquel il a fait lui-même un grand nombre de corrections. Il est probable que son intention était d'en donner une édition nouvelle. Nous n'avons donc pas cru devoir hésiter un moment à reproduire ici les corrections indiquées. (*Note de l'Éditeur.*)

Page 261, vers 13 et suivans.

Au lieu de

« Quand le soleil, aux approches du soir,
« Va de Thétis regagner le boudoir,
« Hugon paraît.

on lit dans les éditions précédentes :

« Quand le soleil, aux approches du soir,
« Va colorant le nuage mobile,
« Et de Thétis regagnant le boudoir,
« Hugon paraît, etc.

Page 262, vers 13 et suivans.

Au lieu de

« Nouveaux venus, s'ils ont de la valeur,
« En tous pays sont accueillis des femmes.
« On célébrait du potentat chrétien
« Les traits, le port, et ce royal maintien, etc.
« Qu'embellissaient, etc., etc.

on lit dans les éditions précédentes :

« Nouveaux venus sont accueillis des femmes,
« Et plus encor s'ils ont de la valeur.
« De l'empereur, comme vous pouvez croire,
« On entendait vanter de tout côté
« Les traits, le port, et cette majesté
« Qu'embellissaient, etc., etc.

Page 263, vers 20.

Au lieu de

« On a conduit le cortége héroïque,

on lit dans les éditions précédentes :

« Mais on conduit le cortége héroïque.

Page 264, vers 15.
Au lieu de

« Ont vu mûrir et Chypre et Ténédos,
« Tous ces coteaux, etc. etc.

on lit dans les éditions précédentes :

« Ont vu mûrir, et Corinthe et Samos,
« Smyrne, Bysance, et Chypre et Ténédos,
« Tous ces coteaux, etc., etc.

Page 266, vers 11 et suivans.
Au lieu de

« Ses courtisans partagent sa frayeur.
« On se rassemble, on s'arme en diligence :
« C'en était fait des paladins de France,
« Sans un transfuge, etc. etc.,

on lit dans les éditions précédentes :

« Il ordonna, dans son accès d'humeur,
« Que sans tarder, sitôt que la nuit sombre
« Aurait du jour éteint les derniers feux,
« Ses Syriens, bien armés, en grand nombre,
« Iraient saisir ces Français dangereux.
« Mains des héros, vous étiez enchaînées
« Sans un transfuge, etc., etc.

Page 266, vers 19.
Au lieu de

« Il va soudain lui conter les dangers.

on lit dans les éditions précédentes :

« Adonc il va lui conter les dangers,
Etc. etc.

Page 266, vers 22 et suivans.

Au lieu de

« Oyant cela, les preux aventuriers
« Ont déja pris leurs écus, leurs cimiers,
Etc. etc.,

on lit dans les éditions précédentes :

« Bien avertis, les preux aventuriers
« Prennent soudain leurs écus, leurs cimiers,
Etc. etc.

Page 267, vers 14 et suivans.

Au lieu de

« Gorgea de sang sa Durandal terrible.
« Charles, son oncle, etc., etc.

on lit dans les éditions précédentes :

« Laissant tomber sa Durandal terrible,
« Coupait en deux ceux qu'atteignait son bras.
« Poussant leur glaive et de pointe et de taille,
« Charles, son oncle, etc., etc.

Page 267, vers 18 et suivans :

Au lieu de

« Ogier partout échauffait la bataille.

jusqu'à

« Turpin, levant, etc., etc

on lit dans les éditions précédentes :

« Tout près de là le formidable Ogier
« Leur disputait l'honneur de la bataille.
« A ses côtés, le charmant Olivier,
« Moins vigoureux, mais vif et plein d'adresse,
« Né pour l'amour, mais nourri dans les camps,

« Aimant la gloire autant que sa maîtresse,
« Des Syriens éclaircissait les rangs.
« Turpin, levant, etc. etc.

Page 268, vers 18 et suivans.

Au lieu de

« Français, dit-il, venez-vous à Solyme
« Pour insulter, etc. etc.,

on lit dans les éditions précédentes :

« Or çà, dit-il, guerriers pleins de vaillance,
« J'ai de tout tems fait grand cas des Français;
« Dans les combats ils ont quelque succès;
« Mais fallait-il venir jusqu'à Solyme
« Pour insulter, etc. etc.

Page 271, vers 9.

Après ce vers :

Sur l'alcoran jura d'être sincère,

suivait celui-ci :

De conter tout le lendemain matin.

Page 271, vers 11 et suivans.

« Qui contenait, au lieu des litanies,
« De beaux détails, etc. etc.

Ce vers dans les éditions anciennes est précédé des quatre suivans :

« Quand elle eut dit, l'archevêque Turpin,
« Qui ne marchait jamais sans son bréviaire,
« De sa pochette avec solennité
« Tire un livret lu, relu, médité,
« Qui contenait, au lieu des litanies,
« De beaux détails, etc. etc.

Page 271, vers 22 et suivans.
Au lieu de ces trois vers :

« Turpin sorti, le père aussi s'en va ;
« Olivier reste, et quelque temps soupire ;
« Il est chargé du salut d'un empire.
« Pour l'empêcher, etc. etc.,

on lit les huit suivans dans les anciennes éditions :

« Après Turpin le père s'en alla.
« Olivier seul resta près de sa belle ;
« Tout à loisir il put s'enivrer d'elle,
« Baiser cent fois ce minois si joli,
« Cet œil si beau par l'amour embelli,
« Ce teint, ces traits, sans fard et sans grimaces,
« Ce sein charmant, ce corps ferme et poli,
« Qu'eût envié la plus jeune des Grâces.
« Pour l'empêcher, etc. etc.

Page, 272, vers 22.
Après ce vers :

« Nos deux amans ont besoin de mystère ;
« Allons-nous-en, etc.,

on lit dans les éditions précédentes :

« Sous les rideaux amour les met d'accord ;
« Allons-nous-en ; etc.

Page 273, vers 15.
Après ce vers :

« Il voit soudain entrer par la fenêtre,
« Feu saint Remi, bien crossé, etc. etc.

Viennent les quatre suivans dans les éditions précédentes :

« Non ces démons délicieux, charmans,
« Dignes héros des modernes romans,
« Ces farfadets aux formes ravissantes,
« Ces spectres blancs et ces nonnes sanglantes;
« Mais saint Remi, bien crossé, etc.

Page 276, vers 26.

Après ce vers,

« Qu'à tous les deux vous nous faites injure ;
« Je suis garant, etc. etc.,

on lit dans les éditions précédentes le vers suivant:

« Mon cher mari ne dit que vérité;
« Je suis garant, etc. etc.

ODES.

ODES.

LA MORT

DE

MAXIMILIEN LÉOPOLD DE BRUNSWICK[1].

1787.

> Odi profanum vulgus, et arceo :
> Favete linguis.
> HORACE, liv. III, ode 1.

POURQUOI cette plainte unanime,
Ces cris, ces funèbres accords?
Quel est ce prince magnanime
Dont l'ombre descend chez les morts?
Sa cendre auguste et respectée
N'est pas un moment insultée
Par de mensongères douleurs :
Je vois l'Europe désolée
Présenter à son mausolée
Des tributs d'encens et de pleurs.

1. Cette pièce n'a point concouru pour le prix extraordinaire proposé par l'Académie française.

Des ponts, des digues, des barrières,
Bravant les impuissans efforts,
Grossi des eaux de cent rivières,
L'Oder est vainqueur de ses bords.
Il traîne avec lui l'épouvante,
Il enfle son onde écumante,
Déchaîne ses flots irrités,
Engloutit au loin les campagnes,
Les prés, les vallons, les montagnes,
Les forêts, les toits, les cités.

Le fils aperçoit du rivage
Son père au trépas réservé;
Il se précipite à la nage,
Et périt sans l'avoir sauvé.
Les enfans, les vierges timides,
Tombent dans ces gouffres liquides,
En cherchant l'appui des roseaux;
Tandis qu'une mère expirante
Tient encor de sa main mourante
Son fils, suspendu sur les eaux.

Le guerrier que je vois paraître
Est-il Mars, ou l'un de ses fils?
Germains, puis-je encor méconnaître
Le sang du vainqueur de Molvitz?
Ce héros tout entier l'inspire:

Déjà, sur un frêle navire,
Il brave le fleuve en courroux.
C'est le descendant de vos maîtres :
Brunswick eut des rois pour ancêtres;
Mais il est homme ainsi que vous.

Tout frémit; lui seul est paisible :
Sur les rives, de tout côté,
Son œil intrépide et sensible
Rassure un peuple épouvanté,
Un peuple muet, immobile,
Les yeux sur la barque fragile,
Les bras étendus vers les cieux.
Son courage excite vos larmes,
Citoyens! dans ce jour d'alarmes,
D'autres pleurs mouilleront vos yeux.

O destin! d'abîme en abîme
Cent fois le navire élancé
D'un ormeau va heurter la cime,
Se brise, et nage dispersé.
Plus grand à son heure dernière
Le héros tombe; sa paupière
Se couvre d'un voile éternel :
Sa voix s'éteint... Vertu suprême!
Aux secours d'un peuple qu'il aime
Son cœur appelle encor le ciel.

Gémissez, témoins de sa gloire;
Recueillez ses débris sacrés!
Vous, qu'il menait à la victoire,
Gémissez maintenant, pleurez!
Pleurez, célébrez ce grand homme.
Tels, ces guerriers enfans de Rome,
Si fiers de vos aïeux vaincus,
Jadis aux vallons de Syrie
Suivaient, en racontant sa vie,
Les restes de Germanicus.

Laissez là ces pompes mortelles,
Néant de l'orgueil souverain;
Ces tombeaux où les Praxitèles
Font pleurer le marbre et l'airain;
Ces pyramides insolentes
Où dorment les ombres sanglantes
Des héritiers de Busiris:
Rois détestés, tyrans célèbres,
Et qui dans ces palais funèbres
Ont laissé des mânes flétris.

Apportez, sujets de la Sprée,
Des lauriers et des étendards;
Loin de sa tombe idolâtrée
Le brillant mensonge des arts!
Sans faste elle aura plus de charmes:

Venez, qu'un récit plein de larmes
Dise sa mort et nos douleurs;
Et périsse le cœur stoïque
Qui, près de sa cendre héroïque,
Passera sans verser des pleurs!

Quelle âme en vertus si féconde
Résiste au poison des flatteurs?
Le berceau des maîtres du monde
Est entouré de corrupteurs.
Un monstre, ami de tous les vices,
Va sécher dans ces cœurs novices
La bonté qui nous vient des dieux,
Et flétrit les enfans du trône,
Comme ces fruits qu'avant l'automne
Dévore un insecte odieux.

On a vu des rois exécrables,
Ne régnant que par des complots,
Ivres du sang des misérables,
Dormir au bruit de leurs sanglots.
Ils dormaient sur un précipice!
Il est venu le jour propice
Qui doit être enfin leur écueil;
Et, frappés d'une mort affreuse,
Leur mémoire cadavéreuse
Va s'abîmer dans le cercueil.

La tienne, ô prince, est immortelle;
Ton nom ne vieillira jamais.
Honneur à ce divin modèle!
Qu'il soit chanté par des Français.
Loin de nous l'or et l'imposture [1]!
Voici la palme: une voix pure
Y peut seule atteindre aujourd'hui:
Sa louange est auguste et fière;
Mais les accens du mercenaire
Sont bas et rampans comme lui.

O lyre, ne sois plus muette:
Viens saisir le prix qui t'est dû.
Quel prix vaut aux yeux d'un poète
L'honneur de chanter la vertu?
De l'or nous dédaignons l'empire;

---

1. La fin de cette strophe avait été retranchée à la censure dans l'édition de 1787; Chénier, pour remplir cette lacune, composa depuis les vers suivans:

Frappons de remords légitimes
Tous ces princes pusillanimes,
Et par la mollesse vaincus,
Dont la race impie et stérile
Semble mêler un sang servile
Au sang d'Hector et de Francus.

Voyez l'édition de Maradan, in-8°.

Et tous ces chantres qu'il inspire
Ne seront jamais nos rivaux.
Amans des filles de Mémoire,
Un trésor d'immortelle gloire :
Voilà le prix de nos travaux.

Ce héros de la bienfaisance,
Qui dut vivre autant que Nestor,
Il périt presque dès l'enfance,
Ainsi que le vainqueur d'Hector.
Demi-dieu ! reçois mes hommages.
J'irai chanter sur ce rivage
Que ton trépas va consacrer ;
J'irai. De nouveaux Alexandres
Envîront un jour à tes cendres
Les vers que tu dois m'inspirer.

Là, mes amis, loin des profanes,
Courons lui dresser des autels ;
Courons, suivez-moi ; que ses mânes
Entendent nos chants immortels.
Que tous méritent la victoire ;
Que ces chants fassent notre gloire,
Et l'étonnement du Germain :
Ramenons ce siècle où la France,
Par les arts et par l'éloquence,
Régnait du Tage au Pont-Euxin !

Tel en ses brûlantes ivresses,
Aux bords de l'Ismène, à grands cris,
Pindare, plein des neuf déesses,
Subjuguait les peuples surpris.
Aux accens de sa muse altière,
Enfans, vieillards, et Thèbe entière,
Et l'onde, et les remparts émus,
Partageant son noble délire,
Se croyaient au tems où la lyre
Relevait les murs de Cadmus.



VARIANTES

DE L'ODE SUR LA MORT

DE MAXIMILIEN LÉOPOLD DE BRUNSWICK.

Page 289, strophes 1 et 2.
Dans l'édition de 1787, l'ode commençait ainsi :

Des regrets de l'Europe entière
Quel est donc ce concours si beau?
Quel astre au bout de sa carrière
S'est éclipsé dans le tombeau?
Pour qui ces funèbres cantiques?
Pour qui ces offrandes publiques
De vœux, de larmes et d'encens?
Quel est ce prince magnanime,
Des flots immortelle victime?
Et quel dieu vient troubler mes sens?

Grossi des eaux de cent rivières
L'Oder est vainqueur de ses bords :
A chaque instant, digues, barrières :
Tout cède à ses puissans efforts.
Il traîne avec lui l'épouvante.
Etc. etc.

Le reste est conforme dans les deux éditions.



LA SOLITUDE
DE SAINT-MAUR.

1787.

SALUT! nymphes de la prairie;
Et vous, de ces forêts aimables déités;
Toi, naïade aux flots argentés,
Salut! Je viens encore, ô naïade chérie,
Plein d'une douce rêverie,
Demander le repos à tes bords enchantés.

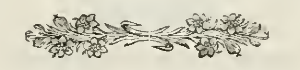
Soumis à des alarmes vaines,
Tu m'entendais jadis soupirer mon ennui :
Tu me revois libre aujourd'hui.
L'amour est un tyran : j'ai dû briser ses chaînes;
Et je viens oublier mes peines
Au sein de l'amitié, moins trompeuse que lui.

Le chasseur dort, l'aube naissante
N'a point encor semé ses roses dans les cieux;
Mais le signal harmonieux,

Le fleuve et la colline au loin retentissante,
Et le cerf, et la meute absente,
Poursuivent dans la nuit son oreille et ses yeux.

Tel, quand la saison des tempêtes
Du matin plus tardif eut rapproché le soir,
Mon cœur brûlait de te revoir.
Loin des enfans du Nord qui grondaient sur nos têtes,
Je volais aux rustiques fêtes;
Et Zéphyre et les fleurs égayaient mon espoir.

Je veux vivre au-delà des âges:
Inspirez-moi des chants qui ne meurent jamais,
Onde paisible, noirs cyprès!
Et que puissent toujours le glaive et les orages
Respecter ce bois, ces rivages,
Et tous les dieux pasteurs y verser leurs bienfaits!



ODE

SUR ERMENONVILLE.

1788.

Loin des murs bruyans de la ville,
Je vais, sous l'ombrage des bois,
Révérer dans Ermenonville
Les mânes du grand Génevois.

Celui qui fit parler Julie,
De la vérité seule épris,
D'une douce mélancolie
Échauffa ses divins écrits.

Jeune encor, de son éloquence
J'ai su goûter l'austérité;
Presqu'au sortir de mon enfance
J'ai contemplé la vérité.

J'ai vu l'homme ennemi perfide,
Habile et prompt à se venger,

Ami léger, faux ou timide,
Amant volage ou mensonger.

Son sort est de porter envie
A ceux dont il est envié;
Persécuté pendant sa vie,
De mourir, et d'être oublié.

Le présent fuit avec vitesse;
Le présent échappe à son cœur;
Et, né pour désirer sans cesse,
Il n'est point né pour le bonheur.

Il en goûte au moins l'apparence
Dans le passé, dans l'avenir :
Si la jeunesse a l'espérance,
La vieillesse a le souvenir.



ODE

SUR

L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

1789.

Aux généreux accords ma lyre accoutumée
Frémit de son repos, et volant sous mes doigts,
D'un zèle héroïque animée
Brûle de s'unir à ma voix.
Vous tous, ô mes rivaux, amans de l'harmonie,
La liberté si sainte et si chère au génie
Aurait-elle pour vous des charmes impuissans?
Dans ces fêtes patriotiques,
Pourquoi suspendre vos cantiques?
A qui réservez-vous vos immortels accens?

Si l'on doit caresser l'audace et l'insolence,
Des idoles de cour chanter les vils succès,
O Muses, gardez le silence;
Taisez-vous, lyres des Français!
Éloignons tous ces grands de nos divins mystères;

Assez d'autres sans nous seront leurs tributaires;
Qu'ils méritent l'éloge avant de l'obtenir:
Et n'allons point, flatteurs sinistres,
Valets des rois et des ministres,
Déshonorer nos chants devant tout l'avenir.

O vous! qui détestez l'orgueilleuse bassesse,
Du nom de liberté remplissez vos écrits;
Instruisez, éclairez sans cesse
Un peuple de la gloire épris.
Anéanti long-tems, sans droits, sans équilibre,
Qu'il comprenne à la fin ce que c'est qu'être libre.
De l'erreur, des abus, soyez, soyez vainqueurs;
Qu'aux jeux sacrés de Melpomène
Les traits de la grandeur humaine
Courent en vers brûlans s'imprimer dans les cœurs.

Ah! faut-il voir encor, dans les tems où nous sommes,
Sous des chefs orgueilleux des peuples sans fierté?
L'esclavage détruit les hommes;
Ils sont grands par la liberté.
Mais si quelque Français, âme impure et flétrie,
Méprise ton saint nom, vierge de la Patrie,
Qu'il vive dans l'opprobre et meure abandonné;
Et que la cendre du perfide,
Comme une cendre parricide,
Répande, au gré des vents, un air empoisonné.

Ton aspect réjouit le mont le plus sauvage,
Au milieu des rochers enfante les moissons;
        Par toi le plus affreux rivage
        Rit environné de glaçons;
Par toi, l'astre du jour, dont la lumière avare
De rayons pâlissans couvre la Delaware,
Éclaire un peuple heureux, actif, intelligent.
        Sans toi, divinité chérie,
        Le beau climat de l'Hespérie
Sous d'opulens rayons offre un sol indigent.

Charles, fils d'un grand homme, et plus grand que son père,
De tes droits abolis fut le libérateur;
        Sous le gouvernement prospère
        D'un conquérant législateur,
On vit au champ de Mars s'assembler nos ancêtres;
On vit le peuple Franc, ses nobles et ses prêtres,
Tous enfans de l'État et son commun soutien;
        Et le roi de l'Europe entière,
        Plein de leur âme libre et fière,
N'était au milieu d'eux qu'un premier citoyen.

Mais bientôt, à la force unissant l'artifice,
De ce roi fortuné les enfans malheureux
        Laissèrent tomber l'édifice
        Construit par ses soins généreux.
Le glaive et l'encensoir, rivaux du diadême,

Partageaient avec lui la puissance suprême;
Le peuple fut contraint d'humilier son front :
Ramper devint sa seule étude;
Et de sa triple servitude
La nation perdue osa chérir l'affront.

Tombe le souvenir de ces tems sacriléges!
Tombe de nos tyrans la vile ambition!
Fuyez, injustes priviléges,
Droits fondés sur l'oppression!
Fuyez, disparaissez des cités de la France,
Antiques préjugés des siècles d'ignorance,
Qui loin de la vertu supposiez la grandeur!
Périsse l'orgueil tyrannique,
Qui de la majesté publique
A si long-tems noirci l'immortelle splendeur!

Peuples, rendez hommage aux enfans du génie!
Contemplez ce flambleau qui brille entre leurs mains,
Et dont la lumière infinie
Éclaire et guide les humains!
L'existence ordinaire est de quelques journées;
Ces favoris du ciel ont d'autres destinées:
Ils vivent consacrés à l'immortalité;
Et leur éloquence enflammée,
Soutien de la terre opprimée,
Réclame au nom de tous la sainte égalité.

Mais d'autres, étalant les trésors, la naissance,
D'autres, se nourrissant d'un imbécile orgueil,
A leurs fils léguant la puissance,
Vont trouver la honte au cercueil.
Des superstitions ministres fanatiques,
Du trône usurpateur complices despotiques,
Brigands toujours vendus aux brigands couronnés,
Ils voudraient retenir la terre
Dans l'esclavage héréditaire
Où dormirent long-tems les siècles enchaînés!

Courage! éveillez-vous, citoyens de la France;
Ne vous flétrissez pas aux yeux de l'univers;
Mettez en vous votre espérance,
Connaissez et brisez vos fers.
N'imitez point, Français, ni vos faibles ancêtres,
Qui, trahissant le peuple et lui croyant des maîtres,
De l'auguste nature ont méconnu la voix;
Ni le délire frénétique
De ce peuple de la Baltique
Par un choix solennel esclave de ses rois.

Opprimés comme vous, comme vous, d'âge en âge,
Presque tous les humains, sous le joug abrutis,
Dans la poudre de l'esclavage
Baissent leurs fronts anéantis.
Tout sera libre un jour; un jour la tyrannie,

Sans appui, sans état, de l'univers bannie,
Ne verra plus le sang cimenter ses autels;
Et, des vertus mère féconde,
La liberté, reine du monde,
Va sous d'égales lois rassembler les mortels.

« Il n'est plus ce pouvoir grossi par tant de crimes;
« Il n'est plus, » diront-ils, « ce monstre audacieux:
« Ses pieds touchaient les noirs abîmes;
« Son front se perdait dans les cieux.
« Il osait commander : les peuples en silence
« De ses décrets impurs adoraient l'insolence;
« Le monde était aux fers; le monde est délivré;
« Et l'auteur de son esclavage,
« Vomi par l'infernal rivage,
« Dans le fond des enfers est à jamais rentré. »



VARIANTES

DE L'ODE

SUR L'ASSEMBLÉE NATIONALE[1]

Dans l'édition de 1789, l'ode commençait ainsi :

Toujours battus des vents, assiégés par l'orage,
Durant la sombre nuit les Français égarés,
Courant de naufrage en naufrage
Perdaient leurs droits les plus sacrés.
Par le choc éternel des passions contraires,
Des préjugés rivaux et des lois arbitraires,
Le sein de notre empire est encore agité;
Mais, vainqueur des noires tempêtes,
Bientôt va briller sur nos têtes
Le jour de la justice et de la liberté.

Aux généreux accords, etc.

Page 305, deuxième strophe.
Au lieu de

Peuples, rendez hommage, etc.

---

1. Dans la première édition, publiée en 1789, ce poëme fut imprimé sous le nom de Dithyrambe. Depuis, Chénier jugea plus convenable de lui donner le titre d'Ode : c'est sous cette dernière dénomination qu'il le fit imprimer dans son recueil in-18 de l'an V. (*Note de l'Éditeur.*)

il y avait :

Les sublimes vertus et les dons du génie,
Sur des mortels choisis versés à pleines mains,
Par une distance infinie
Les ont séparés des humains.
L'existence ordinaire, etc.

Page 306, strophes troisième et suivantes.
Au lieu de

Opprimés comme vous, comme vous, etc. etc.

il y avait :

Asservis comme nous, comme nous, d'âge en âge,
Sous un sceptre insolent les Anglais abattus
N'avaient qu'un stérile courage
Et d'insuffisantes vertus.
Leurs destins ont voulu qu'un monarque imbécile
Au sein de nos remparts vînt chercher un asyle;
La nation quittée a reconquis ses droits;
Et déja, depuis cent années,
Dans ses campagnes fortunées
L'abondance a fleuri sous l'ombrage des lois.

O Franklin! Washington! grands compagnons de gloire,
O vous! à qui la Grèce eût dressé des autels,
Vous! à qui la sévère Histoire
Paira des tributs immortels,
Je ne m'enivre point d'un espoir chimérique :
La liberté qui luit aux champs de l'Amérique
Éclaira près de vous les regards des Français;
Et bientôt des récits fidèles
Vont annoncer à nos modèles
Les fruits de leur exemple et nos heureux succès.

Le Russe et l'Ottoman, l'Afrique plus grossière,
Presque tous les humains, sous le joug abrutis,
Au sein d'une antique poussière
Baissent leurs fronts anéantis.
Tout sera libre un jour, etc.

NOTES

POUR L'ODE SUR L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Page 303, vers 13 et suivans.

Qu'aux jeux sacrés de Melpomène
Les traits de la grandeur humaine
Courent en vers brûlans s'imprimer dans les cœurs.

Les ouvrages dramatiques auront la dignité qui leur convient, quand les auteurs ne seront pas écrasés sous le joug arbitraire des censeurs royaux. L'abolition de cette magistrature burlesque est absolument nécessaire, si l'on veut que la constitution soit libre. J'ai traité cette matière dans plusieurs ouvrages en prose, qui vont paraître[1]. Elle est très importante, puisqu'elle tient aux mœurs publiques et à la liberté de publier ses pensées, par conséquent à la liberté individuelle.

Page 304, vers 18 et suivans.

Et le roi de l'Europe entière,
Plein de leur âme libre et fière,
N'était au milieu d'eux qu'un premier citoyen.

On sait quelle était la constitution française sous Charlemagne : digne de beaucoup d'éloges, si on la compare au

1. *Voyez*, au tome IV des Œuvres anciennes, le chapitre intitulé : *De la liberté du théâtre en France.*

système de tyrannie qui a prévalu depuis ce grand prince; mais très défectueuse, si on la compare à l'ordre de choses qu'il convient d'établir en France à la fin du dix-huitième siècle. Pour fonder une constitution, il ne s'agit point de remonter à telle ou telle époque, mais aux principes du droit naturel qui existaient avant toutes les époques. Un ministre, qui ne passait pas précisément pour un insensé, vient d'écrire, dans une brochure adressée au roi, que d'autres faiseurs de brochures, après avoir poussé la témérité jusqu'aux plus grands excès, ont fini par remonter aux principes du droit naturel. Ce ministre a écrit au milieu de Londres : ce qui doit fort étonner; mais ce qui doit étonner encore davantage, c'est que sa lettre n'est point datée de Bedlam.

Page 304, vers 22 et suivans.

De ce roi fortuné les enfans malheureux
Laissèrent tomber l'édifice
Construit par ses soins généreux.

On peut voir dans l'excellent ouvrage de l'abbé de Mably, sur l'histoire de France, comment l'indolence ou la tyrannie des successeurs de Charlemagne, comment les usurpations du clergé, de la noblesse et des différens corps, ont anéanti par degrés la constitution française. Je ne laisserai point échapper cette occasion de rendre hommage à ce profond politique, dont la réputation s'accroît de jour en jour, à mesure que la nation se lasse de l'esclavage. La perte d'un tel homme doit être vivement sentie par tous les bons citoyens. Il manque à la patrie dans les circonstances présentes. L'abbé de Mably pensait qu'une bonne constitution politique ne pouvait avoir d'autres fondemens que le droit naturel. L'auteur du *Contrat Social* était du même avis. C'est bien dommage qu'ils n'eussent pas étudié la politique sous M. de Calonne.

Page 306, vers 7.

Brigands toujours vendus aux brigands couronnés.

Les rois qui vont porter le fer et la flamme chez les nations qui ne les attaquent point méritent le nom de brigands : c'est une vérité ancienne et très reconnue. Mais quel nom méritent les rois qui se servent de la puissance militaire pour opprimer leur propre nation ? La puissance militaire est un point sur lequel un peuple qui s'assemble ne saurait trop réfléchir. On n'est pas sûr d'avoir toujours sur le trône des Louis XII et des Louis XVI. Il faut songer qu'après notre bon Henri IV nous avons eu pour roi le cardinal de Richelieu. Il est essentiel de prendre ses précautions.

Page 306, vers 18 et suivans.

Ni le délire frénétique
De ce peuple de la Baltique
Par un choix solennel esclave de ses rois.

La nation danoise, assemblée en 1660, a donné un exemple unique jusqu'alors dans les annales du monde. Elle a conféré à son roi la puissance législative et la puissance exécutive dans leur plus grande étendue ; de sorte que l'on peut dire que l'esclavage est légal en Danemarck. Pour l'honneur de l'humanité, il faut espérer que cet exemple sera toujours unique.

VARIANTES

POUR LES NOTES SUR L'ODE SUR L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Page 309, vers 13 et suivans.

Et déja, depuis cent années,
Dans ses campagnes fortunées
L'abondance a fleuri sous l'ombrage des lois.

Après la fuite de Jacques II, la nation anglaise assemblée donna, comme on sait, le trône d'Angleterre à Guillaume, prince d'Orange. C'est de 1688 que date la liberté anglaise. Avant cette époque, les Anglais étaient aussi esclaves que la plupart des autres nations de l'Europe.



HERMANN ET THUSNELDA.

TRADUCTION DE KLOPSTOCK.

1790.

THUSNELDA.

Couvert de sang romain, de sueur, de poussière,
Il revient des combats sanglans:
Jamais les traits d'Hermann ne furent si brillans;
Et jamais si vive lumière
Ne jaillit de ses yeux brûlans.

Viens, donne cette épée; elle est encor fumante:
Varus a reçu le trépas.
Respire, et viens goûter le repos dans mes bras,
Sur la bouche de ton amante,
Loin du tonnerre des combats.

Hermann, repose-toi; que sur ton front j'essuie
Ton sang et ta noble sueur.
Comme il brûle, ton front! de Rome heureux vainqueur,
Non jamais Thusnelda ravie
Ne sentit pour toi cette ardeur!

Non pas même le jour où, sous un chêne antique,
Hermann, par l'amour emporté,
Fuyante me saisit de son bras indompté.
J'observai son œil héroïque,
Et j'y vis l'immortalité.

C'est ton bien désormais. O Germains! plus d'alarmes,
Germains dont Hermann est l'appui!
Honte au divin Auguste! il s'abreuve aujourd'hui
D'un nectar mêlé de ses larmes;
Hermann est plus divin que lui.

HERMANN.

Laisse là mes cheveux : vois, pâle et sans lumière,
Mon père étendu devant nous.
César, s'il eût osé s'offrir à mon courroux,
Serait ici dans la poussière,
Plus pâle, et plus couvert de coups!

THUSNELDA.

Que tes cheveux, Hermann, en boucles menaçantes,
Ombragent ton front glorieux!
Ce corps n'est plus Sigmar : ton père est dans les cieux;
Sèche tes larmes impuissantes;
Tu le reverras chez les dieux.

ALSA.

IMITATION DE PFEFFEL.

1791.

Que de la liberté la couronne guerrière
Sur ton humide front remplace les roseaux!
Que des nuits, belle Alsa, l'inégale courrière
De ses feux argente tes eaux!

Parcours avec orgueil nos campagnes fécondes;
Raconte au dieu du Rhin la fin de nos malheurs;
Ton urne assez long-tems n'a versé dans ses ondes
Que des flots grossis de nos pleurs.

Vois le cultivateur sur la rive fleurie:
Couché dans la poussière, il étouffait sa voix;
Maintenant, fier et libre, il chante la patrie,
Qui renaît, et lui rend ses droits.

Entends-tu comme au loin les trompettes civiques
Raniment les Français sous le joug expirans;

Comme la liberté, par ses divins cantiques,
Porte l'effroi chez nos tyrans?

Chargés du poids des fers, ainsi que nos compagnes,
Nous avions oublié ces aimables accens;
Les échos attristés, le long de nos montagnes,
Répétaient des sons gémissans;

Alsa, vois tout-à-coup sur les Vosges hautaines
Flotter des trois couleurs l'étendard immortel;
Vois de la liberté qui régnait dans Athènes
Se relever l'antique autel.

Vois de nos légions la jeunesse aguerrie,
S'avançant vers l'autel aux accens de l'airain,
Jurer de maintenir les droits de la patrie,
Les droits du peuple souverain.

. . . .



LA MORT
DE MIRABEAU.

Præcipe lugubres
Cantus, Melpomene, cui liquidam pater
Vocem cum citharâ dedit.
HORAT. AD VIRGIL. Od., lib. I.

Beaux-arts, qu'inventa le génie,
Unissez vos divins efforts;
Lugubre et touchante harmonie,
Fais-nous entendre tes accords.
Marbre, obéis à Praxitèle;
Toile, peins cette âme immortelle
Que les dieux semblaient inspirer;
Et toi, Muse patriotique,
Chante le funèbre cantique:
Un grand homme vient d'expirer.

Cité que chérit Amphitrite[1],
Il attend de toi des autels!
Sur tes bords sa gloire est écrite
En caractères immortels.
Par son éloquence puissante,

---

1. Mirabeau naquit à Marseille en 1749.

De notre liberté naissante
Je vois les ennemis vaincus.
Le despotisme en vain conspire;
Le peuple ressaisit l'empire
Aux accens d'un nouveau Gracchus.

Sur une scène encor plus belle,
Au nom du peuple et de la loi,
Je l'entends, plein du même zèle,
Répondre à l'esclave d'un roi;
Je vois son courage intrépide
Dénoncer à ce roi perfide
Les crimes de ses favoris;
Lorsque des héros mercenaires,
Dans leurs exploits imaginaires,
Menaçaient les murs de Paris.

Silence! organes de l'envie;
N'outragez plus notre soutien:
Songez que la France asservie
A vu Mirabeau citoyen.
De ses vertus républicaines,
Les fers, les cachots de Vincennes,
N'ont point abattu la fierté:
C'est là que son mâle génie,
Sous la main de la tyrannie,
Fondait de loin la liberté.

Couvre-toi d'un voile funèbre,
Témoin de ses brillans succès,
Tribune, que rendit célèbre
Le Démosthène des Français!
La France, mère inconsolable,
Perdant un fils irréparable,
A pris les vêtemens du deuil;
Et puissent des honneurs si justes
Consoler ses mânes augustes
Dans le silence du cercueil!

Adoptez ces lugubres marques,
Français qui chérissez les lois!
On porte le deuil des monarques;
Un seul grand homme vaut cent rois.
Ce Franklin, qui dans l'Amérique
Fit régner la raison publique,
Au monde était plus précieux
Que tous ces princes dont la gloire
Expire et s'éteint dans l'histoire,
Dès qu'on leur a fermé les yeux.

En vulgaires humains féconde,
La Nature, à tous les instans,
Sème en foule au milieu du monde
Des esclaves et des tyrans;
Mais, quand l'argile qu'elle anime

Enveloppe un esprit sublime,
Et le cœur altier d'un héros,
Son sein, qu'un tel effort accable,
N'enfante un prodige semblable
Qu'après un siècle de repos.

Jour d'épouvante! heure suprême[1]!
Du peuple l'immortel appui
Expire au sein du peuple même,
En s'occupant encor de lui.
La douleur le trouve impassible:
D'un front serein, d'un œil paisible,
Il envisage son trépas;
Et son âme ferme et sublime
S'agrandit en voyant l'abîme
Qui vient de s'ouvrir sous ses pas.

Des pontifes langage austère,
Mortels apprêts, pieux tourmens,
Mirabeau va quitter la terre,
Épargnez ses derniers momens.
Fuyez son vénérable asile,

1. Mirabeau mourut à Paris, en 1791, dans la rue de la Chaussée-d'Antin où il demeurait, et à laquelle on donna son nom.

Préjugés d'un âge imbécile;
Fuyez, mensonges révérés,
Que la frayeur de nos ancêtres,
L'avarice et l'orgueil des prêtres,
Avaient si long-tems consacrés!

Au fond de la nuit éternelle,
Parmi les ombres descendu,
Il voit la douleur solennelle
Des citoyens qui l'ont perdu.
Paris et la patrie entière
Vont, dans sa demeure dernière,
Déposer le grand Mirabeau.
Ses restes, que le peuple adore,
Il les voit triompher encore
Et des tyrans et du tombeau.

La France a-t-elle, avant notre âge,
Honoré ces mortels divins
Dont l'esprit est un héritage
Recueilli par tous les humains?
Ils mouraient : leur cendre sacrée,
Par l'amitié seule entourée,
Marchait vers le funèbre lieu;
Tandis qu'une pompe insolente
Accompagnait l'ombre sanglante
D'un Louvois ou d'un Richelieu.

Du fanatisme étrange exemple!
Opprobre d'un siècle si beau!
A Sulpice on élève un temple;
Voltaire est presque sans tombeau!
Mort, il cherche encore un asile;
Un ordre des tyrans exile
Ses vains et précieux débris;
Et, dans leur stupide colère,
De sa dépouille tutélaire
Ils ont déshérité Paris.

Des grands hommes de la patrie
Nous verrons les mânes un jour,
Famille imposante et chérie,
Habiter un commun séjour.
Tel, au milieu des sept collines,
S'élevait sous des mains divines
Ce temple superbe et vanté
Où, par la piété romaine,
Dans les murs de la cité reine,
On vit l'Olympe transporté.

Ennemis de la tyrannie,
Visitez ces augustes lieux;
Vertu, raison, talens, génie,
Voilà vos patrons et vos dieux.
Souvent la nation nouvelle,

Offrant un hommage fidèle
A ces mânes idolâtrés,
Viendra sur la chose publique
Consulter la patrie antique,
Au fond des monumens sacrés.

Toi, que la France désolée
Appelle en vain dans ses regrets,
Mirabeau, de ton mausolée
J'ornerai du moins les cyprès.
Lorsque ta fatale journée,
Par chaque printemps ramenée,
Renouvellera nos douleurs,
Je chanterai tes nobles veilles;
Et sur le marbre où tu sommeilles
Tu sentiras couler nos pleurs.



ODE

SUR LA GUERRE DE LA LIBERTÉ.

1792.

NYMPHES des monts et des forêts,
Prolongez le cri de la guerre.
Honneur, gloire, triomphe, aux armes des Français!
Malheur aux tyrans de la terre!

Ces cris généreux ont volé
De la Baltique aux bords du Tibre;
Des rois usurpateurs le trône est ébranlé;
L'Europe a besoin d'être libre!

Douce égalité, sous nos yeux,
Prépare tes festins prospères;
Et vous! peuples amis, conviés par les cieux,
Venez aux banquets de vos frères.

O Rome, recompose-toi
Parmi tes tribus rassemblées!
Relève tes remparts, cité d'un peuple roi,
Éparse au sein des mausolées!

Mânes des Catons, des Brutus,
Revendiquez Rome usurpée;
Ouvrez-vous, grands tombeaux où dorment les Gracchus;
Revivez, Émile et Pompée!

Rendez-nous l'antique splendeur
De vos vertus républicaines;
Que la triple tiare, abaissant sa grandeur,
Tombe aux pieds des armes romaines!

Et vous, Germains, réveillez-vous;
Au nom de nos communs ancêtres,
Redevenez des Francs, et brisez avec nous
Le joug de vos orgueilleux maîtres!

Levez-vous; ce n'est qu'aux tyrans
A redouter nos mains guerrières:
Nos mains portent l'effroi dans le palais des grands,
La liberté dans les chaumières.

A l'acier opposez l'acier;
Que la voix des combats décide;
Dans vos robustes mains que le soc nourricier
Soit un glaive tyrannicide!

Le riche fuit l'égalité
Au sein de son vaste héritage;

Le pauvre avec ardeur chérit la liberté:
Elle est le seul bien qu'il partage.

Ainsi l'on vit s'humilier
L'Autriche et sa vaine puissance,
Quand d'Egmont et Nassau couraient se rallier
Sous le drapeau de l'indigence.

Tels, sous Wasa, ces conquérans
Vengeurs de la Suède avilie,
Guerriers cultivateurs, descendaient par torrens
Des monts de la Dalécarlie.

Tel, en des jours encor plus beaux,
S'élevait, sous des mains rustiques,
Ce chêne audacieux dont les treize rameaux
Ombrageaient les monts helvétiques.



ODE

SUR LA SITUATION

DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE,

DURANT LA DÉMAGOGIE

DE ROBESPIERRE ET DE SES COMPLICES.

(Prairial, l'an II de la République. — Juin 1794.)

O VAISSEAU de l'État, fais un dernier effort:
Vaisseau, battu par les orages,
Tes mâts sont renversés; viens regagner le port:
Ces rochers, qu'habite la mort,
Sont témoins d'assez de naufrages.

Vois-tu, le fer en main, le meurtre dans les yeux,
Grandir l'anarchie aux cent têtes?
Ainsi du sein des mers, s'élevant jusqu'aux cieux,
Jaillit le géant furieux
Que vomit le cap des tempêtes,

Lorsque, précipités par la fureur de l'or,
Les Jasons de Lusitanie,

Souillant de leur empire une onde vierge encor,
Sur l'Océan d'Adamastor
Faisaient voguer la tyrannie.

O de nos jours de sang quel opprobre éternel!
C'est Catilina qui dénonce;
Vergonte et Lentulus dictent l'arrêt mortel;
Tullius est le criminel;
Céthégus est juge, et prononce!

Des forfaits autrefois les vils machinateurs
Conjuraient avec la nuit sombre;
Ils siégent maintenant au rang des sénateurs;
Et les poignards conspirateurs
Ne sont plus aiguisés dans l'ombre.

Le génie indigné baisse un front abattu
Sous l'ignorance qui l'opprime;
Du nom de liberté le meurtre est revêtu;
Et l'audace de la vertu
Se tait devant celle du crime.

Le délateur vendu, pour prix de ses poisons,
Baigne dans l'or ses mains avides;
Et des Pères conscrits les respectables noms

Des Marius et des Carbons
Couvrent les tables homicides.

Le peuple est aveuglé par ses vils ennemis;
Des Gracchus la mort est jurée:
Viens, Septimuléius, viens, meurtrier soumis,
Contre l'or qui te fut promis
Échanger leur tête sacrée.

Liberté des Français, que d'infâmes complots
Ont ralenti ta noble course!
Un monstre a dévoré nos fruits à peine éclos;
Le sang s'est mêlé dans tes flots
Si purs, si brillans à leur source.

Sur ton front, jeune encor, dieux! quel souffle infernal
Flétrirait tes palmes altières!
Vas-tu donc ressembler à ce fleuve inégal
Qui, de son opulent cristal,
Baigne le nord de nos frontières?

Né sur le Saint-Gothard, au milieu des torrens,
Fils impétueux des montagnes,
Le Rhin, dans sa naissance, ennemi des tyrans,
Des Suisses, des Germains, des Francs,
Fertilise au loin les campagnes.

Dans ce vaste jardin, par ses flots embelli,
Il épanche une urne féconde;
Bientôt, ruisseau stérile, et sans cesse affaibli,
Il court, dans la fange et l'oubli,
Cacher l'opprobre de son onde.

Ah! le peuple français repousse avec horreur
Ces flétrissantes destinées.
Liberté, chez les rois va porter la terreur;
Parmi nous répands le bonheur,
Comme en tes premières journées!

De la plaine de Mars où sont les jeux charmans?
Où sont les fêtes solennelles
Qui, dans la France entière, au milieu des sermens,
Voyaient, par mille embrassemens,
S'unir nos cités fraternelles!

Le soleil, souriant à notre liberté,
Hâtait le lever de l'aurore,
Et, sur l'autel sacré planant avec fierté,
De son immortelle clarté
Dorait l'étendard tricolore.

La nuit succède au jour, et le crêpe du deuil
Couvre nos villes désolées;

La licence aujourd'hui triomphe avec orgueil;
La liberté marche au cercueil;
Les lois l'accompagnent voilées.

Vulcain, vainqueur du Xante, au fond de ses roseaux
Portait la flamme dévorante;
Ainsi le fanatisme, agitant ses flambeaux,
Embrâse et soulève les eaux
De la Loire et de la Charente.

Philippe, c'est ainsi qu'en tes champs inhumains
De Jule on vit l'image errante,
Le diadême au front, le glaive entre les mains,
Combattre les derniers Romains
Et la république expirante,

Quand Brutus, ne voulant ni régner ni servir,
Voyant Rome à jamais flétrie,
Accusant la vertu qui le faisait périr,
Confondit son dernier soupir
Avec celui de la patrie!

De la France éperdue infortunés enfans,
Contemplez sa douleur amère;
Déposez votre rage et vos glaives sanglans;

Ne vous battez plus dans les flancs
De votre déplorable mère.

O terre des Gaulois, redoutables remparts,
Champs fortunés, douce contrée,
Bords chéris d'Apollon, de Cérès et de Mars,
Terre hospitalière des arts,
Sois libre, opulente, adorée!

Tous les rois sont armés pour déchirer ton sein;
A leurs yeux rien ne peut t'absoudre;
Mais bientôt, si tu veux mériter ton destin,
Le colosse républicain
Réduira tous les rois en poudre.

Imprimant sur ton sol un pied profanateur,
Ils osent te porter la guerre;
Ils trouveront la mort : peuple triomphateur,
Qu'à ton souffle exterminateur
Ils disparaissent de la terre!

Mais plus de sang français; laisse frapper les lois:
Leurs vengeances sont légitimes;
Peuple républicain, n'imite point les rois
Dont la fureur a tant de fois
Puni les crimes par des crimes!

Renais chez les mortels, aimable égalité;
Viens briser le glaive anarchique:
Revenez, douces lois, justice, humanité;
Sans les mœurs point de liberté,
Sans vertu, point de république.



DITHYRAMBE

SUR

LA FÉDÉRATION.

1793.

Vive à jamais, vive la liberté!
Reçois nos vœux, chère et sainte patrie:
Nous jurons d'obéir, de donner notre vie
Pour nos lois, pour l'égalité;
Que la France entière s'écrie:
Vive à jamais, vive la liberté!

Habitans des cités, habitans des campagnes,
Peuple vaillant, peuple vainqueur,
Accourez, amenez vos enfans, vos compagnes;
Chantez la liberté, chantez votre bonheur!

Autrefois, vous courbiez la tête
Sous le joug des grands et des rois;
Ce jour vous a rendu vos droits;
Conservez bien votre conquête;

Célébrez, chérissez vos lois.
Chantez : que les tyrans frémissent!
Chantez : que vos voix retentissent
Des bords de la Seine et du Rhin
Aux bords de la Tamise, et du Tage et du Tibre!
Qu'en tout lieu le vrai souverain
Détruise les sceptres d'airain!
Que l'univers entier soit libre!



HYMNES
PATRIOTIQUES.

HYMNES PATRIOTIQUES.

CHANT DU 14 JUILLET.

1790.

Dieu du peuple et des rois, des cités, des campagnes,
De Luther, de Calvin, des enfans d'Israël,
Dieu que le Guèbre adore au pied de ses montagnes,
En invoquant l'astre du ciel!

Ici sont rassemblés sous ton regard immense
De l'empire français les fils et les soutiens,
Célébrant devant toi leur bonheur qui commence,
Égaux à leurs yeux comme aux tiens.

Rappelons-nous les tems où des tyrans sinistres
Des Français asservis foulaient aux pieds les droits;

Le tems si près de nous où d'infâmes ministres
Trompaient les peuples et les rois.

Des brigands féodaux les rejetons gothiques
Alors à nos vertus opposaient leurs aïeux;
Et, le glaive à la main, des prêtres fanatiques
Versaient le sang au nom des cieux.

Princes, nobles, prélats, nageaient dans l'opulence;
Le peuple gémissait de leurs prospérités;
Du sang des opprimés, des pleurs de l'indigence,
Leurs palais étaient cimentés.

En de pieux cachots l'oisiveté stupide,
Afin de plaire à Dieu, détestait les mortels;
Des martyrs, périssant par un long homicide,
Blasphémaient au pied des autels.

Ils n'existeront plus, ces abus innombrables:
La sainte liberté les a tous effacés;
Ils n'existeront plus, ces monumens coupables:
Son bras les a tous renversés.

Dix ans sont écoulés; nos vaisseaux, rois de l'onde,
A sa voix souveraine ont traversé les mers:

Elle vient aujourd'hui des bords d'un nouveau monde
Régner sur l'antique univers.

Soleil, qui, parcourant ta route accoutumée,
Donnes, ravis le jour, et règles les saisons;
Qui, versant des torrens de lumière enflammée,
Mûris nos fertiles moissons;

Feu pur, œil éternel, âme et ressort du monde,
Puisses-tu des Français admirer la splendeur!
Puisses-tu ne rien voir dans ta course féconde
Qui soit égal à leur grandeur!

Que les fers soient brisés! Que la terre respire!
Que la raison des lois, parlant aux nations,
Dans l'univers charmé fonde un nouvel empire,
Qui dure autant que tes rayons!

Que des siècles trompés le long crime s'expie!
Le ciel pour être libre a fait l'humanité:
Ainsi que le tyran, l'esclave est un impie,
Rebelle à la divinité.

VARIANTES

DU CHANT DU 14 JUILLET.

Page 341.

Dans l'édition de 1790, l'hymne commençait par les cinq strophes suivantes:

Il est venu ce jour, où, depuis une année,
Les destins de la France ont fini ses revers;
Accourez, citoyens: cette auguste journée
A rompu nos antiques fers.

Français! offrons à Dieu l'hymne patriotique;
Mêlons à nos sermens des chants pleins de fierté;
Courons sur le lieu même, autrefois despotique,
Où naquit notre liberté.

Gravons sur les débris de ces tours formidables
Le récit du combat, les exploits des vainqueurs,
Les lois de notre empire et les noms respectables
De nos premiers législateurs.

Que le roi des Français ait part à notre hommage;
Ne l'environnons pas d'esclaves enchaînés,
Et n'avilissons point aux pieds de son image
Des peuples entiers prosternés.

Nous avons vu des rois chéris de la victoire:
La justice du temps a brisé leurs autels;
Mais le temps, toujours juste, élevera sa gloire
Sur des fondemens immortels.

Dieu du peuple et des rois, etc., etc.

Page 341, vers 5 et suivans.

« Ici sont rassemblés sous ton regard immense, etc.

Cette strophe, dans l'édition de 1790, était suivie des trois imprimées ci-après :

D'un mortel isolé connaissant la foiblesse,
D'un mortel citoyen sentant la dignité,
Forts de leur union, sans maître, sans noblesse,
Agrandis par l'égalité,

Nous jurons d'obéir, de donner notre vie
Au peuple souverain dont émane la loi;
Nous jurons d'obéir à cette loi chérie;
Nous jurons d'obéir au roi.

Plus d'ordres différens, plus même de province:
La France désormais en son immensité
Ne voit qu'un seul empire, un seul peuple, un seul prince,
Unis dans la même cité.

Rappelons-nous ces temps, etc., etc.

Page 342, vers 14.

Blasphémaient au pied des autels.

Après cette strophe suivait immédiatement celle-ci :

L'injustice des rois, toujours si bien servie,
Peuplait d'infortunés un repaire odieux :
Au fond de ce tombeau condamnés à la vie,
Ils expiraient sans voir les cieux.

Page 343, vers 2.

Régner sur l'antique univers.

Ici venaient les quatre strophes suivantes :

De nos champs renommés elle aborde la rive ;
Ses pas sont entourés de citoyens guerriers ;
Elle tient dans ses mains et le glaive et l'olive ;
Son front est couvert de lauriers.

Au milieu des périls Lafayette est son guide,
Depuis qu'en Amérique il devient son appui ;
Elle a suivi partout sa prudence intrépide ;
Elle est toujours auprès de lui.

La mère des vertus, des talens, du génie,
La liberté, réside au sein de nos remparts :
Nous verrons la sagesse à l'éloquence unie,
Les mœurs, le courage et les arts.

Nous verrons désormais, ainsi que dans Athènes,
Chez un peuple sensible et de la gloire épris,
Socrate et Périclès, Sophocle et Démosthènes,
Orner le superbe Paris.

Soleil, qui parcourant, etc., etc.

HYMNE

SUR LA TRANSLATION

DES CENDRES DE VOLTAIRE

AU PANTHÉON FRANÇAIS,

LE 12 JUILLET 1791.

MUSIQUE DE GOSSEC.

Ah! ce n'est point des pleurs qu'il est tems de répandre;
C'est le jour du triomphe, et non pas des regrets:
Que nos chants d'allégresse accompagnent la cendre
Du plus illustre des Français.

Jadis, par les tyrans, cette cendre exilée,
Au milieu des sanglots, fuyait loin de nos yeux;
Mais, par un peuple libre aujourd'hui rappelée,
Elle vient consacrer ces lieux.

Salut! mortel divin, bienfaiteur de la terre:
Nos murs, privés de toi, vont te reconquérir;
C'est à nous qu'appartient tout ce qui fut Voltaire;
Nos murs t'ont vu naître et mourir [1].

---

1. Voltaire naquit à Châtenay près Paris, le 20 février 1694, et mourut, à Paris même, le 30 mai 1778.

Ton souffle créateur nous fit ce que nous sommes:
Reçois le libre encens de la France à genoux;
Sois désormais le dieu du temple des grands hommes,
        Toi, qui les as surpassés tous.

Le flambeau vigilant de ta raison sublime
Sur des prêtres menteurs éclaira les mortels;
Fléau de ces tyrans, tu découvris l'abîme
        Qu'ils creusaient aux pieds des autels.

Tes tragiques pinceaux des demi-dieux du Tibre
Ont su ressusciter les antiques vertus;
Et la France a conçu le besoin d'être libre
        Aux fiers accens des deux Brutus.

Sur cent tons différens, ta lyre enchanteresse,
Fidèle à la raison comme à l'humanité,
Aux mensonges brillans inventés par la Grèce
        Unit la simple vérité.

Citoyens! courez tous au-devant de Voltaire:
Il renaît parmi nous, grand, chéri, respecté;
Comme à son dernier jour, ne prêchant à la terre
        Que Dieu seul et la liberté.

Il cherche en vain ces tours, cet enfer du génie,
Dont son aspect deux fois fit le temple des arts;
La Bastille est tombée avec la tyrannie
Qui bâtit ses triples remparts.

Il voit ce champ de Mars, où la liberté sainte
De son trône immortel posa les fondemens;
Des Français rassemblés dans cette auguste enceinte
Il reçoit les seconds sermens.

Le fanatisme impur, cette sanglante idole,
Suit le char de triomphe avec des cris affreux;
Tels Émile ou César, aux murs du Capitole,
Traînaient les rois vaincus par eux.

Moins belle fut jadis sa dernière victoire,
Lorsqu'aux jeux du théâtre un peuple transporté,
A ce vieillard mourant sous le poids de la gloire,
Décernait l'immortalité.

La Barre! Jean Calas! venez, plaintives ombres,
Innocens condamnés, dont il fut le vengeur:
Accourez un moment du fond des rives sombres;
Joignez-vous au triomphateur.

Chantez, peuples pasteurs, qui des monts helvétiques
Vîtes long-tems planer cet aigle audacieux;
Habitans du Jura, que vos accens rustiques
Portent sa gloire jusqu'aux cieux.

Fils d'Albion, chantez; Américains, Bataves,
Chantez; de la Raison célébrez le soutien;
Ah! de tous les mortels qui ne sont point esclaves
Voltaire est le concitoyen.

Vous, peuples, qu'en secret lasse la tyrannie,
Chantez: la liberté viendra briser vos fers;
Sa main dresse en nos murs un autel au génie:
C'est un beau jour pour l'univers.

Dieu des dieux, roi des rois, nature, Providence,
Être seul immuable et seul illimité,
Créateur increé, suprême intelligence,
Bonté, justice, éternité:

Tu fis la liberté; l'homme a fait l'esclavage:
Mais souvent dans son siècle un mortel inspiré,
Pour les siècles suivans, de ton sublime ouvrage
Conserve le dépôt sacré.

Dieu de la liberté, chéris toujours la France;
Fertilise nos champs, protége nos remparts;
Accorde-nous la paix, et l'heureuse abondance,
Et l'empire éternel des arts.

Donne-nous des vertus, des talens, des lumières,
L'amour de nos devoirs, le respect de nos droits,
Une liberté pure, et des lois tutélaires,
Et des mœurs dignes de nos lois!



HYMNE A L'ÉGALITÉ.

19 JUIN 1792.

ÉGALITÉ douce et touchante,
Sur qui reposent nos destins,
C'est aujourd'hui que l'on te chante
Parmi les jeux et les festins.

Ce jour est saint pour la patrie;
Il est fameux par tes bienfaits :
C'est le jour où ta voix chérie
Vint rapprocher tous les Français.

Tu vis tomber l'amas servile
Des titres fastueux et vains,
Hochets d'un orgueil imbécile,
Qui foulait aux pieds les humains.

Tu brisas des fers sacriléges;
Des peuples tu conquis les droits;
Tu détrônas les priviléges;
Tu fis naître et régner les lois.

Seule idole d'un peuple libre,
Trésor moins connu qu'adoré,
Les bords du Céphise et du Tibre
N'ont chéri que ton nom sacré!

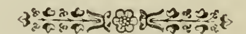
Des guerriers, des sages rustiques,
Conquérant leurs droits immortels,
Sur les montagnes helvétiques
Ont posé tes premiers autels;

Et Franklin, qui, par son génie,
Vainquit la foudre et les tyrans,
Aux champs de la Pensylvanie
T'assure des honneurs plus grands!

Le Rhône, la Loire et la Seine,
T'offrent des rivages pompeux:
Le front ceint d'olive et de chêne,
Viens y présider à nos jeux!

Répands ta lumière infinie,
Astre brillant et bienfaiteur;
Des rayons de la tyrannie
Tu détruis l'éclat imposteur.

Ils rentrent dans la nuit profonde
Devant tes rayons souverains;
Par toi la terre est plus féconde;
Et tu rends les cieux plus sereins.



HYMNE
A LA VICTOIRE,

CHANTÉ SUR LA MONTAGNE, AU CHAMP DE LA RÉUNION,

LE 20 PRAIRIAL AN II. (8 JUIN 1793.)

LES HOMMES.

Dieu puissant! d'un peuple intrépide
C'est toi qui défends les remparts:
La victoire a, d'un vol rapide,
Accompagné nos étendards.
Les Alpes et les Pyrénées
Des rois ont vu tomber l'orgueil;
Au Nord, nos champs sont le cercueil
De leurs phalanges consternées.

LE CHOEUR DES HOMMES.

Avant de déposer nos glaives triomphans,
Jurons d'anéantir le crime et les tyrans.

LES FEMMES.

Entends les vierges et les mères,
Auteur de la fécondité:

Nos époux, nos enfans, nos frères,
Combattent pour la liberté;
Et, si quelque main criminelle
Terminait des destins si beaux,
Leurs fils viendront sur leurs tombeaux
Venger la cendre paternelle.

LE CHOEUR DES FEMMES.

Avant de déposer vos glaives triomphans,
Jurez d'anéantir le crime et les tyrans.

LES HOMMES ET LES FEMMES.

Guerriers, offrez votre courage;
Jeunes filles, offrez des fleurs;
Mères, offrez, pour votre hommage,
Vos fils vertueux et vainqueurs.
Vieillards, dont la mâle sagesse
N'instruit plus par des actions,
Versez vos bénédictions
Sur les armes de la jeunesse.

LE CHOEUR.

Avant de déposer nos glaives triomphans,
Jurons d'anéantir le crime et les tyrans.



HYMNE
A LA LIBERTÉ.

20 BRUMAIRE AN II. (10 NOV. 1793.)

Descends, ô Liberté! fille de la Nature:
Le peuple a reconquis son pouvoir immortel;
Sur les pompeux débris de l'antique imposture
Ses mains relèvent ton autel.

Venez, vainqueurs des rois: l'Europe vous contemple;
Venez; sur les faux Dieux étendez vos succès;
Toi, sainte Liberté, viens habiter ce temple;
Sois la déesse des Français.

Ton aspect réjouit le mont le plus sauvage,
Au milieu des rochers enfante les moissons;
Embelli par tes mains, le plus affreux rivage
Rit, environné de glaçons.

Tu doubles les plaisirs, les vertus, le génie;
L'homme est toujours vainqueur sous tes saints étendards;

Avant de te connaître, il ignorait la vie:
Il est créé par tes regards.

Au peuple souverain tous les rois font la guerre;
Qu'à tes pieds, ô déesse, ils tombent désormais!
Bientôt, sur les cercueils des tyrans de la terre
Les peuples vont jurer la paix.



HYMNE
A LA RAISON.

10 FRIMAIRE AN II. (30 NOV. 1793)

AUGUSTE compagne du sage,
Détruis des rêves imposteurs;
D'un peuple libre obtiens l'hommage;
Viens le gouverner par les mœurs.

O Raison, puissante Immortelle!
Pour les humains tu fis la loi!
Avant d'être égaux devant elle,
Ils étaient égaux devant toi.

Inspire à l'active jeunesse
Des exploits l'illustre désir;
Accorde à la sage vieillesse
Un doux et glorieux loisir.

Victimes d'intérêts contraires,
Les humains s'opprimaient entr'eux,

Réunis tous ces peuples frères,
Dont les rois ont brisé les nœuds.

Ton éclat, exempt d'imposture,
Ressemble à l'éclat d'un beau jour;
Ta flamme bienfaisante et pure
Rallume les feux de l'amour.

Sur tes pas, austère sagesse,
Amenant l'aimable gaîté,
Des Arts la troupe enchanteresse
Vient couronner la Liberté.



LA REPRISE DE TOULON.

HYMNE.

10 NIVÔSE AN II. (30 DEC. 1793.)

TOULON, redevenu français,
N'étend plus ses regards sur une onde captive:
Son roc, purifié par nos justes succès,
Menace Albion fugitive.
Les feux qu'ont allumés des ennemis pervers,
Dirigés contre eux même, ont foudroyé leurs têtes;
Et leurs vaisseaux, tyrans des mers,
Sont poursuivis par les tempêtes.

Il sera partout abattu
Le rival insolent d'un peuple magnanime:
Le Français au combat marche avec la vertu;
L'Anglais y marche avec le crime.
Le pouvoir éternel qui siége au haut des cieux
Du peuple souverain protége le génie;
Et les élémens furieux
S'arment contre la tyrannie.

Anglais, vos serviles vaisseaux,
Teints du sang qui coula sous les remparts de Gènes,
D'une cité française osant souiller les eaux,
Venaient nous apporter des chaînes!
Les nôtres, à Plymouth portant la liberté,
Consoleront la Manche, à des brigands soumise;
Et le jour de la liberté
Luira sur la sombre Tamise.

En vain vous prétendez encor
Appesantir sur l'onde un sceptre tyrannique,
Rois, ministres, guerriers, vainqueurs avec de l'or,
Triomphant par la foi punique!
L'univers se soulève: il remet en nos mains
Le soin de recouvrer le public héritage;
Et les bras des nouveaux Romains
Renverseront l'autre Carthage.

Lève-toi, reprends tes lauriers,
Ceins d'olive et de fleurs ta tête enorgueillie,
Fille de l'Océan, dont les flots nourriciers
Baignent la France et l'Italie!
Sur ton sein généreux porte-nous les trésors
De l'onde adriatique et des mers de Bysance;
Appelle et conduis dans nos ports
Les doux tributs de l'abondance!

Et nous, peuple triomphateur,
Français! notre destin fera le sort du monde:
C'est un soleil nouveau, dont l'éclat bienfaiteur
Réjouit, anime et féconde.
Tout ressent, tout bénit ses regards pénétrans;
Tout suit, en l'invoquant, cet astre tutélaire;
Son feu, qui brûle les tyrans,
Nourrit les peuples qu'il éclaire!



HYMNE
A L'ÊTRE SUPRÊME.

1794.

SOURCE de vérité, qu'outrage l'imposture,
De tout ce qui respire éternel protecteur,
Dieu de la liberté, père de la nature,
Créateur et conservateur;

O toi, seul incréé, seul grand, seul nécessaire,
Auteur de la vertu, principe de la loi,
Du pouvoir despotique immuable adversaire!
La France est debout devant toi.

Tu posas sur les mers les fondemens du monde;
Ta main lance la foudre, et déchaîne les vents;
Tu luis dans ce soleil dont la flamme féconde
Nourrit tous les êtres vivans!

La courrière des nuits, perçant de sombres voiles,
Traîne à pas inégaux son cours silencieux;
Tu lui marques sa route; et d'un peuple d'étoiles
Tu semas la plaine des cieux.

Tes autels sont épars dans le sein des campagnes,
Dans les riches cités, dans les antres déserts,
Aux angles des vallons, aux sommets des montagnes,
Au haut du ciel, au fond des mers.

Mais il est pour ta gloire un sanctuaire auguste,
Plus grand que l'empyrée et ses palais d'azur!
Dieu lui-même, habitant le cœur de l'homme juste,
Y goûte un encens libre et pur!

Dans l'œil étincelant du guerrier intrépide
En traits majestueux tu gravas ta splendeur;
Dans les regards baissés de la vierge timide
Tu plaças l'aimable pudeur.

Sur le front du vieillard la sagesse immobile
Semble rendre avec toi les décrets éternels;
Sans parens, sans appui, l'enfant trouve un asyle
Devant tes regards paternels.

C'est toi qui fais germer dans la terre embrasée
Ces fruits délicieux qu'avaient promis les fleurs;
Tu verses dans son sein la fertile rosée
Et les frimats réparateurs;

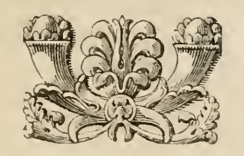
Et, lorsque du printemps la voix enchanteresse
Dans l'âme épanouie éveille le désir,
Tout ce que tu créas, respirant la tendresse,
Se reproduit par le plaisir.

Des rives de la Seine à l'onde hyperborée,
Tes enfans dispersés t'adressent leurs concerts;
Par tes prodigues mains la Nature parée
Bénit le Dieu de l'univers.

Les sphères parcourant leur carrière infinie,
Les mondes, les soleils, devant toi prosternés,
Publiant tes bienfaits, d'une immense harmonie
Remplissent les cieux étonnés.

Grand Dieu! qui sous le dais fais pâlir la puissance,
Qui sous le chaume obscur visites la douleur,
Tourment du crime heureux, besoin de l'innocence,
Et dernier ami du malheur!

L'esclave et le tyran ne t'offrent point d'hommage :
Ton culte est la vertu, ta loi l'égalité;
Sur l'homme libre et bon, ton œuvre et ton image,
Tu souffles l'immortalité.



LE
CHANT DU DÉPART,
HYMNE DE GUERRE.

1794.

UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

La Victoire, en chantant, nous ouvre la barrière;
La Liberté guide nos pas;
Et, du nord au midi, la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil!
Le peuple souverain s'avance:
Tyrans, descendez au cercueil.
La République nous appelle;
Sachons vaincre, ou sachons périr:
Un Français doit vivre pour elle;
Pour elle un Français doit mourir.

CHANT DES GUERRIERS.

La République, etc.

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes:
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher quand vous prenez les armes;
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie;
Guerriers, elle n'est plus à vous:
Tous vos jours sont à la patrie;
Elle est votre mère avant nous.

CHOEUR DES MÈRES DE FAMILLE.

La république, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves;
Songez à nous aux champs de Mars:
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards;
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière,
Quand les tyrans ne seront plus.

CHOEUR DES VIEILLARDS.

La république, etc.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu:

Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie;
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillans, nous le sommes;
Guidez-nous contre les tyrans:
Les républicains sont des hommes;
Les esclaves sont des enfans.

CHOEUR DES ENFANS.

La république, etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillans époux, les combats sont vos fêtes;
Partez, modèles des guerriers;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes;
Nos mains tresseront vos lauriers;
Et, si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire;
Et nos flancs portent vos vengeurs.

CHŒUR DES ÉPOUSES.

La république, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous, qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si pour s'unir un jour à notre destinée
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,

Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang dans les batailles
Ait coulé pour l'égalité!

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

La république, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentans, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs.
En tous lieux, dans la nuit profonde
Plongeant la féodalité,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHŒUR GÉNÉRAL.

La république nous appelle;
Sachons vaincre, ou sachons périr:
Un Français doit vivre pour elle;
Pour elle un Français doit mourir.



LE
CHANT DES VICTOIRES,
HYMNE,
POUR LA FÊTE DU 10 AOUT 1794.

Fuyant ses villes consternées,
L'Ibère, orgueilleux et jaloux,
A vu s'abaisser devant nous
Les deux sommets des Pyrénées.
Ses tyrans, ses inquisiteurs,
Dans Madrid vont payer leurs crimes:
D'injustes sacrificateurs
Deviendront de justes victimes.

LE CHŒUR.

Gloire au peuple français! il a vengé ses droits:
Vivent la liberté, la patrie et les lois!

De Brutus éveillons la cendre;
O Gracques, sortez du cercueil!

La liberté dans Rome en deuil
Du haut des Alpes va descendre!
Tombez, fanatiques impurs;
Fuyez, impuissantes cohortes!
Camille n'est plus dans vos murs;
Et les Gaulois sont à vos portes.

LE CHOEUR.

Gloire, etc., etc.

Avare et perfide Angleterre,
La mer gémit sous tes vaisseaux;
Tes voiles pèsent sur les eaux,
Tes forfaits pèsent sur la terre.
Tandis que nos vaillans efforts
Brisent ton trident despotique,
Vois l'abondance dans nos ports
Accourir des champs d'Amérique.

LE CHOEUR.

Gloire, etc., etc.

Lève-toi, sors des mers profondes,
Cadavre fumant du *Vengeur*,
Toi, qui vis le Français vainqueur
Des Anglais, des feux et des ondes!
D'où partent ces cris déchirans?
Quelles sont ces voix magnanimes?...

Les voix des braves, expirans,
Qui chantent du fond des abîmes!

LE CHOEUR.

Gloire, etc., etc.

Fleurus! champs dignes de mémoire,
Monument d'un triple succès!
Fleurus! champs amis des Français,
Semés trois fois par la victoire!
Fleurus! que ton nom soit chanté
Du Tage au Rhin, du Var au Tibre!
Sur ton rivage ensanglanté
Il est écrit: L'*Europe est libre!*

LE CHOEUR.

Gloire, etc., etc.

Rois conjurés, lâches esclaves,
Vils ennemis du genre humain,
Vous avez fui le glaive en main,
Vous avez fui devant nos braves;
Mais, de votre sang détesté
Abreuvant ses vastes racines,
Le chêne de la liberté
S'élève aux cieux sur vos ruines.

LE CHOEUR.

Gloire, etc., etc.

Dans nos cités, dans nos campagnes,
Du peuple on entend les concerts:

L'écho des fleuves et des mers
Répond à l'écho des montagnes.
Tout répète ces noms touchans:
Victoire, liberté, patrie!
L'Europe se mêle à nos chants;
Le genre humain se lève, et crie:

LE CHOEUR.

Gloire au peuple français! il a vengé ses droits:
Vivent la liberté, la patrie et les lois!



HYMNE

DU 9 THERMIDOR AN III.

(27 JUILLET 1795.)

SALUT! neuf thermidor, jour de la délivrance,
Tu viens purifier un sol ensanglanté!
Pour la seconde fois, tu fais luire à la France
Les rayons de la liberté.

Chantres républicains, célébrez la victoire;
Vierges du peuple franc, couronnez-vous de fleurs;
Pères, enfans, époux, bénissez la mémoire
Du beau jour qui sécha vos pleurs!

Le sommet de l'Olympe a vu réduire en poudre
Les superbes géants par la terre enfantés;
Au sénat de la France, ainsi tombait la foudre
Sur les tyrans épouvantés.

En vain, pour conserver un sanguinaire empire,
A tes yeux, ô Soleil! ils cachaient leur fureur;
Ivre du sang humain, leur troupe en vain conspire
Avec la nuit et la terreur.

Ne crains plus d'éclairer le triomphe des crimes;
Remplace de ta sœur l'astre silencieux;
Les oppresseurs vaincus vont suivre leurs victimes;
Tu peux remonter dans les cieux.

Le peuple et le sénat ont repris leur puissance;
Leur voix des noirs cachots rompt les portes d'airain;
Échafauds, où le crime égorgeait l'innocence,
Tombez à ce cri souverain!

Renverse, ô Liberté! cet autel homicide
Où l'horrible anarchie, un poignard à la main,
Comme autrefois Diane aux monts de la Tauride,
S'apaisait par du sang humain.

Vous, que chante en pleurant l'amitié solitaire,
Femmes, guerriers, vieillards, beauté, talens, vertus,
Vous ne reviendrez plus consoler sur la terre
Vos parens, qui vous ont perdus.

Ah! de vos noms sacrés la mémoire chérie
Peut du moins quelquefois soulager nos douleurs;
Du moins sur vos tombeaux la plaintive patrie
A nos pleurs mêlera ses pleurs.

Vous accusez, du fond de vos augustes tombes,
Les coupables vengeurs qui vous ont outragés;

C'est par de sages lois, non par des hécatombes,
Que vos amis seront vengés.

Oui, pour la République un nouveau jour commence :
Nous verrons, à la voix de vos mânes proscrits,
L'humanité dressant l'autel de la clémence
Sur vos respectables débris.

Première déité, des lois source immortelle,
Toi, qu'on adorait même avant la liberté,
Toi, mère des vertus, véritable Cybèle,
Touchante et sainte Humanité !

Unis des intérêts qui paraissaient contraires ;
Un cœur qui sait haïr est toujours criminel :
Au festin de l'oubli viens rassembler des frères,
Pressés sur ton sein maternel.

La palme et le laurier, cueillis par le courage,
De leur tige robuste ont orné nos remparts ;
L'olivier de la paix verra sous son ombrage
Fleurir la couronne des arts.

Une longue tourmente a grondé sur nos têtes ;
Des rochers menaçans nous présentent la mort ;
La terre est près de nous : qu'importent les tempêtes,
Si la liberté vient au port ?

HYMNE
A J. J. ROUSSEAU.

19 VENDÉMIAIRE AN IV. (11 OCTOBRE 1795.)

LES VIEILLARDS ET LES MÈRES.

Toi, qui d'Émile et de Sophie
Dessinas les traits ingénus,
Qui de la nature avilie
Rétablis les droits méconnus!
Éclaire nos fils et nos filles,
Forme aux vertus leurs jeunes cœurs,
Et rends heureuses nos familles
Par l'amour des lois et des mœurs.

CHOEUR.

O Rousseau! modèle des sages,
Bienfaiteur de l'humanité,
D'un peuple fier et libre accepte les hommages,
Et du fond du tombeau soutiens l'égalité.

LES REPRÉSENTANS DU PEUPLE.

Ta main, de la terre captive
Brisant les fers long-temps sacrés,

De la liberté primitive
Trouva les titres égarés.
Le peuple, s'armant de la foudre
Et de ce contrat solennel,
Sur les débris du monde en poudre
A posé son trône éternel.

CHOEUR.

O Rousseau! etc., etc.

LES ENFANS.

Tu délivras tous les esclaves;
Tu flétris tous les oppresseurs;
Par toi, sans chagrins, sans entraves,
Nos premiers jours ont des douceurs.
De ceux dont tu pris la défense
Reçois les vœux reconnaissans:
Rousseau fut l'ami de l'enfance;
Il est chéri par les enfans.

CHOEUR.

O Rousseau! etc., etc.

LES GÉNEVOIS.

Tu vois près de ta cendre auguste
Tes amis, tes concitoyens;
Philosophe sensible et juste,
Nos oppresseurs furent les tiens;
Et, dans ta seconde patrie,

Genève, agitant son drapeau,
Genève, ta mère chérie,
Chante son fils, le bon Rousseau.

CHOEUR.

O Rousseau! etc., etc.

LES JEUNES GENS.

Combats toujours la tyrannie,
Que fait trembler ton souvenir;
La mort n'atteint pas ton génie:
Ce flambeau luit pour l'avenir.
Ses clartés pures et fécondes
Ont ranimé la terre en deuil;
Et la France, au nom des deux mondes,
Répand des fleurs sur ton cercueil.

CHOEUR.

O Rousseau! modèle des sages,
Bienfaiteur de l'humanité.
D'un peuple fier et libre accepte les hommages,
Et du fond du tombeau soutiens l'égalité!



HYMNE FUNÈBRE

EN L'HONNEUR DU GÉNÉRAL HOCHE[1].

16 VENDÉMIAIRE AN VII. (6 OCT. 1798.)

LES FEMMES.

Du haut de la voûte éternelle,
Jeune héros, reçois nos pleurs;
Que notre douleur solennelle
T'offre des hymnes et des fleurs.
Ah! sur ton urne sépulchrale
Gravons ta gloire et nos regrets;
Et que la palme triomphale
S'élève au sein de tes cyprès.

LES VIEILLARDS.

Aspirez à ses destinées,
Guerriers, défenseurs de nos lois!
Tous ses jours furent des années;
Tous ses faits furent des exploits.

---

1. *Voyez* l'élégie composée à l'occasion de la mort de ce général, présent volume, page 181.

La mort qui frappa sa jeunesse
Respectera son souvenir:
S'il n'atteignit point la vieillesse,
Il sera vieux dans l'avenir.

LES GUERRIERS.

Sur les rochers de l'Armorique,
Il terrassa la trahison;
Il vainquit l'hydre fanatique,
Semant la flamme et le poison.
La guerre civile étouffée
Cède à son bras libérateur;
Et c'est là le plus beau trophée
D'un héros pacificateur.

Oui, tu seras notre modèle:
Tu n'as point terni tes lauriers.
Ta voix libre, ta voix fidèle
Est toujours présente aux guerriers.
Aux champs d'honneur on vit ta gloire;
Ton ombre, au milieu de nos rangs,
Saura captiver la victoire,
Et punir encor les tyrans.



LE
CHANT DU RETOUR.

21 FRIMAIRE AN VI. (11 DÉC. 1797.)

LES GUERRIERS.

CONTEMPLEZ nos lauriers civiques:
L'Italie a produit ces fertiles moissons.
Ceux-là croissaient pour nous au milieu des glaçons;
Voici ceux de Fleurus, ceux des plaines belgiques!
Tous les fleuves surpris nous ont vus triomphans;
Tous les jours nous furent prospères;
Que le front blanchi de nos pères
Soit couvert des lauriers cueillis par leurs enfans!

CHŒUR.

Tu fus long-temps l'effroi, sois l'amour de la terre,
O République des Français!
Que le chant des plaisirs succède aux cris de guerre:
La victoire a conquis la paix!

LES VIEILLARDS.

Chers enfans, la tombe des braves
Réclame ces lauriers moissonnés par vos mains:

Vos frères, comme vous, ont vaincu les Germains,
Délivré les Toscans, les Belges, les Bataves.
Au séjour des héros parvenus avant vous,
Ils y tiennent vos palmes prêtes ;
Leurs mânes célèbrent nos fêtes ;
Unis à nos concerts, ils chantent avec nous.

CHOEUR.

Tu fus long-temps l'effroi; etc., etc.

LES BARDES.

Les Germains vaincus applaudissent :
Les Bardes de la France ont élevé leur voix;
Leur lyre prophétique a chanté vos exploits;
Et de vos noms sacrés les siècles retentissent.
La Victoire a plané sur vos fiers étendards :
Chargés de ses palmes altières,
Venez loin des tentes guerrières
Goûter un doux repos sous les palmes des arts.

CHOEUR.

Tu fus long-temps l'effroi; etc., etc.

LES JEUNES FILLES.

Guerriers, votre dot est la gloire.

LES GUERRIERS.

Unissons par l'hymen et nos mains et nos cœurs.

LES JEUNES FILLES.

Et l'hymen et l'amour sont le prix des vainqueurs.

LES GUERRIERS.

Formons d'autres guerriers; léguons-leur la victoire.

LES GUERRIERS ET LES JEUNES FILLES.

Qu'un jour à leurs accens, à leurs yeux enflammés,
On dise : « Ils sont enfans des braves. »
Que, sourds aux tyrans, aux esclaves,
Ils accueillent toujours la voix des opprimés.

CHOEUR.

Tu fus long-temps l'effroi; etc., etc.

UN GUERRIER, UN BARDE, UN VIEILLARD,
UNE JEUNE FILLE.

Grand Dieu! c'est ta main qui dispense
La gloire et la vertu : bienfaits dignes du ciel;
La Victoire descend de ton trône éternel;
Par toi la Liberté vint luire sur la France.
N'éteins pas, Dieu puissant! ses rayons précieux;
Que d'âge en âge la patrie
Soit libre, puissante et chérie;
Et que nos descendans bénissent leurs aïeux!

CHOEUR.

Tu fus long-temps l'effroi; sois l'amour de la terre,
O République des Français!
Que le chant des plaisirs succède aux cris de guerre :
La Victoire a conquis la paix!

CHANT

DU PREMIER VENDÉMIAIRE AN VII,

HYMNE.

(22 SEPTEMBRE 1798.)

LES BARDES.

Que nos voix, nos lyres altières,
Célèbrent ce jour glorieux!
De ses drapeaux injurieux
L'ennemi souillait nos frontières;
Il méditait d'affreux succès;
Ses foudres menaçaient nos têtes:
La République des Français
Jaillit du milieu des tempêtes.

LE CHOEUR.

Debout, vrai Souverain! lève un front respecté:
Les humains ne sont grands que par l'égalité.

LES GUERRIERS.

Dans la France encor monarchique
Des rois ligués tonnait l'airain;

Sénat, au nom du souverain,
Tu proclamas la république.
Les rois fléchirent les genoux;
Leur honte appartient à l'histoire:
Le même jour fonda pour nous
La république et la victoire.

LE CHŒUR.

Debout, vrai Souverain! lève un front respecté:
Les humains ne sont grands que par l'égalité.

LES BARDES.

Guerriers, libérateurs rapides
Du Rhin, du Tibre et du Texel,
Sans doute un pouvoir immortel
Dirigeait vos mains intrépides.
Quel Dieu vous guidait à Fleurus,
Et sur le pont sanglant d'Arcole?
Avec vous, pour venger Brennus,
Quel Dieu montait au Capitole?

LE CHOEUR.

Debout, vrai Souverain! lève un front respecté:
Les humains ne sont grands que par l'égalité.

LES GUERRIERS.

La Patrie a fait ces miracles:
C'est son nom qui nous rend vainqueurs;
Sa voix sainte enflamme nos cœurs;

Et ses décrets sont nos oracles.
Qui sait tout lui sacrifier
Aux revers est inaccessible :
On peut vaincre un peuple guerrier ;
Un peuple libre est invincible.

LE CHŒUR.

Debout, vrai Souverain ! lève un front respecté :
Les humains ne sont grands que par l'égalité.

LES VIEILLARDS ET LES MÈRES DE FAMILLE.

Enfans, qu'élève la Patrie,
Ce jour a vengé vos aïeux :
Gardez le dépôt précieux
De notre liberté chérie.
Les tyrans et les imposteurs
Vainement sont armés contre elle ;
Cimentez les lois par les mœurs,
Et vous la rendrez immortelle.

LE CHŒUR.

Debout, vrai Souverain ! lève un front respecté :
Les humains ne sont grands que par l'égalité.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O Raison ! puissance éternelle,
Pour les humains tu fis la loi :
Ils étaient égaux devant toi,

Avant d'être égaux devant elle [1].
L'œil des cieux, décrivant son cours,
Nourrit la nature embellie :
Comme lui répands tous les jours
Les feux, la lumière et la vie.

Debout, vrai Souverain ! lève un front respecté :
Les humains ne sont grands que par l'égalité.

---

1. Ces deux vers se retrouvent mot pour mot dans la seconde strophe de l'hymne *à la Raison*, page 359, présent volume.



HYMNE

A L'ARMÉE D'ANGLETERRE.

COMPOSÉ A L'OCCASION DU CAMP DE BOULOGNE.

AN XII. (1804.)

Ne posez point le glaive, enfans de la victoire:
Des Alpes et du Rhin les rapides héros,
Tant qu'il reste à cueillir quelques moissons de gloire,
N'ont jamais besoin de repos.

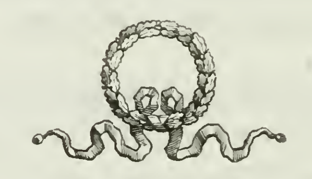
La liberté vous luit; les deux mondes adorent
De ce soleil nouveau les rayons bienfaiteurs;
Contre un peuple tyran tous les peuples implorent
Vos étendards libérateurs.

Aux champs américains, dans l'Inde, son esclave,
En traits ensanglantés ses forfaits sont écrits;
Outragés comme vous, l'Ibère et le Batave
Vers vous ont élevé leurs cris.

Vainqueurs de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
La voix de l'univers a chanté vos succès!
Dans Londre épouvanté dites: La mer est libre;
Ainsi l'ordonnent les Français.

C'est là qu'il faut enfin pacifier la terre.
Neptune impatient vous attend sur ses bords;
Docile à vos destins, de l'avare Angleterre
Son trident vous ouvre les ports.

D'un monarque insensé le châtiment s'apprête:
Qu'il expie, en tombant, l'esclavage des mers;
Tous les rois ont cédé : tyran, courbe la tête
Sous les vengeurs de l'univers.



CHANTS
IMITÉS D'OSSIAN.

CHANTS
IMITÉS D'OSSIAN.

MINVANE.

Minvane, inquiète, éperdue,
Loin de Ryno, son tendre amant,
Sur le roc de Morven contemplait tristement
Les mers, et leur vaste étendue.
Nos guerriers revenaient vainqueurs;
Elle les voit de loin; tremblante, elle s'écrie:
« Ryno, viens-tu revoir une amante chérie?
« Ou donc es-tu, Ryno? viens essuyer mes pleurs. »

Nos regards, baissés vers la terre,
Lui répondaient : Ryno n'est plus;
Il est tombé dans les champs de la guerre,
Entouré d'ennemis vaincus.
Son âme est au sein d'un nuage;
Et, le long des monts et des bois,
On entend les zéphyrs unis sur le rivage
Au doux murmure de sa voix.

MINVANE.

Ullin, quoi! dans tes vertes plaines
Le fils de Fingal est tombé!
Sous quel bras invincible a-t-il donc succombé?
Et moi, je reste seule! Ah! terminons nos peines.
Vents, qui troublez les airs, qui soulevez les flots!
Imposantes voix des orages,
Qui vous mêlez à mes sanglots!
J'irai chercher Ryno dans les nuages.
Ryno! dans les forêts quand tu portais l'effroi,
Nos chasseurs enviaient ton ardeur et ta grâce;
Mais l'ombre de la mort t'environne et te glace;
Le silence habite avec toi.

Qu'est devenu ton glaive, à la foudre semblable?
Qu'est devenu ton arc étincelant,
Ton bouclier impénétrable,
Ta lance, dont le fer était toujours sanglant?
Je vois tes armes entassées
Sans toi briller sur ton vaisseau:
On ne les a donc point placées
Près de ton corps chéri, dans le fond du tombeau?
Quand viendra désormais l'Aurore
Te dire en souriant: « Debout, jeune Guerrier!
Entends-tu les chiens aboyer?
« Le cerf est loin d'ici; Ryno sommeille encore! »

Belle Aurore! il sommeille, il n'entend plus ta voix;
Les timides chevreuils sortent de leur retraite:
Vois bondir sans frayeur sur sa tombe muette
Les cerfs qu'il chassait dans les bois.

En vain la mort a fermé ta paupière,
O mon héros! je marcherai sans bruit,
Pour me glisser en ta couche dernière,
Dans le silence et l'ombre de la nuit.

Vous, qui m'aimez, vous, mes jeunes compagnes,
Vous me cherchez, vous ne me trouvez pas;
Je crois vous voir en nos belles campagnes
Suivre en chantant la trace de mes pas.

Vos chants si doux plaisaient à mon oreille;
Loin de Ryno, vous charmiez mon ennui;
Ne chantez plus: mon cher Ryno sommeille;
Ce qu'il aima sommeille auprès de lui.



LES CHANTS DE SELMA.

Étoile de la nuit, dont la tête brillante
Sort du nuage épais qui rembrunit les cieux;
Astre, qui, parcourant ta route étincelante,
Imprimes sur l'azur tes pas silencieux,
Que regardes-tu dans la plaine?
Le vent du jour retient son orageuse haleine;
On entend s'éloigner le fracas du torrent;
Au pied du roc le flot tombe expirant;
Les insectes du soir font distinguer à peine
Un monotone et léger bruit;
Belle compagne de la nuit,
Que regardes-tu dans la plaine?
Mais déja sur le bord des cieux,
En souriant, tes feux s'abaissent;
Autour de toi les flots se pressent,
Baignent et mollement caressent
Tes cheveux blonds et radieux.
De mon génie éteint que la splendeur première
Se rallume, et succède à tes rayons voilés.
Je le sens, il renaît; je vois à sa lumière

Sur le mont de Lora mes amis rassemblés;
Au palais de Fingal je crois encor entendre
Les bardes, mes rivaux; le vénérable Ullin ;
Ryno, fier et brûlant; l'harmonieux Alpin,
Et Minona, si plaintive et si tendre.
C'est donc vous, mes amis : que vous êtes changés!
O fêtes de Selma, quelle était votre gloire,
Lorsque auprès de Fingal tous les Bardes rangés
Du chant disputaient la victoire,
Comme au printems fleuri les zéphyrs caressans
Volent sur la colline où jaillit l'onde pure,
Et viennent tour à tour, avec un doux murmure,
Agiter les gazons naissans!

Un jour, en ces tems mémorables,
Minona vint chanter au palais de Selma
Les aventures déplorables
Du beau Salgar et de Colma.
Les yeux baissés, mouillés de larmes,
Elle avança, pleine de charmes,
Au sein des héros attendris :
Ils avaient vu souvent la tombe solitaire
Qui de ces deux amans renfermait les débris.
Salgar, près de quitter l'amante la plus chère,
Lui dit : « Je serai de retour
« Avant que sur ce mont la nuit chasse le jour. »
Salgar ne revient pas; la nuit répand son ombre;

Et, seule avec l'effroi, présage du malheur,
Colma soupire ainsi sur la colline sombre
Et sa tendresse et sa douleur.

COLMA.

Seule, durant la nuit, vers un champêtre asile,
Je traîne en vain mes pas errans;
J'entends au pied du mont, sur la roche immobile,
Rugir les orageux torrens.

O lune! sors du sein de la montagne obscure;
Étoiles! ne vous cachez pas;
Calmez, feux bienfaisans! la peine que j'endure;
Vers mon amant guidez mes pas.

Pourquoi donc tarde-t-il? Qui peut à ma tendresse,
Qui peut si long-tems l'arracher?
Voici tous les témoins de sa douce promesse:
Le ruisseau, l'arbre et le rocher!

Salgar! entends la voix de ta Colma fidèle;
Torrens! taisez-vous un instant;
Salgar! sur le rocher c'est Colma qui t'appelle;
Près du ruisseau l'arbre t'attend.

La lune enfin paraît; je vois l'onde agitée
Battre les rochers et les monts;

Mais je ne le vois point sur leur cime argentée,
Ni dans le creux de ces vallons.

Qui sont ces deux guerriers couchés sur la poussière?
Près de Salgar mon frère dort!
Ciel! deux glaives sanglans! ô Salgar! ô mon frère!
Vous dormez du sommeil de mort!

Ombres chères! parlez à Colma désolée,
Du haut des monts silencieux;
Parlez, répondez-lui : quelle grotte isolée
Peut vous présenter à ses yeux?

Venez, amis des morts! que leur tombe sacrée
S'élève ici parmi des fleurs;
Mais ne la fermez pas que je n'y sois entrée:
Alors, donnez-nous quelques pleurs.

Selma voyait fleurir ma vie à peine éclose;
L'orage vient de la sécher;
Entre les deux héros que mon ombre repose,
Près du ruisseau, près du rocher.

Quand je verrai la nuit monter sur la colline,
Je viendrai sur l'aile des vents;

Le chasseur égaré dans la forêt voisine
Entendra de loin mes accens.

Il dira : « C'est Colma qui soupire et qui chante ; »
Et ses sens seront attendris ;
Car mes chants seront doux, ma voix sera touchante,
En pleurant deux guerriers chéris.

Ainsi Minona, l'œil humide,
Chantait : une aimable rougeur
Embellissait son front timide ;
Le chagrin serrait notre cœur.
Colma faisait couler nos larmes,
Lorsqu'on vit s'avancer Ullin :
Il touchait sa harpe, et d'Alpin
Répétait les chants pleins de charmes.
Alpin fit admirer ses sons mélodieux ;
Ryno, fils de Fingal, eut une âme enflammée ;
Mais alors dans la tombe, auprès de leurs aïeux,
Leur dépouille était renfermée :
Selma n'entendait plus leur voix.
Ullin chassait un jour ; et, dans le fond des bois,
Leurs chants frappèrent son oreille :
Tous deux ils déploraient la chute de Morar ;
A l'âme de Fingal son âme était pareille,
Et son glaive à celui d'Oscar.
Son père d'un tel fils pleura la destinée.

Que de pleurs répandit sa sœur infortunée!
Cette sœur, c'était Minona :
D'un cruel souvenir atteinte,
Lentement elle s'éloigna,
Aussitôt que d'Ullin elle entendit la plainte.

Ainsi l'on voit au haut des cieux
La lune, prévoyant l'orage,
Sous le voile épais d'un nuage
Dérober son front radieux.

RYNO.

Le milieu du jour est tranquille :
On n'entend plus gronder la tempête et les vents;
On voit voler dans l'air les nuages flottans;
Et de l'astre du jour la lumière mobile
Dore les monts voisins de ses rayons tremblans.

Fougueux torrent! j'aime à t'entendre
Rouler dans le vallon tes bondissantes eaux;
Ton murmure me plaît. J'entends des sons plus beaux;
Fais silence avec moi : c'est la voix douce et tendre
Du solitaire Alpin, pleurant sur les tombeaux.

Il est appesanti par l'âge;
Des pleurs baignent ses yeux. Noble enfant des concerts!
Pourquoi, seul sur les monts silencieux, déserts,

26.

Gémis-tu, comme un flot mourant sur le rivage,
Ou comme en la forêt le souffle des hivers?

ALPIN.

Ryno! c'est sur les morts que je répands des larmes;
Alpin chante pour vous, habitans du tombeau!
Debout dans ta hauteur, et couvert de tes armes,
Des enfans de la plaine aujourd'hui le plus beau,
Tu triomphes; bientôt le voyageur sensible
Doit s'asseoir et pleurer sur ton cercueil paisible:
Comme le grand Morar tu tomberas un jour.
Tu ne verras plus tes collines;
Et ton arc redouté dans les forêts voisines
T'attendra vainement au fond de son séjour.

Morar! bel ornement des combats et des fêtes,
Le timide chevreuil fut moins léger que toi;
Le météore ardent, la fureur des tempêtes,
Chez les enfans des monts répandaient moins d'effroi:
Ainsi que les torrens et la foudre lointaine
Ta voix grondait; l'éclair, dans le sein de la plaine,
Brillait moins que ton glaive au milieu des combats;
Devant ton courage intrépide
Les héros pâlissaient; et ta lance homicide
Comme un feu dévorant consumait les soldats.

Mais quel aimable front loin des champs du carnage!
Le soleil est moins pur en dissipant l'orage;

Moins doux sont les rayons de l'astre de la nuit.
Tu revenais vainqueur; et ton âme tranquille
Ressemblait au lac immobile,
Lorsque des vents muets on n'entend plus le bruit.
Un long crêpe a voilé tes collines désertes;
Je mesure en trois pas le lieu que tu remplis:
Quatre pierres sans art et de mousse couvertes
Sous leur enceinte étroite enferment tes débris;
Un arbre qui n'a plus qu'une feuille tremblante,
Des gazons attristés la tige frémissante,
Indiquent ton cercueil au regard des chasseurs;
Ta mère a terminé sa vie;
La fille de Morglan, ton amante chérie,
N'est plus: ta cendre éteinte appelle en vain ses pleurs.

Quel est donc ce vieillard qui s'avance avec peine?
L'âge a courbé son front couvert de cheveux blancs;
Ses yeux, rougis de pleurs, sont errans sur la plaine;
Un bâton sert de guide à ses pas chancelans.
C'est ton père, ô Morar! Il a d'un fils unique
Entendu célébrer la valeur héroïque;
Comment peut-il encore ignorer son trépas?
Gémis, père infortuné! pleure;
Mais ton fils, étendu dans sa sombre demeure,
Est caché sous la tombe, et ne te répond pas.
Morar! prête l'oreille à la voix paternelle:
Ah! de l'astre du jour la splendeur éternelle

Peut-elle pénétrer dans l'ombre du tombeau?
Des rayons du matin quand la douce lumière
Doit-elle rouvrir ta paupière,
Et de tes jours éteints rallumer le flambeau?
Adieu, jeune Guerrier! ta main ferme et vaillante
Ne dirigera plus d'inévitables traits;
Adieu, Chef des héros! ton armure brillante
Ne luira plus de loin dans l'ombre des forêts.
Tu n'embelliras plus les champs de la victoire;
Aucun fils de Morar ne rappelle sa gloire;
Mais Alpin désolé garde son souvenir:
Consacrés par mes chants funèbres,
Les exploits de Morar perceront les ténèbres;
Son nom retentira dans les tems à venir.

Notre âme était ouverte à la mélancolie,
En écoutant les chants d'Alpin;
Mais un profond soupir partit du cœur d'Armin:
Il revoit l'image chérie
De son fils, moissonné dans la fleur de sa vie.
Armin! lui dit Colmar, dissipe les douleurs
Dont je vois ton âme saisie;
Des chants la douce mélodie
Attendrit et charme les cœurs.
C'est ainsi qu'on voit les vapeurs
Monter du sein d'un lac, se grossir et s'étendre,
Et goutte à goutte se répandre

Dans le vallon silencieux :
Des larmes du matin les bosquets se remplissent;
Et les vapeurs s'évanouissent
Dès que l'astre du jour reparaît dans les cieux.

ARMIN.

Il est grand le sujet qui cause ma tristesse!
Colmar n'a point perdu sa fille ni son fils;
Et Colgar, Anyra, charme de sa vieillesse,
Sous ses yeux vivent réunis.
Les rejetons de ta famille,
Cultivés par tes soins, fleurissent près de toi;
Je n'ai plus de fils ni de fille,
Et de ma race éteinte il ne reste que moi.
Daura! ma bien-aimée, ô fille aimable et tendre,
Qu'il est sombre, ton lit! qu'il est lourd, ton sommeil!
Finira-t-il bientôt? Pourrai-je encore entendre
Les doux accens de ton réveil?
Nuit effroyable pour un père!
Vents orageux d'automne, il est tems, levez-vous;
Soufflez sur la noire bruyère,
Agitez le bois sombre et le fleuve en courroux!
Vous, tempêtes, grondez dans la cime des chênes!
Vous, torrens des monts, rugissez;
Descendez, inondez nos plaines!
Sur les nuages dispersés
Parais, astre des nuits! lance par intervalle
Un feu mélancolique et pâle;

Rappelle-moi l'instant où mon fils, mon orgueil,
Arindal, expira dans cette nuit cruelle;
L'instant où ma fille, si belle,
A rejoint son frère au cercueil.

Hélas! à la vue enchantée
Tu brillais, ma chère Daura,
Ainsi que la lune argentée
Sur les collines de Fura!
Ta blancheur surpassait la neige éblouissante;
Selma chérissait tes accens;
Et des vents légers du printems
La voix était moins caressante.
Rien n'égalait, mon fils, la vigueur de ton bras:
Ni ton arc, ni ta lance, au milieu des combats.
Ton regard ressemblait aux vapeurs de l'orage
Qui tourmente les flots et déchaîne les vents;
Et ton bouclier, au nuage
Qui porte la foudre en ses flancs.

Almar, guerrier fameux, vint, et vit ma famille;
Il obtint la tendresse et la main de ma fille.
Cette aimable union charmait mes derniers jours;
Les vieillards souriaient à leurs jeunes amours.
Mais Érin, fils d'Ogdal, voulant venger son frère,
Mort sous la main d'Almar, dans les champs de la guerre,
Vient, descend sur le bord, laisse sa barque à flot.

Sous de faux cheveux blancs, tel qu'un vieux matelot,
Il se montre à ma fille: « O belle entre les belles,
« Que tous vos jours, semés de délices nouvelles,
« Ignorent l'infortune et les chagrins amers!
« Dans l'île qui paraît jaillir du sein des mers,
« Sous le roc blanchissant dont vous voyez la tête
« Dominer sur les flots, et braver la tempête,
« De fruits délicieux un arbre est couronné:
« Almar attend Daura dans ce lieu fortuné;
« Sur ce léger bateau vous y serez conduite. »
Ma fille, au nom d'Almar, facilement séduite,
Va, court, franchit les flots, la rive, le rocher:
« Almar? où donc es-tu? Daura vient te chercher. »
Tout se tait: du rocher la voix seule attentive
Répète les accens de ma fille plaintive.
Le cruel fils d'Ogdal, la joie au fond du cœur,
En éclats insultans prolonge un ris moqueur;
Il regagne le bord. Ma fille solitaire
Appelle à son secours et son frère et son père:
« Ne me laissez pas seule en proie à ma douleur;
« D'une sœur, d'une fille écartez la frayeur;
« Écartez les dangers et la mort menaçante. »
Sa plainte vient frapper la rive gémissante:
Du butin de la chasse Arindal hérissé
L'entend du mont voisin; d'un pas vif et pressé
Il descend; sur son dos ses flèches invincibles
Retentissent; son arc est dans ses mains terribles;
Cinq dogues noirs, pareils en vigueur, en beauté,

Suivent, tout haletans, le chasseur indompté.
Érin, malgré sa fuite, atteint, saisi sans peine,
Est lié par mon fils aux rameaux d'un vieux chêne;
Ses membres sont serrés par de robustes nœuds;
Et ses ris sont changés en longs cris douloureux.
Arindal aussitôt dans la barque fragile
S'élance; d'un bras ferme il tient la rame agile,
Et vers le roc fatal s'avance avec effort.
Almar au même instant paraît sur l'autre bord:
Il voit mon fils, croit voir le ravisseur perfide,
Et pour venger Daura tend son arc homicide:
Mon fils! la flèche vole, et va percer ton cœur!
Malheureuse Daura! quelle fut ta douleur
Quand tu vis Arindal, loin de la barque errante,
Vers toi sur le rocher lever sa main mourante,
Et du sang fraternel arroser tes genoux,
En tombant sous le trait lancé par ton époux!
Almar brave les flots, les torrens et l'orage;
Pour secourir ma fille, il se jette à la nage.
Tandis que, sur le roc par les vagues poussé,
Le bateau crie, et vole en éclats dispersé,
Le fougueux vent du nord, des monts rasant la cime,
Fond sur les flots: Almar tombe, revient, s'abîme.
Ma fille, à cet aspect, sur les rochers déserts,
De ses cris impuissans fait retentir les airs.
Pâle flambeau des nuits! à ta faible lumière,
L'œil fixé sur Daura pendant la nuit entière,
Sans que mon désespoir ait pu la secourir,

Je l'entendais crier, je la voyais mourir.
Les aquilons grondaient; les vagues en furie
Battaient les flancs du roc inondé par la pluie;
Quand, semant l'horizon d'un éclat incertain,
L'Aurore vint ouvrir les portes du matin,
Daura, cessant de vivre, a cessé de se plaindre:
J'entendis par degrés s'affaiblir et s'éteindre
Les accens douloureux de sa mourante voix,
Comme un léger zéphyr expirant dans les bois.

Depuis cette nuit désolante,
Dès qu'aux bords du couchant le jour vient d'expirer,
Sur la roche insulaire, encor rouge et sanglante,
Je reviens m'asseoir et pleurer.

Sitôt que les tempêtes sombres
Du haut des monts voisins descendent sur les flots,
Armin, de ses enfans voyant passer les ombres,
Les appelle avec des sanglots.

Quelque jour, d'Armin solitaire,
O ma fille, ô mon fils, n'aurez-vous point pitié?
Ils passent sur le mont sans regarder leur père,
Qui gémit et reste oublié.

Gloire et soutien de ma vieillesse!
Quand viendrez-vous calmer les ennuis paternels?

Il est grand, le malheur qui cause ma tristesse!
Mes chagrins seront éternels.

Au palais de Selma, dans ses fêtes brillantes,
Tels furent jadis nos plaisirs;
Ainsi les douces voix et les harpes savantes
De mon père Fingal enchantaient les loisirs.
Sitôt que nos concerts pouvaient se faire entendre,
Les chefs près du héros couraient se rallier;
Du haut de leur colline on les voyait descendre;
Et des Bardes en moi tous vantaient le premier.
Maintenant ma langue est glacée;
La nuit succède aux jours sereins;
La vieillesse et les longs chagrins
Ont éteint mon âme oppressée.
Quelquefois sur les monts je revois mes aïeux:
Je veux me retracer leur gloire;
Je cherche à retenir leurs chants harmonieux:
Je ne puis les graver dans ma triste mémoire.
La voix du tems me crie: « Ossian! c'est assez:
« Pourquoi chanter encor? tes beaux jours sont passés;
« Bientôt tu dormiras sous le monument sombre;
« Et nul Barde, dans l'avenir,
« Ne viendra consoler ton ombre
« En célébrant ton souvenir. »
Hâtez-vous, lentes destinées!
Si désormais la vie est amère pour moi,
Tombe de mes aïeux! il est tems, ouvre-toi:

Dévore un Barde éteint par le froid des années.

Les enfans des concerts, au tombeau descendus,
Appellent Ossian relégué sur la terre;
Les accens des héros ne sont plus entendus :
Ma voix reste après eux plaintive et solitaire.
Ainsi, quand les vents en repos
Des pins majestueux n'agitent plus la tête,
Un frémissement sourd prolonge la tempête
Sur le rocher battu des flots.

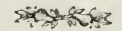


AU SOLEIL.

FRAGMENT DU POÈME DE CARTHON.

O toi, qui luis sur nous, et roules dans les cieux,
Rond comme le pavois que portaient nos aïeux!
D'où vient de tes rayons l'éternelle lumière?
Soleil! Tu viens d'ouvrir ta brillante carrière;
Tes regards ont chassé les astres de la nuit;
La lune, pâle et froide, au sein des eaux s'enfuit.
Tu puises dans toi seul le mouvement, la vie;
Qui peut t'accompagner dans ta course infinie?
On voit au haut des monts les chênes ébranlés
Tomber; on voit les monts lentement écroulés;
L'Océan tour à tour et s'élève et s'abaisse;
Et la lune se perd dans les plaines du ciel;
Le seul astre du jour se réjouit sans cesse,
Inaltérable et pur en son cours immortel.
L'éclair vole; on entend retentir les orages;
La foudre gronde au loin dans les airs sillonnés;
Et tout à coup, Soleil! entr'ouvrant les nuages,
Tu ris de la tempête et des vents déchaînés.
Hélas! pour Ossian ta lumière est perdue:

Tes feux consolateurs n'enchantent plus ma vue,
Quand tes cheveux dorés flottent sur l'Orient,
Quand ta lumière tremble au bord de l'Occident.
Un jour peut-être, un jour le poids glacé de l'âge
Doit aussi mettre un terme à ton brillant destin;
Et peut-être, endormi dans le sein du nuage,
Tu seras insensible à la voix du matin.
Réjouis-toi, Soleil! et brille en ta jeunesse;
La saison des vieillards amène la tristesse :
C'est l'astre de la nuit dont les pâles rayons
Lancent, durant l'hiver, leur lumière incertaine,
Lorsque le vent du nord vient fondre sur la plaine,
Lorsqu'un brouillard épais enveloppe les monts,
Et que le voyageur dans sa course lointaine
Tremble, en foulant aux pieds la neige et les glaçons.



CLONAL ET CRIMORA.

CRIMORA.

Quel est celui que mon œil vient de voir?
Quel est celui qui descend des montagnes,
Pareil au nuage du soir,
Quand les derniers rayons colorent les campagnes?
Quelle est la voix dont les accens
Étonnent la forêt calme et silencieuse?
Moins terrible est la voix des vents;
La harpe de Caril est moins mélodieuse.
C'est la voix de mon cher Clonal!
Son glaive brille au loin; mais la tristesse sombre
Sur le front de Clonal a répandu son ombre.
La guerre a-t-elle éteint la race de Fingal?

CLONAL.

Non: sa race est encor vivante;
J'ai vu du mont voisin descendre ses guerriers;
Et de l'astre du jour la flamme étincelante
Rayonnait sur leurs boucliers.
Du sommet des vertes collines

Un long fleuve de feu semble rouler ses flots;
Long-tems sont prolongés dans les forêts voisines
Les cris de nos jeunes héros.
Demain Dargo, dans sa furie,
Contre nous vient tenter le sort;
Mais du puissant Fingal la race est aguerrie
Aux combats, au sang, à la mort.

CRIMORA.

Du fier Dargo j'ai vu les voiles
Sur la route des mers s'avancer lentement;
Moins nombreuses sont les étoiles
Dans les plaines du firmament.

CLONAL.

Nos glaives brilleront sur la rive étrangère.
Crimora! viens armer mon bras.
Donne le bouclier de Vinval, de ton père:
Que je vole aux champs des combats.

CRIMORA.

Tiens: son bouclier, sa vaillance,
Ont su le rendre illustre, et non le secourir.
Il combattit Gormar, et périt sous sa lance:
Peut-être aussi dois-tu périr!

CLONAL.

Je peux tomber, mais non sans gloire;
Alors tu dresseras le tombeau d'un amant:

Des pierres, des gazons, un simple monument,
        Sauront conserver ma mémoire.
La lumière du jour est moins belle que toi;
Le zéphyr du vallon moins tendrement soupire;
C'est pour toi, douce amie! en toi que je respire;
Et cependant je pars! tu vivras loin de moi!
Frappe ton sein charmant si ma valeur succombe;
        Entonne le chant des douleurs:
        Souviens-toi d'élever ma tombe;
        Souviens-toi d'y verser des pleurs.

CRIMORA.

        Je veux aussi, je veux des armes:
Le bouclier, le glaive et la lance d'acier.
Au féroce Dargo reportons les alarmes:
Je combattrai moi-même auprès de mon guerrier.
Adieu, rochers d'Arven! adieu, chevreuils sauvages;
        Torrens aux bondissantes eaux!
Nous ne reviendrons plus: sur les lointains rivages
        Nous allons chercher des tombeaux.

LE

DERNIER HYMNE D'OSSIAN.

Roule tes flots d'azur en ces rians bocages,
Torrent! viens de Lutha visiter les vallons;
Penchez-vous, ô forêts des monts!
Du séjour de Toscar ombragez les rivages,
Quand le midi brûlant y darde ses rayons.

En inclinant son front, la fleur à peine éclose
Dit: « Souffle du printems! permets que je repose:
« Ce matin belle encor, le soir va me flétrir.
« Ma tête, qui déja se penche languissante,
« A besoin de se rafraîchir
« Dans la rosée humide et caressante
« Dont la nuit vient de me couvrir.
« Le chasseur qui m'a vue en ma beauté naissante,
« Le chasseur reviendra demain;
« Ses yeux me chercheront au sein de la prairie,
« Par mon éclat fragile un moment embellie:
« Ses yeux m'y chercheront en vain. »

27.

Ainsi les voyageurs, quand l'aurore vermeille
D'une lueur timide aura semé les cieux,
Près du toit d'Ossian viendront prêter l'oreille
A ses accens harmonieux.
Ossian dormira : leur oreille attentive
Ne retrouvera plus ni sa harpe plaintive,
Ni sa voix, des héros célébrant les malheurs.
« Qu'est devenu celui qui chantait la victoire,
« Le fils du grand Fingal, l'héritier de sa gloire? »
Diront-ils en versant des pleurs.
Viens donc, ô Malvina! que ma tombe isolée
Sous tes mains à Lutha s'élève quelque jour;
Viens conduire l'aveugle en la douce vallée
Où ton père Toscar a fixé son séjour.
Malvina! les accens de ta voix noble et tendre
A mon oreille encor ne sont point parvenus;
Tes pas harmonieux ne se font plus entendre;
Dans Selma désormais seront-ils inconnus?

LE FILS D'ALPIN.

Ossian! j'ai vu les collines;
De Toscar j'ai vu le palais;
La chasse avait cessé dans les forêts voisines;
Les feux n'échauffaient plus la salle des banquets;
Un silence immobile habitait les montagnes.
J'ai crié Malvina dans l'épaisseur du bois;
J'ai vu, l'arc à la main, ses aimables compagnes
Revenir l'œil baissé, sans répondre à ma voix;

Une morne douleur voilait leur front timide.
Ainsi des astres de la nuit,
Dans les flancs d'un brouillard humide,
L'éclat léger s'évanouit

OSSIAN.

Sur les monts, étoile charmante,
Tes feux n'ont pas brillé long-tems:
Souvent dans l'onde caressante
La lune pâle et décroissante
Réfléchit ses rayons tremblans.

Jeune étoile, ainsi ta lumière
S'éteignit avec majesté;
Mais, en achevant ta carrière,
Tu laisses la colline entière
Dans le deuil et l'obscurité.

A travers la nuit effrayante,
Les météores menaçans
Font jaillir leur clarté sanglante.
Sur les monts, étoile charmante,
Tes feux n'ont pas brillé long-tems.

Approche, fils d'Alpin! Les aquilons mugissent;
La tempête s'élève aux accens de ma voix;
Les sombres flots du lac frémissent;

Mène l'aveugle au fond des bois.
Ton œil ne voit-il pas un chêne sans feuillage
Courber ses longs rameaux penchés sur les vallons?
Son tronc noueux, robuste, et vainqueur de l'orage,
Couronne la cime des monts.
Conduis-moi près de lui; muette et détendue,
A ses rameaux séchés ma harpe est suspendue;
C'est ici: je l'entends; mais ses cordes en deuil
Ne rendent qu'un bruit sourd et les sons du cercueil.
Est-ce le vent, ma harpe, est-ce une ombre légère
Qui forme en te touchant ces lugubres accords?
Oui, de mon fils, d'Oscar c'est l'ombre solitaire:
L'amant de Malvina vient visiter ces bords!
Le besoin de chanter m'enflamme:
Apporte-moi ma harpe, apporte, fils d'Alpin!
Des chants signaleront le Barde à son déclin;
Des chants exhaleront mon âme.
Mes aïeux vont m'entendre en leur palais d'azur;
Je reconnais leur voix, qui déja m'encourage;
Au sommet du Mora je les vois tous assis;
Ils m'écoutent, penchés sur le bord du nuage,
Et tendent les bras à leur fils.
Un pin, couvert de mousse et courbé sur les ondes,
Y baigne ses rameaux tremblans;
La fougère, élançant ses feuilles vagabondes,
Se mêle à mes longs cheveux blancs.
Renais, force de mon génie!
Tel qu'un rayon du jour, que la douce harmonie

Dissipe et la tempête et l'humide brouillard;
Ossian va chanter: Vents, déployez vos ailes!
Portez jusqu'à Fingal, aux voûtes éternelles,
Les derniers accens du vieillard.

Le Nord ouvre à mes yeux le ciel qui t'environne;
Des guerriers, ô Fingal! tu n'es plus la terreur;
Une vapeur forme ton trône;
Fingal même est une vapeur.
Les yeux humides des étoiles
Percent ton bouclier, semé de faibles voiles,
Et ton glaive à demi brûlant.
Comment a-t-il perdu sa force et sa lumière
Celui qui, durant sa carrière,
Au milieu des héros marchait étincelant?

Quelquefois menaçant nos têtes,
Promenant ta fureur sur le vent des déserts,
Tu tiens en ta main les tempêtes;
Le soleil devant toi pâlit au sein des airs.
Dans les nuages qui s'assemblent
Tu caches cet astre immortel;
Les descendans des lâches tremblent;
Et la pluie en torrens fond des sommets du ciel.
Mais, lorsque, t'avançant sur la voûte éthérée,
De ton paisible aspect tu réjouis les cieux,

Le zéphyr du matin suit tes pas radieux;
Le soleil te sourit dans sa plaine azurée;
Le chevreuil bondit; les ruisseaux
Serpentent plus brillans dans la verte prairie:
Leur onde rafraîchit les jeunes arbrisseaux,
Qui balancent leur tête odorante et fleurie.

Qu'entends-je? Quel bruit sourd, sorti du fond des bois,
S'élève, grossit et s'avance?
Sur le mont rayonnant c'est Fingal qui s'élance;
C'est lui: j'entends gronder les foudres de sa voix.

« Viens, Ossian! rejoins tes pères;
« Les exploits de Fingal sont assez éclatans:
« Tels que des flammes passagères,
« Nous avons lui quelques instans.
« Dans la plaine où nos mains ont semé l'épouvante
« Règnent le silence et le deuil;
« Mais notre gloire, encor vivante,
« Est debout sur notre cercueil.
« Ta harpe a de Selma fait retentir la voûte;
« Ossian s'est chargé de notre souvenir;
« Ses chants ont pénétré dans l'immense avenir,
« Et nous en ont frayé la route. »
Attends, Roi des héros! je suis prêt, je le sens:
Oui, je vais te rejoindre; oui, je vais disparaître;

Selma dans quelques jours ne va plus reconnaître
Ni ma trace, ni mes accens.
J'aperçois le nuage où doit planer mon ombre;
Je vois l'épais brouillard de neige et de glaçons
Qui doit former ma robe sombre,
Quand j'apparaîtrai sur les monts.
Nos descendans, cachés dans la caverne obscure,
Viendront des héros, leurs aïeux,
Admirer les grands corps et l'immense stature;
Ils pâliront de crainte en regardant les cieux;
Ils verront Ossian marcher sur les nuages:
Dans l'abîme des airs, abaissés devant moi,
Ils entendront avec effroi
Rouler à mes pieds les orages.

Le sommeil vient fermer mes yeux appesantis;
Près du roc de Mora je repose ma tête:
Je ne crains plus que la tempête
Siffle, le long des bois, dans mes cheveux blanchis.
Vents! dont le souffle humide au sein des nuits m'éveille,
Vous fuirez mon tombeau paisible et respecté;
Vous ne troublerez pas le Barde qui sommeille
Dans la nuit de l'éternité.
Mais, ô fils de Fingal! pourquoi donc ce nuage
Qui couvre ton âme de deuil?
Tout naît, croît et finit; la terre est un passage;
Des antiques héros la gloire est au cercueil;

La mort parcourt le monde en déployant ses ailes.
Ils passeront aussi les fils de l'avenir!
Remplacés par leurs fils, à des races nouvelles
Ils légueront à peine un léger souvenir.
Les générations fécondes
Se succéderont à jamais,
Comme les flots des mers profondes
Ou les feuilles de nos forêts.
Ryno! j'ai vu pâlir ta beauté mâle et fière;
Le tems, mon cher Oscar! a fait ployer ton bras;
J'ai vu du grand Fingal s'éclipser la lumière;
Son palais a perdu l'empreinte de ses pas.
Et toi, Chef des guerriers! toi, Chantre de la guerre!
Mêlant à tes accords de stériles sanglots,
Vieux Barde! tu vivrais oublié sur la terre,
Aujourd'hui veuve des héros!
Non : cédant au commun naufrage,
Ossian doit passer; sa gloire restera:
De peuple en peuple, d'âge en âge,
Le nom d'Ossian grandira.
Sur les bois de Morven ainsi levant la tête,
Contemporain du monde, un chêne ambitieux
Oppose son front large aux coups de la tempête,
Et rit des vents séditieux.

HOMMAGE

A UNE BELLE ACTION.

1809.

PRÉFACE.

Le fait dont il est question dans cet opuscule a déja plus de six mois; mais on ne l'a fait connaître que depuis fort peu de jours. Voici comme il est raconté dans la *Gazette de France,* du mardi 5 décembre dernier. D'autres journaux, le *Publiciste,* entre autres, et le *Journal de Paris*, l'ont rapporté dans les mêmes termes. « On pu-« blie le trait suivant : M. François Remi l'aîné, « âgé de quarante-trois ans, natif de Metz, em-« ployé à l'hôpital militaire français à Neubourg, « et présentement dans la même qualité à « Cinnstadt, vit arriver, le 27 avril dernier, à « huit heures du soir, sur le Danube, un bâti-« ment à bord duquel se trouvaient quarante-deux « soldats grièvement blessés, et dont plusieurs « avaient des membres amputés. Mais le Danube « avait grossi considérablement; la nuit était obs-« cure; et aucun infirmier n'osait se hasarder « d'aller à bord du bâtiment, qui se tenait éloi-« gné du rivage. Cependant on entendait les cris « et les lamentations des malades, exposés à l'in-

« jure du tems. Le cœur de Remi en fut ému :
« sans considérer la profondeur de la rivière, et
« sans égard au danger qu'il courait, il se désha-
« bille, se jette dans l'eau, nage vers la barque,
« se charge d'un de ces malheureux, et le dépose
« sur le rivage; retourne et rapporte un second,
« et ne cesse d'aller et venir jusqu'à ce que les
« quarante-deux fussent à terre : il était alors
« onze heures du soir. »

Ce trait, supérieur à celui qui rendit autrefois Boussard célèbre, n'a produit cependant qu'une sensation légère. La *Fille Mendiante*, *Valther-le-Cruel*, *M. Asinard*, et d'autres nouveautés non moins admirables, quoique données sur les grands théâtres, fixaient à juste titre l'attention publique. Tout cela soutient sans doute avec beaucoup d'éclat l'honneur de la littérature française; pardon, si l'on a cru devoir célébrer de préférence le courage et l'humanité; mais, quand les gens occupés remarquent uniquement ces beaux ouvrages, il faut bien qu'un oisif prenne un peu garde aux belles actions.

HOMMAGE

A UNE BELLE ACTION.

Quel est ce Remi généreux
Qui, s'armant d'un courage heureux,
Arrache au Danube en furie
Quarante-deux vaillans soldats,
Blessés au milieu des combats
Qu'ont vus les plaines de Hongrie?
Il fut un Remi qui jadis
Dans la Champagne, non Pouilleuse,
Reçut l'ampoule merveilleuse,
Dont il oignit, dit-on, Clovis;
Mais j'ai dévotion plus grande
Au Remi du pays Messin,
N'en déplaise au dévot essaim
Des amateurs de la Légende.
Au paradis des vrais croyans,
Sous les clefs de Pierre l'apôtre,
Il est juste de laisser l'autre;
Par des écrits reconnaissans

Il convient de placer le nôtre
Au paradis des bienfaisans:
Doux et paisible sanctuaire,
Qu'ouvrit dans le siècle dernier
L'excellent abbé de Saint-Pierre,
Digne d'en être le portier.

Aux sons de la trompette épique
Si je pouvais unir ma voix,
Je célébrerais les exploits
De ce conquérant héroïque
Qui, du Bétis à la Baltique,
Fait, protége ou punit les rois:
J'oserais crayonner l'histoire
Du chef éminent des Français,
Tous ces prodigieux succès
Qu'on voit, et qu'on a peine à croire;
Et je peindrais son char de gloire,
Que, par élans précipités,
Au sein des royales cités
Font voler Mars et la Victoire;
Des peuples dont il est l'appui
J'annoncerais les destinées;
Des généraux vainqueurs sous lui
Je dirais les nobles journées;
Et quelquefois je gémirais,
En voyant du Danube à l'Èbre
Le laurier voisin du cyprès;

Mais c'est par une mort célèbre
Que s'immortalise un guerrier :
Au milieu du champ meurtrier,
Autour de la pierre funèbre,
S'élève et grandit le laurier.

Cessons des efforts inutiles ;
Trêve à d'ambitieux discours :
Il faut un Homère aux Achilles ;
Et l'Alexandre de nos jours
N'a trouvé que trop de Chériles.
Dans notre médiocrité,
Un assez bel emploi nous reste :
Par un hommage mérité,
De son injuste obscurité
Consolons la vertu modeste.
Voulons-nous louer à propos ?
Louons des mortels estimables :
Celui qui sauve ses semblables
Est au premier rang des héros.
Vous, dont l'orgueilleuse faiblesse
Hors des titres ne voit plus rien,
Si le nom de Remi vous blesse,
Un beau trait lui sert de soutien ;
C'est le nom d'un homme de bien :
Il a ses titres de noblesse.
Les fiers enfans de Romulus
Auraient dans leur place publique

Posé la couronne civique
Sur le front de Remigius;
Et, pour des nations sensées,
Quelques vertus récompensées
Valent bien les romans nouveaux,
Les opéras à grands chevaux,
Les lamentables comédies,
Les pitoyables tragédies,
Intarissables rapsodies,
Qu'attendent les prix décennaux.



ÉPIGRAMMES.

ÉPIGRAMMES.

I.

SUR LE *GUILLAUME TELL* DE LEMIERRE.

1788.

LEMIERRE, ah! que ton Tell avant-hier me charma!
J'aime ton ton pompeux et ta rare harmonie;
Oui, des foudres de son génie
Corneille lui-même t'arma.

II.

SUR CADET DEVAUX.

Comme quoi Cadet fit un beau plaidoyer pour réclamer le rétablissement du bûcher et de la roue.

NIVÔSE AN IX.

Les vins d'Arcueil et les pommes de terre
De mon génie exerçaient la hauteur;
Mais on verra Cadet législateur:
Paix, Montesquieu, Beccaria, Voltaire!

Chez vous, Français! nul bûcher n'est dressé!
On ne rompt plus! le bon tems est passé.
C'est grand pitié! Cadet braille et s'enroue.
Si vous avez peu de goût pour le jeu,
Si vous craignez d'écarteler un peu,
Soyez humains : accordez-moi la roue.

III.

SUR UN DÉPUTÉ GASCON.

(M. Crassous, membre du sénat.)

AN IX.

Que des humains la faiblesse est étrange!
Dit, l'autre jour, un député gascon.
Depuis neuf ans, émule de Solon,
Avec pitié je vois comme tout change :
Chaque parti devient minorité ;
Mais, narguant seul la publique inconstance,
Depuis neuf ans, grâce à ma conscience,
Je suis toujours dans la majorité.

IV.

LES DEUX MISSIONNAIRES.

1804.

Or, connaissez-vous en France
Certain couple sauvageon,

Prisant peu la tolérance:
Messieurs La Harpe et Naigeon?

Entre eux il s'élève un schisme:
L'un, étant grave docteur,
Ferré sur le catéchisme;
L'autre, athée inquisiteur.

Tous deux braillaient comme pies;
Déistes ne sont leurs saints:
La Harpe les nomme impies;
Naigeon les dit capucins.

A ces oracles suprêmes,
Bonnes gens, soyez soumis
Nul n'aura d'esprit qu'eux-mêmes;
Ils n'ont pas d'autres amis.

Leur éloquence modeste
Amollit les cœurs de fer;
La Harpe a le feu céleste;
Et Naigeon le feu d'enfer.

Partout ces deux Prométhées
Vont créant mortels nouveaux:
La Harpe fait les athées;
Et Naigeon fait les dévots.

V.

SUR MADEMOISELLE RAUCOURT,

JOUANT LE RÔLE DE PHÈDRE.

O Phèdre! dans ton jeu que de vérité brille!
Oui, de Pasiphaé je reconnais la fille,
Les fureurs de sa mère, et son tempérament,
Et l'organe de son amant.

VI.

LA HARPE, dans un écrit sur la langue révolutionnaire, avait proscrit le verbe FANATISER, et avait posé, comme règle générale, qu'aucun adjectif en IQUE ne peut produire un verbe en ISER.

Si par une muse électrique
L'auditeur est électrisé,
Votre muse paralytique
L'a bien souvent paralysé;
Mais, quand il est tyrannisé,
Parfois il devient tyrannique:
Il siffle un auteur symétrique,
Il rit d'un vers symétrisé,
D'un éloge pindarisé,
Et d'une ode anti-pindarique.
Vous avez trop dogmatisé:
Renoncez au ton dogmatique;
Mais restez toujours canonique,
Et vous serez canonisé.

VII.

SUR L'ENTRÉE D'UN VIEIL ABBÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Ce timballier philosophique,
Admis parmi les vétérans,
Dans le fauteuil académique
Prend la palme des mécréans.
Mais qu'on plaisante ou qu'on raisonne
Sur ce choix tant que l'on voudra:
Il est certain qu'il est mieux là
Qu'il ne fut jamais en Sorbonne.

VIII.

SUR CARION DE NISAS,

Qui venait de faire jouer sa tragédie de PIERRE LE GRAND, à l'époque où Bonaparte fut fait empereur.

1804.

Prince Carion! s'il vous plaît:
Quittez le cothurne tragique;
Vous serez mieux dans le comique:
Vous êtes un si bon valet!

IX.

SUR RŒDERER.

Jean Rœderer, ennuyeux journaliste,
De son squelette a fait peindre les traits.

Vingt connaisseurs, rassemblés tout exprès,
Sont à loisir consultés par l'artiste.
Çà, mes amis, est-il bien ressemblant?
A ce visage avec soin je travaille.
Nul ne répond; chacun regarde et bâille;
Bon, dit le peintre: on bâille; il est parlant.

X.

RÉPONSE AU MÊME.

Jean Rœderer, et vous, Martin Ferlus,
Glosant, prosant, rimant de compagnie,
Grands écrivains, très-sifflés, mais peu lus,
Qui tous les jours compilez de génie;
Mes bâillemens vous semblent criminels!
Soit: à vos vœux je suis prêt à souscrire.
Ces bâillemens ne sont pas éternels:
Ils cesseront, si vous cessez d'écrire.

XI.

SUR LA REÉLECTION DU CARDINAL MAURY A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, EN 1807.

Dubois aux enfers a bien ri,
Quand il a vu l'académie,
Puisant dans son histoire une loi d'infamie,
Donner du monseigneur au cardinal Maury.

O parbleu! s'écria le cuistre:
J'étais, j'en conviens aujourd'hui,
Vil, insolent et vénal comme lui;
Mais le drôle n'est pas ministre.

XII.

ÉPITAPHE D'ATALA.

Ci-gît la pudique Atala,
Qui, pour garder un pucelage
Qu'à Dieu sa maman consacra,
Très-chrétiennement préféra
Un suicide au mariage.

FIN DU TOME III DES ŒUVRES ANCIENNES.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME DES OEUVRES ANCIENNES.

POÈME.

DISCOURS EN VERS.

ÉPITRES.

SATIRES.

ÉLÉGIES.

CONTES.

ODES.

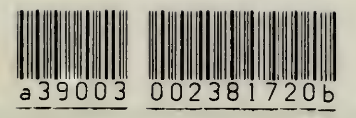
DITHYRAMBE.

HYMNES.

CHANTS IMITÉS D'OSSIAN.

ÉPIGRAMMES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


a39003 002381720b